LES SANS-ABRI PRÉSENTS DANS LE MÉTRO PARISIEN – PARCOURS, USAGES, INTERACTIONS

Rapport – Septembre 2019

observatoire du samusocialdeParis

LES SANS-ABRI PRÉSENTS DANS LE MÉTRO PARISIEN – PARCOURS, USAGES, INTERACTIONS
(PARIS, DÉCEMBRE 2018- SEPTEMBRE 2019)

Observations directes en maraude avec le Recueil Social, entretiens avec les sans-abri, rédaction du journal de terrain, décembre 2018 - août 2019

Odile Macchi (Observatoire du Samusocial et CEMS/EHESS), Gaëlle Potier (référente sociale Emmaüs Solidarité, en stage de trois mois dans le cadre du M2 Sciences de l'Education, parcours intervention sociale, de l'Université Paris Est Créteil, pendant son congé individuel de formation)

Observations dans les stations, entretiens avec les agents de station, rédaction du journal de terrain juin 2019

Odile Macchi, Gaëlle Potier, et Camille Mordrel, Juliette Piedcoq, Mathilde Vidali (stagiaires à l'Observatoire du Samusocial de Paris, étudiantes en M1 en Etudes du développement à l'Institut d'études du développement économique et social (IEDES))

Transcription des entretiens

Laura Auvert, Odile Macchi, Camille Mordrel, Juliette Piedcoq, Gaëlle Potier, Mathilde Vidali

Analyse des données, écriture

Odile Macchi

Relecture

Emmanuelle Guyavarch (Mission de Lutte contre la Grande Exclusion/RATP), Christine Laconde (Samusocial de Paris), Erwan Le Méner (Observatoire du Samusocial de Paris), Sandy Leproust (Observatoire du Samusocial de Paris), Samuel Placerdat (Recueil Social/RATP)

Conception et ingénierie de l'enquête

Erwan Le Méner, Odile Macchi

Financement

RATP, Région Ile-de-France

Photos

Odile Macchi

Remerciements de l'auteur

Je tiens d'abord à remercier tous les sans-abri qui m'ont accordé, ainsi qu'à Gaëlle Potier, temps et attention, et ont accepté de participer aux entretiens.

Les agents de Recueil Social, Carlos, Cédric, David, Fabrice, Filip, Franck, Frédéric P., Frédéric R., Grégory B., Grégory C., Jacques, James, Jean-Philippe F., Jean-Philippe M., Jonathan, Jean-Pierre, José, Junior, Lamine, Laurent, Loïc, Ludovic, Magalie, Marco, Matthieu, Mohamed, Nasser, Nour-Eddin, Olivier, Pascal, Patrick, Philippe, Rachid, Robert, Samir, Samuel, Sandra, Sébastien, Stéphanie, Sidney, Sylvain, « Tataye », nous ont accueillies, orientées, renseignées, accompagnées pendant les mois d'enquête, avec implication et disponibilité. Nous les remercions chaleureusement, ainsi qu'Emmanuelle Guyavarch, responsable de la Mission de Lutte contre la Grande Exclusion à la RATP, qui nous a donné accès au terrain dans les meilleures conditions, Mohamed Khiar, responsable du Recueil Social, Hervé Aussiette, Monique Gautry, Ahmed Bouzera et Stéphane Cœur-Joly, agents de maîtrise.

Je remercie également Camille Mordrel, Juliette Piedcoq, Gaëlle Potier, Mathilde Vidali, qui au cours de leur stage à l'Observatoire du Samusocial de Paris, ont fait preuve d'un sérieux et d'une efficacité à toute épreuve dans l'accomplissement des missions relatives à l'enquête.

Enfin, last but not least, je remercie les relecteurs du rapport, Emmanuelle Guyavarch, Christine Laconde, Erwan Le Méner, Sandy Leproust, et Samuel Placerdat, qui m'ont par leurs questions, remarques, corrections et suggestions, permis de préciser le propos. Je remercie en particulier Erwan Le Mener, dont la lecture attentive et les conseils avisés m'ont aidée à donner aux développements une plus grande clarté.

Table des matières

Remerciements de l'auteur **5**

Abréviations et acronymes **9**

Introduction **10**

Méthodologie **13**

Les "sans-abri du métro" existent-ils ? Visibilité incertaine et formes multiples de la présence des sans-abri dans l'espace métropolitain **15**

Arpenter les couloirs du métro : un groupe à redéfinir jour après jour / Des rassemblements aux formes variées 17

Première situation : un groupe de dormeurs, mais des activités diverses, en pleine nuit, sous la plus belle avenue du monde 18

Deuxième situation : en fin de journée, au milieu des voyageurs, un attroupement d'habitués et la préparation de la nuit à venir 21

En plein jour, des présences fuyantes, à découvrir à tâtons 23

Le métro, théâtre d'épisodes biographiques pris dans des logiques de vie contrastées 26

Élire domicile dans le métro : les habitués du réseau 27

Le métro comme étape dans des allers-retours entre séquences de rue et épisodes durables d'hébergement ou de logement 32

"Ma vie a basculé" : le métro comme épreuve de déclassement et de reclassement 36

Le métro, arrière-cour des ruptures familiales pour des jeunes fuyant leur foyer 41

Les inénarrables 43

Le métro parisien et les sans-abri : lieux, temps et usages **50**

Le métro : un espace (social) différencié. Le cas emblématique de Nation 54

Nation, baptême du feu 55

Nation, un espace de référence et de différenciation 56

Nation, centralité métropolitaine 59

Topographies du métro - Des positionnements qui éclairent des façons de se vivre sans abri au quotidien 61

Se maintenir en territoire familier 61

Occuper une station, comme une annexe aux espaces pratiqués à l'extérieur 65
Occuper une station pour le cadre de vie qu'elle offre 68
La place du métro dans l'organisation quotidienne des sans-abri 72
Le métro, point d'attache 72
Le métro, une halte parmi d'autres 77
Le métro, salle d'attente du Recueil Social 85
Venir en aide aux sans-abri dans le métro : l'intermédiation sur le fil des agents du Recueil Social 92
Que proposer aux personnes rencontrées sur le quai ? Stratégies et savoir-faire des agents du Recueil Social 94
L'offre d'accompagnement, entre autres cadres d'interaction entre agents et sans-abri 95
Inciter, ne pas brusquer, revenir au cas où 99
S'impliquer en personne auprès des sans-abri 103
Qui accompagner, en contexte de pénurie ? 107
Prioriser : entre profilage institutionnel et écheveau d'évaluations situées 109
"Faire de la qualité" ou "faire du chiffre" ? 116
Au-delà de la mission de transport, le travail avec les sans-abri rendu possible par les conditions exceptionnelles du transport 122
Obtenir des places supplémentaires ou des solutions adaptées : la négociation au quotidien avec les services partenaires 122
Diversifier les débouchés, explorer le réseau d'assistance 125
Aider le plus loin possible 130
Conclusion 140
Bibliographie 143

Abréviations et acronymes

AAH : Allocation adulte handicapé

AME : Aide médicalisée d'état

ASE : Aide sociale à l'enfance

BAPSA : Brigade d'assistance aux personnes sans-abri

CASP (Centre d'action sociale protestant)

CHAPSA : Centre d'Hébergement et d'Accueil des Personnes Sans Abri

CHU : Centre d'hébergement d'urgence

EMA : Équipes mobiles d'aides

ESI : Espace Solidarité Insertion

RATP : Régie autonome des transports parisiens

RSA : Revenu de solidarité active

Introduction

"On les voit de plus en plus nombreux dans le métro, où, maigres, sales, hirsutes, ils exhalent une odeur caractéristique de leur misère profonde ; ils se donnent parfois un coup de peigne devant les glaces des distributeurs automatiques, se rasent sur les quais quand on leur a fait apparaître un espoir de "boulot"."[1]

"A l'asile de Nanterre, on trouve en permanence : des ouvriers, ou même des familles d'ouvriers entières, qui sont là parce que leurs gains ne leur permettent pas de payer un logement. En hiver, les dortoirs sont complets partout. En été, de nombreux asiles sont fermés. Alors, même les "sans-logis" couchent, comme les clochards, dans le métro".[2]

Dans sa thèse de psychologie, soutenue en juin 1955 sur le vagabondage des adultes, Alexandre Vexliard décrit en ces termes les "clochards" qui, sans domicile, s'éloignent peu à peu de toute perspective d'"intégration sociale" et "se résignent" à leur condition. Le métro semble alors leur refuge.

Pour faire face à ces présences en marge de celles des voyageurs, la RATP a développé des interventions, visant dans un premier temps à sécuriser sa mission de transport. Depuis le début des années 1990, la RATP a mis en place des actions de solidarité, dont l'Opération Coup de pouce, qui constitue l'une des premières maraudes pédestres parisiennes (hors maraudes bénévoles).

Si l'effort de solidarité de la RATP est ancien, les sans-abri sont toujours présents dans le métro, et certains sont remarqués ici et là pour les troubles qu'ils causent aux agents de station ou aux voyageurs, donnant ainsi l'impression d'une population particulièrement dégradée et très ancrée dans le réseau.

Pourtant, si certaines enquêtes intègrent le métro dans leur champ d'étude, aucune ne livre une description systématique des sans-abri qui y sont présents. Du côté des données quantitatives, le recensement nocturne des sans-abri parisiens, la Nuit de la Solidarité, opère dans le métro. Dans la première édition, en 2018, un simple dénombrement a été réalisé sur l'ensemble des stations et deux grandes stations de métro ont été intégrées dans le champ d'observation de l'enquête par questionnaire, mais n'ont pas donné lieu à une analyse distincte

---

[1] *Le Clochard*, Alexandre Vexliard, Ed. Desclée de Brouwer, coll. Sociologie clinique, 1998 (1ère publication 1957), p. 122.

[2] *Ibid.*

de celle des personnes interrogées à l'extérieur. Les résultats de la Nuit de la Solidarité 2019, dont le champ s'est étendu à l'ensemble du réseau métropolitain parisien, avec le même protocole que sur la voie publique, apporteront un premier état des lieux, que le volet quantitatif de la présente étude permettra de préciser[3]. Pour leur part, les grandes enquêtes nationales ne permettent pas d'identifier des usagers du métro. Parce que la population est mobile, elles procèdent par sondage indirect, par le biais des services d'aide, et n'explorent donc pas l'espace métropolitain. Parmi la population enquêtée, il n'est pas possible de distinguer les personnes utilisant le métro des autres, aucune modalité de réponse n'étant prévue pour cela. C'est le cas par exemple des enquêtes Sans Domicile de l'INSEE, éditions 2001 et 2012. Ainsi la dernière édition de l'enquête Sans Domicile de l'INSEE ne prend-elle en compte comme espaces non dédiés à l'hébergement que les lieux de distribution de repas, en complément des lieux d'hébergement d'urgence ou de réinsertion.

Les études qualitatives existantes ne permettent pas non plus de dégager des caractéristiques spécifiques associées aux personnes séjournant dans le métro. Les travaux ethnographiques portant sur la présence des sans-abri dans le métro, souvent anciens, l'envisagent principalement dans une perspective de gestion des espaces publics et analysent les interactions entre sans-abri et voyageurs (Rouay Lambert 2001), agents chargés de les conduire dans des centres d'hébergement (Soutrenon 2001), ou encore les modes de départage entre accrédités et indésirables dans le cas des musiciens (Froment, Meurice, Fleury, 2017) ou des vendeurs (Costes, 1994). Ce type de travaux, menés également dans d'autres villes (Bellot, Cousineau 1996, sur le métro de Montréal) et d'autres espaces dédiés au transport (Proth, Joseph, 2005, à l'aéroport Charles-de-Gaulle; Damon, 1996, dans des grandes gares), n'offrent qu'une perspective partielle sur les caractéristiques des sans-abri décrits en interaction. Quelques études, très documentées, portent plus précisément sur le parcours et les modes de vie des personnes rencontrées sous terre, mais elles se concentrent sur une sous-population, vendeurs de journaux et mendiants (Stettinger, 2003), commerçant et vendeurs à la sauvette (Costes, 1994). Le métro apparaît en définitive comme un haut lieu du sans-abrisme et comme un bon terrain d'enquête, mais pas comme une région séparée sur la carte du sans-abrisme. Ces travaux accordent assez peu de crédit à l'idée, pourtant répandue parmi les intervenants sociaux, que les sans-abri du métro constituent une sous-population particulièrement vulnérable de sans-abri.

L'enquête proposée travaille dans ces angles morts. A l'aide d'un dispositif d'enquête qui opère une plongée dans ce monde du point de vue de ceux qui y

[3] A New York, le recensement Hope couvre l'ensemble du réseau métropolitain, mais se limite à une comptabilisation des personnes rencontrées. A Montréal, un questionnaire permet de collecter des données plus précises, mais il ne s'effectue que sur une partie du réseau, et est traité en même temps que les autres questionnaires, hormis les données de localisation.

séjournent, elle s'attache à décrire les caractéristiques de cette population. Y retrouve-t-on les "clochards" décrits par Alexandre Vexliard ? Y trouve-t-on aussi des personnes moins ancrées, moins "résignées" ? Le même auteur notait déjà en 1955 que le métro abritait également, de manière plus circonstancielle, des "sans-logis", pour l'essentiel des familles d'ouvriers, expulsées de leur logement, ne trouvant plus de place dans les dortoirs en hiver ou dans les asiles en été. Qu'en est-il aujourd'hui des personnes séjournant dans le métro ? Qui sont-elles, et de quelle(s) manière(s) occupent-elles les espaces du métro ? Quelles ressources fournit le métro, que ne fournirait pas l'espace public ? Si le métro réunit des personnes qui en ont des usages différents, existe-t-il entre eux une unité autre que celle d'occuper ce même espace souterrain ? Enfin, si les frontières entre sans-abri du métro et sans-abri de la rue sont labiles, en quoi consiste l'intervention des agents du Recueil Social qui interviennent quotidiennement, sept jours sur sept et 24 heures sur 24, auprès de ceux que la RATP appelle les "PSIE", ou "personnes stationnant indûment dans les espaces" ?

Pour mettre à l'épreuve la catégorie de sans-abri du métro, nous chercherons comment elle se définit dans la pratique dans une perspective croisée : celle des professionnels chargés de l'assistance aux sans-abri présents dans le métro, les agents du Recueil Social, dont les interventions quotidiennes dans les stations permettent de voir émerger quelles formes de présences la notion recouvre ; celle des sans-abri, dont les récits décrivent l'entrée dans l'espace métropolitain et la place qu'il occupe dans des parcours biographiques.

Dans un second temps, nous préciserons comment se décline la présence des sans-abri dans le métro, en décrivant les ressources qui y sont utilisées, les moments, les interactions, et en rapportant ces usages à ceux des autres espaces de survie, et aux circulations entre espaces souterrains et espaces aériens.

Enfin, nous montrerons comment l'intervention du Recueil Social auprès des sans-abri se décline, comment elle prend en compte la diversité des personnes rencontrées et parvient ou non à les accompagner dans des établissements susceptibles de répondre à leurs besoins, dans un contexte de saturation des ressources d'assistance aux plus démunis.

Méthodologie

Ce rapport repose sur une enquête de terrain, combinant des observations directes dans le métro, répétées dans le temps, principalement en compagnie de membres du Recueil Social et des entretiens ethnographiques (Beaud, 1996) ; l'enquête s'est déroulée du 27 décembre 2018 au 29 août 2019.

Les observations ont ainsi eu lieu principalement dans le cadre des maraudes du Recueil Social, dans le métro parisien et dans les lieux d'assistance où sont accompagnés les sans-abri recueillis dans les stations. Nous avons ainsi suivi quinze services des équipes du matin, dix-sept services du "mixte", dix services de "petite nuit" et neuf services de "grande nuit" – autrement dit, les observations couvrent tout le cadran.
Au cours de ces services, nous avons accompagné les équipes dans l'ensemble de leurs déplacements, au départ du dépôt d'Aubervilliers, en grand bus et en minibus, dans les stations, les rames de métro, les accueils de jour, les centres d'hébergement, les lieux de pause à l'extérieur du métro ou dans les salles de repos prévues pour le personnel RATP.
Notre attitude dans les missions s'est ajustée au fil des premières expériences et a varié selon les situations, dans un équilibre de chaque instant entre la participation au cours des événements et l'observation des situations. Exposer ou non les raisons de notre présence, participer ou non aux conversations, aider ou non les agents ou les sans-abri dans le cours des événements, toutes ces alternatives se sont résolues en se laissant guider par le sens des situations et en étant attentif aux altérations que notre présence causait à l'ordre habituel des choses. Les échanges avec les agents n'ont pas donné lieu à des entretiens proprement dits, ils ont consisté en discussions sur les actions en cours, élucidations de faits venant de se produire, digressions, réflexions sur le cadre et le sens de la mission, mise en perspective historique, etc., dans une alternance entre demandes de précision de notre part et commentaires spontanés de la part des agents.

Cinquante-trois entretiens ont été menés avec des sans-abri rencontrés dans le métro à l'occasion des missions ou d'observations dans des lieux d'assistance. L'enjeu de l'analyse étant de rendre compte des logiques individuelles à l'œuvre dans l'occupation du métro, de comprendre comment se déploie la vie quotidienne des sans-abri dans et hors du réseau souterrain, et reconstruire des parcours de vie, nous nous sommes attachés à ce que les personnes rencontrées en entretien embrassent un large éventail de situations. A la recherche des mécanismes qui ordonnent les présences dans le métro, les modes de vie, les prises de position, les cas minoritaires ont autant d'importance que les cas majoritaires, dans une

perspective où “l’exception ne confirme pas la règle, mais la modifie”. L’ensemble des cas contribue, en offrant des perspectives nombreuses sur un même phénomène, à en cerner les contours et à en faire émerger la dynamique (Becker, 2002).

Nous avons pris soin d’interroger des personnes d’âge, de sexe, d’ancienneté dans le sans-abrisme, différents, et d’intégrer à la fois ceux qui acceptent volontiers l’aide proposée par le Recueil Social, comme ceux qui l’acceptent occasionnellement et ceux qui la refusent systématiquement. Nous avons ainsi rencontré douze femmes et trente-neuf hommes, âgés de 19 à 82 ans, certains à la rue depuis quinze jours, d’autre depuis des décennies. Si les femmes sont beaucoup moins présentes que les hommes dans le métro, nous leur avons accordé une place importante dans l’étude, afin d’être en mesure de mieux comprendre les spécificités du sans-abrisme féminin dans le métro.

Les entretiens ont eu lieu sur les quais, dans des cafés, dans des accueils de jour une halte nuit, ou encore dans les bus du Recueil Social. Ces conditions d’entretien ont été décidées au cas par cas en fonction de marges de manœuvre plus ou moins grandes selon le moment de la rencontre et les situations individuelles (Bruneteaux et Lanzarini, 1998). Certains entretiens se sont déroulés en plusieurs étapes, parce qu’ils étaient particulièrement nourris, parce que la personne interrogée éprouvait le besoin d’interrompre l’échange en cours pour le reprendre plus tard ou parce que le contexte d’interaction imposait de suspendre l’interaction.

En plus de ces entretiens, de nombreux échanges ont eu lieu avec des sans-abri au cours des maraudes, à l’occasion des trajets en bus, des passages dans les stations et dans les lieux d’assistance. Ces échanges nous ont apporté des informations précieuses sur les modes de vie de nos interlocuteurs, expliquant parfois sur le vif leurs façons de faire face à telle ou telle situation rencontrée sur le moment. Le matériau issu de ces échanges est également mobilisé dans le rapport.

Les observations et comptes-rendus d’entretiens sont compilés dans un journal d’enquête (383 p.), tous les entretiens ont été retranscrits. Pour préserver l’anonymat des personnes rencontrés, les noms et les dates ont été changés et des indications géographiques modifiées.

Les “sans-abri du métro” existent-ils ? Visibilité incertaine et formes multiples de la présence des sans-abri dans l’espace métropolitain

En visant les personnes sans-abri qui occupent l’espace métropolitain, l’étude s’attache à mieux décrire une population dont les propriétés ne sont qu’imparfaitement connues. Cerner cette population se révèle d’autant plus complexe que son périmètre n’est pas défini *a priori*. Les sans-abri que l’on rencontre dans le métro sont-ils des sans-abri du métro ? En quoi leur présence – plus fréquente, plus durable – dans le métro les distinguerait d’autres sans-abri ?

Dans le métro, des sans-abri particulièrement vulnérables ?

L’hypothèse communément admise est qu’il s’agit d’une sous-population particulièrement vulnérable. Cette hypothèse s’appuie sur des données d’expérience plus que sur des observations systématiques. Le docteur Patrick Henry, qui a créé la première consultation médicale pour les sans-abri à l’hôpital de Nanterre, et qui est à l’origine du Recueil Social, a souligné les effets délétères du métro tant sur la santé[4] que sur l’inscription sociale de ceux qui y séjournent. En détruisant à une vitesse accélérée les liens sociaux et les repères spatio-temporels, le métro accélérerait la désocialisation des sans-abri[5] dont le choix du

[4] L’enquête HYTPEAC, menée en 2013 par l’Observatoire du Samusocial de Paris, aurait pu valider pour partie les constatations de P. Henry sur la partie dermatologique, mais pour des raisons de complexité de mise en œuvre, le métro n’a pas été inclus dans le champ d’étude, malgré la volonté initiale de l’équipe de recherche et l’accord de la RATP, ainsi que sa mise à disposition d’agents pour accompagner le binôme d’enquêteurs. Il n’est pas surprenant, étant donné la difficulté à enquêter sur les sans-abri, que l’espace du métro, qui augmente considérablement la zone à couvrir et les obstacles techniques à l’enquête, comme les problèmes d’accès et de réglementation des espaces, soit laissé pour compte.

[5] Cette observation se situe dans la lignée du “« syndrome de désocialisation », selon lequel les personnes perdent progressivement leurs repères spatio-temporels et même humains à force de vivre dans la rue”, syndrome en vigueur dans les milieux médicaux à partir de l’enquête menée par Patrick Henry sur les sans-abri rencontrés à l’hôpital de Nanterre, dans le cadre de sa thèse de médecine. Edouard Gardella, *L’Urgence sociale comme chronopolitique. Temporalités et justice sociale de l’assistance aux personnes sans-abri en France depuis les années 1980*, p. 77.

métro est déjà le signe d'un processus en cours[6] : "*C'est une sorte d'enfouissement. Ce n'est pas uniquement pour se protéger des intempéries mais pour se cacher du reste du monde*", que des hommes descendent sous terre, explique le médecin [7]. L'espace métropolitain serait le territoire des plus désocialisés d'entre les sans-abri, désocialisation qui, vue sous un prisme médical, est indissociable d'altérations physiques conséquentes et nécessite un sauvetage d'urgence[8].

Si l'on en juge par les affirmations glanées au fil des observations dans les établissements ouverts aux sans-abri, les travailleurs sociaux définissent également les sans-abri du métro comme une population spécifique, plus fragile, moins autonome. A l'accueil de jour Bichat, lors de la visite des lieux, le responsable présente la salle de repos à lumière tamisée et équipée de fauteuils confortables comme étant destinée "*principalement aux personnes qui viennent avec le Recueil Social, qui ont besoin de cet espace*", alors que les autres usagers sont "*plus autonomes, ils se débrouillent, trouvent des solutions pour se reposer*". La distinction vise ici le fait d'être accompagné comme indice de faible autonomie, donc de faible préservation de soi, d'où le besoin de repos. Mais c'est bien dans l'espace métropolitain que seraient ancrées ces personnes nécessitant un accompagnement.

Pour y voir plus clair, accompagnons ceux qui ont pour mission d'aider les sans-abri du métro. Voyons comment et à quoi ils reconnaissent ces individus, et s'il existe entre eux des traits communs, qui permettraient de les caractériser comme un groupe, et pas seulement comme une file active.

Le fait de mener le terrain dans le cadre des maraudes du Recueil Social, est ainsi d'un intérêt heuristique double. D'une part, il fournit l'opportunité de s'appuyer sur l'expérience des agents dans le repérage des personnes potentiellement sans-abri. D'autre part, parce que ce repérage n'est pas une procédure figée mais fait l'objet de réévaluations constantes, et parce que notre présence est l'occasion d'interroger ses modalités, il nous permet d'analyser comment la population des sans-abri du métro se définit en contexte, à travers les interactions entre agents et personnes rencontrées, à défaut de critères administratifs qui borderaient la catégorie. Non pas pour mettre en question la légitimité du repérage, mais au

---

[6] La presse nationale s'est régulièrement fait l'écho de cette idée, contribuant à donner consistance à la catégorie de sans-abri du métro. Le Monde, 31 mars 2015, *La RATP expérimente un accueil de jour pour les SDF*; Huffington Post, 30 mars 2013, *Paris : l'homme qui sortait les SDF du métro*.

[7] Propos recueillis dans le Huffington Post, *Paris : l'homme qui sortait les SDF du métro*, 30/03/2013.

[8] Edouard Gardella montre comment dans les années 1980, l'urgence sociale s'est structurée autour de l'exigence de réactivité face à la dégradation des individus sans abri. Op. cit. p. 233 et suivantes.

contraire pour comprendre en fonction de quelle visée, notamment de quelles solutions d'accompagnement, ce repérage est pertinent (cf. infra Partie 3)[9].

C'est donc comme un groupe aux formes mouvantes et en redéfinition constante, que les sans-abri du métro seront caractérisés, dans une analyse conjointe des entretiens individuels avec les personnes séjournant dans le métro et des observations de terrain.

Arpenter les couloirs du métro : un groupe à redéfinir jour après jour / Des rassemblements[10] aux formes variées

Pour prendre la mesure de la diversité des formes de présence des sans-abri dans le métro, selon les moments de la journée et les endroits du réseau, et mieux cerner comment elle est prise en compte dans la pratique quotidienne d'assistance menée par les équipes du Recueil Social, il faut multiplier les contextes d'observation et identifier comment le groupe des sans-abri du métro se constitue dans les situations d'interactions ainsi observées.

Trois contextes de l'activité quotidienne de détection et rencontre des sans-abri du métro, dans le cadre des maraudes du Recueil Social, permettent d'observer le phénomène dans toutes ses dimensions : un contexte de nuit, lorsque les stations sont fermées aux voyageurs, qui rend manifeste la présence des sans-abri dans le métro et correspond notamment à son aspect le plus attendu – des individus installés dans le réseau souterrain ; deux contextes de jour ou de soirée, où les formes du sans-abrisme sont plus délicates à appréhender, voire à reconnaître.

---

[9] La mise à jour de la diversité des situations produite par l'enquête n'est alors pas dissociée du contexte de production des données, afin de toujours se rappeler dans quelle mesure ou sous quelles conditions le groupe étudié possède une cohérence. Ce point est souligné par Martine Quaglia, qui met en garde contre la menace de renforcement de normativité liée à une "utilisation des données d'enquêtes dissociée des conditions de leur production. "L'espace public, scène de la vie quotidienne", in *Les SDF, visibles, proches, citoyens*, op. cit., p. 131.

[10] Nous entendons rassemblement au sens du *gathering"* goffmanien : "any set of two or more individuals whose members include all and only those who are at the moment in one another's immediate presence. Erving Goffman, *Behavior in public places. Notes on the social organization of gatherings*, p. 18.

Première situation : un groupe de dormeurs, mais des activités diverses, en pleine nuit, sous la plus belle avenue du monde

La maraude dite de “grande nuit”, opérationnelle de 22h15 à 6h15 a pour mission principale de proposer un hébergement aux personnes rencontrées sous terre qui, arrivées en fin de journée, n’ont pas trouvé d’abri pour la nuit. Elle fournit des conditions propices d’observation du sans-abrisme. Intervenant à un moment où les stations sont très clairsemées en voyageurs, puis fermées aux voyageurs, elle permet de façon plus évidente d’identifier les sans-abri présents sur le réseau.

Plusieurs stations, notamment les stations parisiennes du RER A, font l’objet de tels regroupements, et la plupart des stations de métro abritent des personnes qui y restent pour la nuit, notamment pendant la période hivernale[11]. On évalue à plus de 300 le nombre de personnes passant alors la nuit dans le métro : 373 lors de la Nuit de la Solidarité 2018, 291 en 2019, la variation étant au moins en partie liée au climat plus doux lors de la Nuit de la Solidarité 2019[12].

Après avoir déposé une quarantaine de personnes au Chapsa et à la Boulangerie, le bus s’arrête sur la place de l’Etoile. La station Charles-de-Gaulle Etoile est connue pour abriter un grand nombre de personnes pendant la nuit, notamment en période de grand froid, comme c’est le cas en cette nuit de février.

[11] Les agents de station signalent la présence de ces personnes au moment de la fermeture, et l’équipe de grande nuit s’attache à en conduire une partie dans des centres d’hébergement, dans la limite des places disponibles.

[12] Sur les 3035 personnes décomptées lors de la Nuit de la Solidarité 2018, 373 (12,3%) l’ont été dans le métro parisien, chiffre qui s’accorde avec les comptes quotidiens effectués par les agents de la RATP des personnes restant en station après la fermeture.

Journal de terrain – 5 février 2019, 2h25. Station Charles-de-Gaulle Etoile.

Passées les grilles de l'entrée Wagram, on arpente rapidement les couloirs jusqu'au quai du RER A direction St-Germain-en-Laye. Une voix résonne dans les couloirs, un marmonnement inaudible mais vigoureux, comme un trait rythmé de basson, que Paul, agent du Recueil Social, reconnaît immédiatement comme émanant de Christian. Le quai d'en face offre la vision d'une longue bande de sacs de couchage aux couleurs contrastées, un alignement de corps couchés sur l'étroit rebord de marbre blanc qui parcourt tout le quai et tient lieu de banc le jour, de lit la nuit. Certains ont des valises, au sol ou sous leur tête, d'autres rien. Assis entre deux dormeurs, Christian se raconte dans une langue que lui seul peut comprendre. De temps à autre, un « La ferme, Christian ! » pétarade d'un sac de couchage. Sur les voies et au bout du quai, des hommes en tenues orange s'affairent autour des rails, des armoires électriques, manient l'arc à souder, déplacent des matériaux. Bruits métalliques.

On avance sur le quai. Un homme est debout, navigue entre ses sacs de courses remplis. « *Tu vas bien, Ahmed ? Ça fait longtemps... Je te croyais à Auber, tu viens ici maintenant ?* ». Ahmed a changé de station, il préfère passer la nuit à Etoile, désormais. Il n'a besoin de rien. Un peu plus loin, Christine, 34 ans, rencontrée à l'accueil de jour de Charenton deux semaines plus tôt, est dans son sac de couchage, la tête appuyée contre le mur du kiosque à journaux, elle envoie des sms. Paul lui propose d'aller dormir au CHAPSA mais elle préfère aller dans des structures de jour pour se laver, manger, laver ses vêtements, et dormir dans le métro la nuit, où elle se sent en sécurité grâce à la présence de connaissances de rue qui l'ont orientée vers ce lieu. Derrière un habitacle fermé qui abrite une boutique, une apparition : un homme jovial, rougeaud, fait griller trois steaks dans une poêle, sur un réchaud à gaz. Il porte un bonnet. Près de lui, un vélo équipé de deux paires de sacoches pleines. Deux gros sacs de courses et d'autres sacs, plus petits. Difficile d'imaginer comment il se déplace avec tout cet équipement. Il répond à l'ensemble de nos questions par des pirouettes, il arrive de loin, apparemment, nous n'aurons pas de précisions. « On est tombé sur un Jacquard », lance Paul en sortant de la station. « Quelqu'un qui s'en fait pas, un costaud, un beau gaillard, un beau bébé », précise-t-il.

Passée la surprise liée à la présence d'un nombre aussi important d'individus, environ quarante, à une heure de la nuit où le réseau métropolitain est fermé, il apparaît que les personnes présentes, hormis les travailleurs officiant sur les rails et en bout de quai, utilisent la station de RER comme abri provisoire, principalement pour dormir, mais aussi pour y passer le temps, dialoguer ou monologuer, voire pour y cuisiner. Les sans-abri du métro sont donc, au moins en partie, ces personnes qui, faute d'un endroit à eux, se réfugient dans le métro pour y trouver un endroit au sec et au chaud. Deux jours plus tard, ce sont probablement en grande partie les mêmes qui ont été recensés dans le cadre de la Nuit de la

Solidarité, et que la presse a nommés les “sans-abri du métro”[13]. Les invectives envers Christian provenant de deux ou trois dormeurs, l’adresse de Paul à Ahmed, dont il connaît le prénom et les habitudes, la remarque de Christine sur le fait qu’elle préfère dormir ici depuis qu’elle a rencontré certains des habitués, suffisent à établir que le regroupement de cette nuit dans cette station correspond à une pratique établie et connue des personnes en quête d’un abri comme de la RATP, qui les autorise à rester sur les quais après la fermeture de la station. L’homogénéité du groupe ainsi constitué tient à l’unité de lieu et de temps, telle que ses membres trouvent alors un abri en station et passent la nuit côte-à-côte, là où d’autres préfèrent peut-être la solitude des petites stations.

A première vue donc, une fois l’obstacle technique de l’accès aux stations la nuit levé pour l’observateur, nous pouvons reconnaître un groupe, aisément identifiable et localisable dans la fixité du repos et le calme d’une station désertée par les voyageurs, lié par une problématique commune d’hébergement.

Mais ce que cette scène et ce que les agents du Recueil nous aident à voir, c’est aussi la diversité manifeste des personnes observées. Même si une partie des dormeurs sont totalement enfouis dans leur duvet et non identifiables, on remarque un homme agité d’une cinquantaine d’années, peu réceptif aux sollicitations extérieures, une jeune femme soignée et souriante, arrivée de fraîche date, un vieil homme physiquement dégradé, encombré de paquets, s’abritant dans le métro depuis des années, et on devine la présence d’un cyclotouriste gaillard : des situations qui frappent par leur diversité d’apparence se côtoient dans un même espace d’infortune.

Grâce à la complicité des agents du Recueil Social et leur bonne connaissance du réseau et des personnes qui y séjournent, en l’occurrence qui y passent la nuit, le monde des sans-abri du métro apparaît dans toute sa densité : la perception de la diversité des profils co-présents et de la cohabitation d’habitués et de “nouveaux” fournit une première image de la population étudiée. Toutefois il n’est pas sûr que la situation décrite rende compte de l’essentiel des cas individuels. Les personnes que l’on devine dans les sacs de couchage sont-elles celles que l’on croise de jour, au gré de nos déplacements, allongés sur des rebords ou à même le sol, assis en groupe sur des sièges, se déplaçant dans une rame en quête d’un peu de monnaie, ou marchant pieds nus en interpellant quiconque passe à proximité, autant de figures déjà croisées et confusément associées aux notions d’errance ? Ces mêmes figures, qui font partie de notre paysage connu, recouvrent-elles l’ensemble des situations de sans-abrisme observables dans le métro ?

[13] *La Croix*, 9 février 2019, Nathalie Birchem, “A la recherche des sans-abri du métro”.

Deuxième situation : en fin de journée, au milieu des voyageurs, un attroupement d'habitués et la préparation de la nuit à venir

Après des arrêts dans des petites stations à la recherche de personnes ayant besoin d'aide, l'équipe de petite nuit du Recueil Social, qui opère de 16h à minuit, s'arrête à Maubert Mutualité, où elle sait que se trouve une vingtaine d'habitués.

> Journal de terrain - 27 décembre 2018, 19h15. Station Maubert-Mutualité.
>
> Le bus s'arrête le long du boulevard Saint-Germain, à hauteur de la place hérissée d'armatures de stands de marché. Nicolas et Edouard descendent dans la station, je les accompagne, équipée comme eux de la chasuble beige portant les mots "RATP Solidarité" au dos. Après une brève discussion sur l'affluence des "PSIE"[14] avec l'agent de station, occupé au guichet avec un client, nous descendons sur le quai direction Gare d'Austerlitz. Beaucoup de voyageurs sont debout, en attente de la prochaine rame, d'autres sont assis, les sièges sont tous occupés sur le quai d'en face. Dès notre entrée sur le quai, plusieurs personnes se lèvent et ramassent leurs affaires, sacs à dos, valises ou sacs de courses plus ou moins nombreux et imposants. Nicolas fait signe à un jeune homme debout sur le quai d'en face : "Comment tu vas? ça fait longtemps...". Un groupe d'une dizaine de personnes se forme autour de nous, certains sont silencieux, d'autres saluent les agents, discutent avec eux. La petite troupe remonte vers la salle de distribution[15]. Parmi eux des hommes de tous âges, certains vaillants, d'autres plus fragiles, certains se déplaçant avec difficulté. Une seule femme, la trentaine, discrète. Dans le couloir entre les deux sorties, non loin des portillons, deux hommes, assis au sol, l'un sur sa valise, l'autre sur son sac à dos, nous sourient. Edouard s'arrête pour échanger quelques mots avec eux tandis que Nicolas se dirige vers le bus avec le reste de la troupe. Erwan, la trentaine, et Thibaut, la quarantaine, racontent leur dernier séjour "à Romain Rolland", centre d'hébergement d'urgence dans lequel ils ont passé la nuit quelques jours plus tôt. Je les interroge sur la nuit prochaine, ils me répondent qu'ils descendront sur un quai pour y passer la nuit. Retour au bus.

Autre contexte, autre vision : si la nuit sur les quais du RER Charles-de-Gaulle Etoile il suffit de se trouver là et balayer le regard pour découvrir une masse d'individus apparaissant à l'évidence, vu le contexte et les positions, comme étant

---

[14] PSIE : Personnes stationnant indûment dans les espaces. Terme maison de la RATP pour désigner : les SDF, les toxicomanes, les marginaux, les marginaux avec animaux, les adultes en famille pratiquant la mendicité, les mineurs en famille pratiquant la mendicité, les isolés pratiquant la mendicité, les pickpockets, les vendeurs à la sauvette, les vendeurs de titre de transport, et les musiciens.

[15] La salle de distribution est le terme employé par la RATP pour désigner l'espace aménagé pour l'accès à la station, comprenant le guichet dans lequel se tient l'agent de station, les portillons d'accès, les distributeurs automatiques, et éventuellement d'autres équipements (photomatons, commerces, etc.)

des sans-abri, ici à Maubert, en début de soirée, ce sont eux qui se signalent, s'auto-désignent par leur regroupement autour des agents comme sans-abri, plus précisément comme sans-abri désireux de trouver un hébergement pour la nuit. Sans la chasuble, sans les agents, une bonne partie des personnes s'étant regroupées à l'entrée du quai seraient restées noyées dans la masse des voyageurs, dont rien ne permet de les distinguer, si ce n'est un chargement un peu imposant pour certains[16]. Ici le groupe constitué, à la différence de celui de Charles-de-Gaulle Etoile l'est autour d'une autre activité : trouver un abri pour la nuit – ils seront pour la plupart déposés au CHAPSA de Nanterre un peu plus tard dans la soirée – et non pas dormir ou attendre dans le métro toute la nuit. Pour le reste, là encore, tout les distingue les uns des autres : âge, sexe, état physique, salubrité, origine etc.

Cette diversité des situations de sans-abrisme dans le métro rejoint les observations faites à la fin années 1990 sur le monde de la rue et l'hétérogénéité de ceux qui le peuplent[17] (Pichon, 1998; Soulié, 1997). Dans l'espace métropolitain, l'angle d'observation qu'offre la circulation avec les équipes du Recueil Social met en évidence, là aussi, la diversité des profils rencontrés. Les personnes qui dorment dans le métro une fois le réseau fermé au public ne constituent qu'une partie, laquelle regroupe elle-même des situations variées, d'un ensemble plus vaste.

Sur la question de la visibilité, tout semble donc se passer dans le métro comme à l'extérieur, selon un éventail de cas entre sans-abrisme à même le sol, évident, et sans-abrisme indécelable à l'œil nu. Insister sur ce point ne vise pas à redire à quel point les phénomènes sociaux, notamment les phénomènes de marginalité de tous ordres, tiennent autant aux personnes qui les décrivent qu'à celles qui sont

---

[16] Cette invisibilité contraste avec une certaine définition des SDF comme individus particulièrement visibles "Aucun groupe social n'est [...] à la fois plus visible et plus facilement identifiable que les SDF dans les villes d'Europe [...]. Non seulement ils sont partout mais ils font ce qu'ils peuvent pour se rendre visibles. La plupart d'entre les SDF ne se cachent pas et ne répugnent pas à se montrer et à se démontrer", écrit Marc Hatzfeld dans sa contribution à l'ouvrage collectif *Les SDF, visibles, proches, citoyens* (Danielle Ballet (dir.), 2005). Certes si l'auteur souhaite traiter avant tout du rapport que la société entretient avec la marginalité visible, le fait qu'il ne suggère à aucun moment qu'il ne fait référence qu'à une partie des SDF, insistant même sur la généralité du phénomène d'hypervisibilation qui les caractérise, est symptomatique d'un recouvrement des singularités individuelles par l'image stéréotypée du clochard exposé aux yeux de tous.

[17] "Les contours de la catégorie de sans-abri", écrit Charles Soulié, "sont [...] particulièrement flous et l'on ne voit pas vraiment ce qui unit cette population, en dehors du fait qu'elle est généralement d'origine populaire et que la faiblesse de ses revenus, induite par sa position problématique vis-à-vis de l'emploi, lui interdit l'accès à un logement autonome. Ce groupe est donc plus un agrégat, constitué de l'extérieur [...]". C. Soulié, "Le classement des sans-abri", *Actes de la recherche en sciences sociales*, p. 69.

décrites, mais à souligner que cette plus ou moins grande visibilité a des conséquences sur la façon dont on peut imaginer accompagner les parcours des sans-abri du métro.

En plein jour, des présences fuyantes, à découvrir à tâtons

Loin de n'être qu'un problème méthodologique invitant à la précaution des chercheurs et opérateurs de politiques publiques, la question des régimes de visibilité des sans-abri se pose quotidiennement aux agents chargés de venir en aide aux personnes séjournant sur le réseau. Leur capacité à "voir l'invisible", leur détermination à creuser les situations ambiguës pour ne pas passer à côté de situations de détresse, contribue à faire évoluer le domaine de définition du groupe.

> Journal de terrain - 28 janvier 2019 - 6h05 - Station RER Charles-de-Gaulle Etoile
> Traversée du quai avec Ali, Benjamin et Valérie, agents du Recueil Social. Sur le long rebord de marbre, des personnes assises, certaines dorment, d'autres sont éveillées. Un vieil homme ramasse son sac à dos et s'approche, Ali me précise que si je lui parle, je devrai faire attention à le vouvoyer, c'est important pour lui. Puis Valérie et Ali reconnaissent Hicham et vont lui parler. Il ne veut pas venir aujourd'hui [...] Entre un couple assis et un homme allongé dans un duvet, en phase de réveil, un jeune homme est assis. Ali et Benjamin se sont dirigés vers le couple. Valérie continue son chemin, je ne comprends pas pourquoi elle ne va pas voir le jeune homme : "*C'est un voyageur. D'abord il n'était pas là quand on était sur l'autre quai il y a cinq minutes, et il a plutôt l'aspect de quelqu'un qui sort de chez lui. Ensuite, je ne l'ai jamais vu. Et le regard, aussi…*". Je demande des précisions sur le regard : "*Soit il ne te regarde pas, dans ce cas c'est un voyageur, ou alors il est dans le déni. Soit il te regarde passer, ça peut aussi être un voyageur qui regarde ce que tu fais ou s'interroge, ou quelqu'un qui ne veut pas se faire repérer et regarde pour ne pas avoir l'air d'esquiver. Soit il te regarde avec insistance car il n'ose pas demander*."

En l'absence d'indices confirmant le statut du jeune homme, Valérie préfère ne pas intervenir. Ce qui ressemble en situation à un passage rapide et routinier, destiné à récupérer les personnes déjà connues du service ou manifestement en détresse – se référant donc à une définition "spontanée" du groupe à qui s'adresse le service (cf. *supra*) – un travail précis de prises d'indices s'effectue dans le cours d'action, et est mis en perspective avec les éléments connus par ailleurs, et l'attente de séquences futures qui permettront de recueillir assez d'éléments avant de risquer le premier pas.

Jibril, agent de l'équipe matin de 6h30, décrit ainsi le travail : "*Quand tu fais ce boulot, tu es dans ta bulle. Les voyageurs, tu ne les vois pas. Leurs réflexions, tu ne les entends pas. Tu ne vois que les PSIE".* Et l'activité de "voir les PSIE" consiste par moments à "savoir voir" les PSIE, mélange de bons réflexes (regarder sur le quai d'en face et mémoriser les personnes présentes, pour avoir une première idée une fois arrivé sur le quai en question, de ceux qui ne seront pas montés dans la rame et sont plus susceptibles de ne pas être des voyageurs) et de qualités d'observation, qui s'affinent avec l'expérience et la multiplication des cas rencontrés. Ne pas intervenir ce matin-là s'apparentait pour Valérie, comme pour la plupart des agents confrontés à des cas d'incertitude, à une étape d'un processus d'identification. Dans cette étape, la prudence est de mise, pour éviter soit de commettre une erreur sur le statut de la personne, soit de la braquer alors qu'elle n'était pas ouverte à un accompagnement, en l'occurrence pour Valérie en l'absence du regard insistant.

> Journal de terrain - 28 janvier 2019 - 6h45 - Station RER Charles-de-Gaulle Etoile
>
> De retour dans le bus, nous revenons sur le jeune homme laissé sur le quai, présumé voyageur jusqu'à preuve du contraire. Emmanuel insiste sur l'importance de ne pas intervenir dès la première entrevue : "*Là il y a des voyageurs, donc est-ce que le remède n'est pas pire que le mal ? Si on n'est pas au bon moment, qu'on affiche le mec devant tout le monde, c'est pas terrible…*"

Plutôt que de brusquer la personne, l'équipe attend un prochain passage, dans l'idée que si elle est intéressée, la personne se remettra sur le chemin de la maraude. Mettant en œuvre un sens pratique qui s'affine avec les nouvelles expériences[18], les agents conçoivent leur travail dans la durée, et les moments d'identification de nouvelles personnes sont vécus comme des enquêtes menées patiemment, sans exercer une domination qui les autoriserait à forcer l'interaction. Au cours des maraudes, ils longent les quais en montrant des signes de disponibilité, en adressant un salut, en risquant parfois un "*ça va, chef*?" au passage, dans le doute, comme une bouteille à la mer.

Accomplissant jour après jour ce travail de fourmi, les agents contribuent à rendre visible, dans l'interaction, l'ampleur et le caractère protéiforme des manifestations du sans-abrisme dans le métro. En l'absence de critères formels ou spatiaux permettant de désigner les personnes qui relèvent de leur action d'accompagnement, ils donnent forme à une réalité sociale que les observateurs extérieurs ne sont pas à même de définir. En l'absence de définition consensuelle, la reconnaissance mutuelle des agents et de ceux qui acceptent l'échange avec eux peut servir de base à la définition du phénomène social dont il est question.

---

[18] Un travail du même ordre est décrit par Daniel Cefaï et Edouard Gardella au sujet des maraudeurs du Samusocial de Paris.)

Journal de terrain - 28 janvier, 7h05 - Station Porte des Lilas
Arrivée à la station Porte des Lilas avec la rame. Sur le quai central, un jeune homme est assis sur un siège, endormi. Il porte des baskets, un jean, un sweat-shirt, la capuche est remontée. Emmanuel pose la main sur son épaule, et le réveille en douceur. Le jeune homme sort assez vite du sommeil, et répond à Emmanuel qui lui demande si tout va bien, qu'il s'est juste assoupi en attendant quelqu'un. Nous repartons. Devant mon regard interrogateur, Emmanuel commente : "*Il est actif, il n'a pas l'air d'avoir de troubles. Il me dit qu'il attend quelqu'un, moi je prends!*".

En l'absence de troubles constatés par l'agent au moment du réveil, et parce que la personne se désigne comme voyageur en avançant qu'elle attend quelqu'un, le doute, provoqué par l'endormissement, est levé. Si le spectre de repérage des agents est très large - concernant ici un jeune homme ne présentant pas de signes d'installation, gros sacs, reliefs de repas, bouteilles ou canettes vides - la désignation du sans-abri reste un processus ouvert qui se cristallise dans l'interaction.

Extraits du journal de terrain, portraits d'usagers glanés au cours des missions.

- "A Sablons on a une femme, Carole, elle est étudiante, elle est sympa mais il faut lui parler avec déférence, elle est à la rue mais est un peu comme une noble. Elle est très propre. Tu pourras la trouver sur les quais après 23h." (grande nuit)
- "Nathalie on sait rien sur elle. Ça fait environ trois ans qu'elle est là, elle ne change pas, elle n'est pas abîmée par la rue. Tu peux essayer d'aller lui parler, mais tu vas te faire jeter" (grande nuit)
- "Ce monsieur-là, il est très gentil mais il n'aime pas du tout qu'on le tutoie, il faut y penser avant de lui parler" (matin)
- "Les gars qui travaillent, ils veulent pas aller à Nanterre, ça leur fait trop loin pour retourner au boulot le matin, on les met en priorité à la Boulangerie" (grande nuit)
- "Et puis tu as le gars qui fait un périmètre bien dégueu autour de lui pour ne pas être emmerdé…" (grande nuit)
- "La petite, là, elle a débarqué il y a deux jours, on ne sait pas quoi faire. Elle a à peine 19 ans, elle ne connaît rien de la rue, ses parents l'ont jetée la semaine dernière et elle n'a nulle part où aller, elle n'a rien à faire là" (Fernando, petite nuit)
- "Redoine, je suis là depuis trois ans, je l'ai toujours connu. Au début il ne parlait pas du tout, il était faible et amaigri, il ne bougeait pas de son coin entre les deux escaliers avant le couloir de la Chapelle. Au fur et à mesure il s'est ouvert, il parle un peu, il arrive à se repérer, il fréquente quelques ESI, ça va mieux" (matin)

Ainsi l'espace métropolitain apparaît-il à la jonction de destinées, problématiques et besoins contrastés. Les fréquents portraits brossés par les agents au cours des

missions, destinés à nous faire entrevoir la diversité des individualités rencontrées, s'ils confirment l'hétérogénéité du public, indiquent également que le regard de l'agent reste individualisant, marqué par une certaine proximité, par-delà les catégories indigènes auxquels ils recourent pour typifier des situations (cf Partie 3).

Le moment de la réunion de tous les volontaires à l'accompagnement dans le bus du Recueil Social est parfois l'occasion de scènes rendant criantes cette hétérogénéité des publics touchés par l'absence de logement et séjournant au moins une partie du temps dans le métro. Certains s'invectivent, ou se plaignent auprès des agents :

> "*Un cas lourd, par exemple quelqu'un qui a une gangrène, ou qui se fait dessus, en grand bus c'est compliqué. On ne peut pas toujours le mettre avec les autres qui sont propres. On fait attention, mais il y en a qui râlent… Il faut leur rappeler où on est*" (Karim, petite nuit, 27 décembre 2018)

"*Leur rappeler où on est*" : c'est l'espace commun, celui du bus, qui est aussi celui de la nécessité, qui joue bon an mal an le rôle de fédérateur. Jeunes et vieux, femmes et hommes, valides et malades sont rappelés au besoin commun de trouver refuge, qui les réunit par-delà les singularités individuelles[19].

Le métro, théâtre d'épisodes biographiques pris dans des logiques de vie contrastées

Cas lourds, étudiantes, travailleurs précaires, jeunes retraités, personnes handicapées : dans cette hétérogénéité des profils, et dans l'individualisation des approches des "usagers" par les agents[20], on se situe à première vue assez loin d'une population massivement désocialisée par les effets délétères du métro, effets qui ont longtemps sous-tendu les efforts mis en œuvre par la RATP, à côté de la logique d'entreprise soucieuse du confort des voyageurs, pour assurer la sortie des sans-abri du métro (Soutrenon, 2001). De fait, par son approche synchronique,

[19] C'est en termes de volonté de fuir une promiscuité subie que Julien Damon interprète pour une part le refus d'hébergement de certains sans-abri, trop souvent considérée comme un signe de désocialisation, interprétation qui nie aux sans-abri la capacité à faire des choix comme tout acteur social (Damon, 2002).

[20] Abordés ci-dessus dans la démarche d'identification, et que nous développerons plus longuement en ce qui concerne l'accompagnement proprement dit (cf. infra Partie 3).

l'observation en station ne permet pas d'identifier ces phénomènes de dégradation liés à la durée de présence à la rue ou dans le réseau. Dans un même endroit se trouvent réunies au même moment des personnes dont la durée de fréquentation du métro semble très variables, certaines paraissant affectées par ses effets délétères tandis que d'autres en seraient encore épargnées, ou y échapperaient grâce à une sortie rapide du réseau. L'enquête quantitative permettra d'examiner de façon plus précise le lien entre temps passé dans le métro et état de santé. Mais puisqu'il n'y a pas de raison *a priori* que la population du métro soit envisagée selon le seul prisme de la pathogénicité, interroger les parcours individuels pour comprendre comment l'espace du métro y intervient – à quel moment dans le parcours, dans quelles conditions, à quelles fins – permet de resituer l'expérience du métro dans la densité des expériences biographiques.

Dès lors, la diversité des situations humaines, ainsi mises en perspective, se décline comme un éventail d'épisodes de vie aux significations particulières, qui ont lieu dans un espace métropolitain revêtant lui aussi des significations particulières pour les individus qui l'occupent. Préciser qui sont les sans-abri du métro implique de se demander dans quelle chaîne d'événements intervient le métro dans les vies des sans-abri, quelle place il y tient et quel rôle il y joue. Les parcours individuels sont mobilisés ici comme l'occasion de restituer les mondes sociaux traversés par la personne et les façons de s'y mouvoir, pour faire ressortir la densité des dynamiques sociales, trop invisibilisée par la qualification "sans-abri" ou "SDF"[21] qui voudrait définir par un manque, celui du logement, des individus pris dans des trajectoires sociales diverses[22]. En retour, l'approche permet de définir le statut du métro à l'échelle d'une vie et quelle place il occupe au regard des autres espaces traversés et investis.

Élire domicile dans le métro : les habitués du réseau

Du garage au foyer, de l'igloo au métro : les abris de Bernard

Bernard, 63 ans, ne peut dater le début de son installation dans le métro parisien. "*Ça va faire pas loin d'une dizaine d'années*", dit-il dans un premier temps. Une dizaine qui dure plutôt une vingtaine d'années, si l'on se réfère à la suite de son

[21] Dans l'introduction de son ouvrage *Les mondes rêvés de Georges. Fabrications identitaires et alternatives à la domination*, Patrick Bruneteaux s'insurge contre la "segmentation culturaliste de la recherche" qui enferme les individus dans des groupes sociaux définis a priori et empêche de saisir "un espace de possibles qui a sa consistance propre" et les mondes sociaux auxquels ils appartiennent.

[22] Au passage, ces trajectoires sociales diverses sont énoncées dans des récits qui sont structurés de façon le plus souvent bien différente du récit de "la chute vertigineuse" jusqu'à la vie à la rue, "récit des pertes et justifications", que Claudia Girola considère comme le récit stéréotypé quasi incontournable des récits de vie de sans-abri (Ballet, 2005, p. 67).

récit, et aux précisions des agents du Recueil qui se souviennent de lui et du groupe, installé à Nation, dont il faisait partie. "*Ma mère était chtimi, mon père était gitan. Je suis fils unique, je suis né dans… pas dans un appartement, je suis né dans un garage. Parce que mon père, il avait pas les moyens d'avoir un appartement, quoi! Alors il a aménagé un garage...*". Selon la définition de l'INSEE comme selon celle retenue par l'Union européenne, Bernard était sans-abri à la naissance, résidant avec sa famille "dans un endroit non dédié à l'hébergement de façon habituelle", et qui peut s'apparenter à "des logements temporaires, insalubres, de piètre qualité"[23]. Ses parents décédant alors qu'il avait 8 et 9 ans, son père d'un accident de voiture, sa mère d'un cancer, le parcours résidentiel de Bernard est resté marqué par la précarité et l'impossibilité à avoir un "chez-soi" : recueilli dans plusieurs foyers, il a ensuite vécu quelque temps dans une famille d'accueil, dont il s'est enfui à l'âge de 14 ans suite aux mauvais traitements qu'il y a subis - qui lui ont laissé d'importantes séquelles au niveau de la colonne vertébrale. Il a ensuite "*fait la route*", dormant au gré des villes où le conduisaient les conducteurs le prenant en stop, dans la rue ou dans divers abris de fortune : "*J'ai même dormi dans la neige au Mont St-Michel, en faisant un igloo en neige, quoi, j'avais pas de carton, j'avais pas de duvet, j'avais rien. Ah oui ! Mais quand on a pris la température de la neige, on n'a plus froid, on s'est rendu congelé !*". Une fois à Paris, il vit dans le métro, combiné à d'autres abris temporaires : accueils de jour, centre d'hébergement d'urgence, qu'il fréquente de temps à autre "*pour prendre une douche, pour se reposer un peu*", et plus récemment, à la suite d'une intervention chirurgicale, hôpital, LHSS, maison de repos. Étant donné son état physique, sa place en maison de repos était conçue comme une solution d'attente avant que lui soit proposé un hébergement plus pérenne. Mais Bernard a quitté cette maison au bout d'un mois.

Cette fuite de la maison de repos, tout comme sa fréquentation de plus en plus rare des centres d'accueil, pourraient accréditer l'idée d'une désocialisation progressive, mettant en évidence le métro comme dernier abri possible pour des personnes de moins en moins tournées vers l'extérieur. Il serait aisé d'extraire du parcours de Bernard comme de celui de beaucoup d'autres habitués du métro des événements biographiques extrêmes et d'en faire les épisodes emblématiques de "rupture des liens sociaux", explication chère aux psychologues (Vandecasteele et Lefebvre, 2006) et à certains sociologues de l'exclusion (Paugam, 2002) pour rendre compte des modes d'existence des groupes les plus précarisés. Dans cette perspective, le refus d'hébergement "est dès lors diagnostiqué comme l'une des formes les plus aiguës d'un phénomène qui caractérise, dans ces analyses, les situations de pauvreté et d'exclusion en général : la désocialisation" (Gardella, 2019).

[23] https://ec.europa.eu/social/main.jsp?catId=1061&langId=fr

Pourtant le récit des raisons de son départ de la maison de repos, comme de sa moindre fréquentation des centres d'accueil depuis quelques mois, témoigne plus d'une évaluation rationnelle des bénéfices relatifs à occuper ces lieux, en référence à d'autres lieux fréquentés ou aux mêmes lieux à une autre époque, que d'une incapacité à passer du temps en société voire à s'extraire de l'enracinement dans le métro. Au sujet de la maison de repos, il précise : "*Si j'avais voulu ils me gardaient encore le temps qu'ils me trouvent quelque chose, mais j'en ai eu tellement marre, c'est des barjos là-bas, je me suis sauvé [...] La moitié là-bas, c'est rien que des handicapés, c'est rien que des malades mentaux. En plus on était à quatre dans les chambres, alors vas-y. Alors y'en a ça ronflait, y'en a qui parlaient la nuit, excusez-moi, y'en a qui pètent la nuit, y'en a les toilettes dans les chambres, ils ont même pas le courage de se lever pour faire un pas pour aller aux toilettes, ils se lèvent, ils se lèvent même pas, ils s'assoient sur le lit, ils pissent dans le lit. Ah sérieux…*". Si l'on met son récit en rapport avec la description de l'atmosphère régnant à la station RER Charles-de-Gaulle Etoile (cf. extrait journal de terrain cité p. 19), où Bernard passe ses nuits actuellement, ou aux scènes de convivialité observées dans le sillage de nos entrevues[24], le choix de Bernard apparaît cohérent et adapté aux ressources matérielles et sociales qu'il a par ailleurs. De même, déserter l'accueil de jour de Charenton alors qu'il en était un habitué fait sens lorsqu'il est mis en perspective temporelle : "*On arrive là-bas, y'a plus de place, déjà. Les canapés, les canapés ils sont, ils sont plein quand on arrive là-bas. Ils sont tous complets, ils s'allongent, ils prennent le canapé pour un lit. La salle dortoir, c'est même pas la peine. Avant, il y avait des lits de camps, ils ont tout cassé ou alors ils ont volé, et ils dorment par terre maintenant. Alors quand tu rentres dans la salle de repos, bonjour, c'est même plus la peine!*". Bien que l'accueil de Charenton puisse faire l'objet d'évaluations plus positives de la part d'autres usagers, c'est bien en rapport à un univers de référence, et non à un état de faits qui existerait en soi, qu'on peut envisager la consistance des propos. Le parcours de Bernard est dépourvu d'expériences résidentielles stables – hormis le séjour en famille d'accueil, qui sert plutôt de repoussoir – qui puissent justifier de "tenir bon" dans un hébergement provisoire aux conditions dégradées. Qui plus est, son habitude de conditions d'habitat précaires, signe d'une forme d'immunité au quotidien (qui pourtant ne le soustrait pas aux conséquences sanitaires), lui fournit des ressources pour envisager d'autres possibles : d'une part, il est aguerri à la rudesse des abris de fortune, bien rendue par l'expression "*on s'est rendu congelé!*", d'autre part il dispose d'une gamme de solutions possibles au sein

[24] A la fin de notre entretien, un homme d'une quarantaine d'années, grand, robuste et souriant, nous rejoint. Bernard me le présente comme étant son meilleur ami. Bachir apporte à Bernard un T-Shirt Lee neuf et des paires de chaussettes, qu'il est allé acheter pour lui sur le boulevard St-Martin. Il propose à Bernard de boire un verre avec lui sur le quai, et nous discutons tous les trois. Deux mois plus tard, je croise Bernard vers minuit sur le quai du RER Etoile, s'apprêtant à se coucher. Il est accompagné de deux ou trois amis qui s'apprêtent également à dormir. Ils sont bientôt rejoints par Bachir. Le quai est calme, propre, l'atmosphère est chaleureuse.

desquelles le métro, ou plus exactement les divers espaces du métro (cf. infra Partie 2), côtoient parcs, bungalows, garages et portes cochères.

Le métro comme ressource urbaine de survie parmi d'autres dans une vie sans toit

Comme Bernard, d'autres personnes rencontrées dans le réseau, souvent désignées comme des "habitués", voire comme des "titulaires" par certains agents de station[25], pour les distinguer des autres personnes séjournant dans la station, ont une expérience du métro qui ne se distingue pas fondamentalement des autres épisodes de leur vie, dans lesquelles la satisfaction des besoins primaires est toujours soumise à la précarité. S'ils sont présents depuis longtemps dans le réseau et peuvent ainsi sembler enfermés dans une routine souterraine et une forme de marginalité sociale, leur présence n'est pas le fruit de l'échec d'une vie, dont le métro serait le théâtre et l'amplificateur. Car il n'est de moments stables et prospères qu'ils n'aient connus auparavant.

Bertrand, 80 ans, est lui aussi parti de son propre chef d'une institution médicale, le LHSS Ridder (Lits Halte Soins Santé), dans laquelle il avait été placé après une intervention chirurgicale. Si son parcours est bien différent de celui de Bernard, il est lui aussi caractérisé par la prédominance des expériences résidentielles itinérantes et précaires. Issu d'une famille de commerçants ambulants du Nord de la France, il vivait dans une "*charrette*" avec ses parents, se déplaçant d'une commune à l'autre. Lui aussi, mais un peu plus tard, à 18 ans, est parti de son côté et a "*fait la route*", laissant derrière lui une enfance dont l'école était quasiment absente. Après avoir sillonné les villes, vivant des revenus des postes de cuisinier ou pâtissier qu'il trouvait sur place, il a conduit son camping-car jusqu'à Paris et a continué à y dormir jusqu'à ce que la pression du stationnement et des contrôles le contraigne à changer de mode d'habitat. Dans ce contexte, le métro est l'un des piliers d'une organisation plus vaste combinant plusieurs zones de l'espace public, le plus souvent un banc devant l'église où il passe ses journées. Le métro est ici conçu comme partie d'un espace plus vaste, la ville, qui apparaît, comme le souligne Claudia Girola pour d'autres sans-abri, comme un "ensemble de ressources mobilisables quotidiennement", entre lesquelles les personnes se déplacent en fonction de leurs besoins (Ballet, 2005). Il a habité un temps à l'hôtel avec une compagne, mais sa vie solitaire s'est toujours déroulée dans l'espace public. Ce sont pendant les périodes hivernales et les épisodes pluvieux qu'il passe la nuit dans le métro, sur le même siège de la station Dugommier. Point de rupture des habitudes dans ces sessions métropolitaines, pour lesquelles il est accompagné du caddie qu'il transporte partout, un deuxième caddie étant stocké dans l'église :

[25] Entretiens réalisés avec les agents de station dans le cadre d'une session de deux semaines d'observation et recensement dans chaque station parisienne, au cours de l'enquête quantitative menée du 15 juin au 1er juillet 2019.

à Dugommier comme ailleurs, il dort assis : "*J'ai toujours dormi assis, moi. Quand je dormais dehors je m'attachais à un arbre [...] Parce qu'on est tranquille. Moi je m'attachais à un arbre avec un tendeur entre les jambes, un tendeur là un tendeur là, comme ça je m'abaissais, si je dormais je tombais pas, et je pouvais tourner si quelqu'un m'approchait*".

Le métro comme espace de sociabilité prépondérant

Pour ceux et celles qui, comme Bernard et Bertrand, n'ont connu que dénuement dès la naissance, le métro ne se détache pas comme un épisode particulièrement marquant d'une vie de galère. Les épisodes d'hébergement qui les éloignent du métro, que tous connaissent à un moment ou à un autre, peuvent être préférés, mais ils ne sont que des variantes dans des vies où le toit n'est jamais acquis.

Originaire du Pas-de-Calais, Gilles, 50 ans, sans formation, a travaillé dans la maçonnerie dès l'âge de 13 ans, au départ pour aider son père. Au décès de celui-ci, il est lui aussi parti sur les routes et a "*pas mal bourlingué*", dormant dehors ou dans les bungalows de chantier des entreprises dans lesquelles il travaillait. Ayant trouvé dans le vol une façon d'arrondir ses fins de mois, il fait plusieurs passages en prison et arrive à Paris à 25 ans. Dès lors, il passe la plupart de son temps dans la station Place d'Italie. En début de mois, lorsqu'il touche les 550 euros de son RSA, il passe trois nuits à l'hôtel Formule 1 de la porte d'Orléans, et surprend toujours le personnel en laissant toujours le lit intact : "*Je dors pas dans le lit, je dors dans mon duvet. Je dors par terre. Je suis tellement habitué, c'est par terre ma vie*". Durant ces trois jours, il fait ce qu'il ne peut faire le reste du temps : "*bouger comme j'ai envie, parce que [le reste du temps] justement je suis encombré avec les sacs*", "*regarder la télé*" et profiter d'avoir les toilettes et la douche sur le palier.

Si elle considère que les années de métro, qu'elle ne parvient pas à dater, ont été celles où elle a le plus galéré, Liliane, maintenant hébergée chez ses enfants, sauf pendant les vacances où ils ne lui laissent pas la clef et où elle retourne dans le métro, n'a jamais connu d'hébergement stable. Obligée de quitter la loge de sa mère gardienne d'immeubles, devenue seule chargée de famille après le décès précoce de son mari, obligée de nourrir et d'élever les dix enfants de la famille, elle passe quelques années dans des foyers de jeune fille, puis se retrouve à la rue, synonyme pour elle de métro. Elle y séjourne entourée d'un groupe d'habitués, y trouve un compagnon qui l'accompagne pendant quelques années. Pendant un an elle vit dans une des tentes de l'association Les Enfants de Don Quichotte, puis revient dans le métro. Aujourd'hui, elle parvient difficilement à rester dans l'appartement de ses enfants dans la journée et descend chaque jour dans le métro, pour faire la manche mais aussi pour retrouver ses amis : "*C'est plus fort que moi, je peux pas m'empêcher d'aller voir les SDF. Je sais pas pourquoi ! Dès que je suis à la maison, dès que je restais avec mes enfants, que j'étais à la maison, il fallait*

que je sorte [...] Je voyais des trucs bizarres chez moi, chez mes enfants parce que c'est pas chez moi." Pendant l'enquête de terrain, nous la croisons trois fois au hasard de nos maraudes : une première fois place de la République, alors qu'elle s'apprête à descendre dans la station à la recherche de Bernard, que nous ne connaissons pas encore ; une deuxième fois sur un quai du métro Quai de la Gare, se reposant entre deux manches dans les rames ; une troisième fois au métro Liberté, attendant le bus du Recueil pour se rendre à l'ESI Charenton.

Au cours de nos observations souterraines, de telles expressions d'un lien fort avec le métro nous sont fréquemment parvenues. Ainsi Paco, devant l'étonnement de Patrick de le trouver sur le quai du RER à Nation alors qu'il bénéficiait d'une place au LHSS St-Mandé, me dit : "*C'est pas parce que j'ai un toit que je ne vais plus voir les copains.*"

Cet attachement au métro comme espace de sociabilité, n'est pas propre au groupe ancré dans la précarité que nous venons de décrire, il concerne plus généralement ceux et celles pour qui le métro constitue un espace familier, soit qu'ils le fréquentent de longue date – c'est le cas des personnes évoquées plus haut – soit qu'ils aient eu au cours de leur vie ou ont actuellement à faire des allers-retours entre métro et espaces plus privatifs. Ces allers-retours peuvent se lire comme des manifestations géographiques de circulations entre des mondes sociaux, des mobilités sociales au sein d'un milieu très défavorisé.

Si les habitués connaissent eux aussi des épisodes d'hébergement, chez des tiers ou dans les centres d'hébergement d'urgence ou des nuitées d'hôtel, ils restent le plus souvent et le plus durablement sans abri au cours de leur vie. D'autres franchissent plus régulièrement et pour des périodes plus longues la frontière entre absence de toit et formes durables d'hébergement ou de logement. Le métro est pour eux une solution de dépannage et vient remplir des fonctions diverses selon les individus.

Le métro comme étape dans des allers-retours entre séquences de rue et épisodes durables d'hébergement ou de logement

La station à défaut de la tente : les périodes de galère de Romain

Si Romain, 30 ans, arrive à Paris fin 2018 au terme de plusieurs années de route, comme Gilles, Bertrand ou Bernard, il a connu aussi des phases plus sédentaires et moins précaires, en particulier la période de cinq ans, entre 18 et 23 ans, où il vit avec sa compagne et travaille comme garçon de café puis gérant d'un grand bar du centre-ville de Rouen. La séparation du couple à la suite du décès à la naissance de leur enfant est le point de départ d'une longue marche à travers la France et d'une vie dans les hôtels puis, une fois les économies fondues, sous la tente. Mais

l'histoire de Romain n'est pas celle d'une rupture brutale dans le cours tranquille d'une vie. Entre 14 et 18 ans, mis à la porte de chez lui après avoir tenu tête à son père violent et alcoolique, il a vécu dans un squat, recueilli par des punks qui ont assuré son suivi scolaire. Aujourd'hui hébergé par son nouvel employeur au-dessus du bar-restaurant dans lequel il travaille, il envisage de s'acheter un camping-car dès qu'il aura réuni les fonds, et de reprendre la route, dans des conditions plus confortables que la première fois. Au passé comme au présent, son parcours biographique se lit dans une circulation entre des formes d'habitat et d'ancrage social et géographique plus ou moins stables. Dans l'histoire de Romain, le métro intervient comme l'alternative parisienne à la tente lorsqu'il se fait voler duvet et matelas, ou lorsque la pluie entre dans l'habitacle. En journée, il s'installe sous le métro aérien et propose aux voyageurs qui entrent et sortent de la station Quai de la Gare les bracelets qu'il tresse.

D'autres personnes rencontrées, issues comme Romain de familles marquées par une grande pauvreté et/ou des rapports violents, connaissent de telles oscillations entre être à la rue et vivre chez soi. Chez Anouar, les tribulations familiales le font passer d'une vie urbaine à Alger au milieu des siens à la vie de jeune berger en Kabylie, puis à une alternance, à son arrivée en région parisienne, entre hébergement chez des tantes, hôtel, rue, squat d'un appartement, d'une voiture, centre d'hébergement et colocation. Comme Romain, le métro n'est qu'un des lieux innombrables qu'il traverse et il peut s'y trouver tous les soirs comme ne plus s'y trouver pendant des mois.

Dans leurs parcours, le métro fait partie des lieux de ressources des périodes sans abri. Pour ces personnes, qui à certains moments connaissent des périodes plus prospères, il est donc associé aux moments de "galère", dans lesquels il ne faut pas sombrer ou se laisser entraîner au découragement. Lieu-ressource, qui offre des poches de protection contre le froid et la pluie tout autant que des zones de convivialité (cf. *infra* Partie 2), il est aussi, pour cette raison, un lieu où il peut être tentant de s'installer, ce qui représente un danger pour ceux qui, comme Romain ou Anouar, naviguent à vue entre rue et logement.

Séjourner dans le métro, au risque de prendre place dans la rue : le métro comme tentation biographique

La peur de la chute revient souvent dans les propos de Frank, 53 ans, qui dort dans le métro depuis deux ans et la séparation avec sa femme. Avant de vivre avec elle dans un logement social de Noisy-le-Grand, il a déjà connu la rue, à son arrivée du Nord à Paris après une "*fracture familiale*". C'est d'ailleurs dans la rue qu'il la rencontre, et ils passent deux ans dans le jardin de l'Arsenal, dans le 12ème arrondissement, avant de prendre une chambre dans un hôtel puis d'obtenir un logement social. Quitter l'appartement, laissé à sa femme et leurs deux enfants, signifie pour lui un retour à "*la galère*", dans une trajectoire envisagée comme une

succession de pentes gravies et redescendues. Il parvient à "*remonter la pente*" une première fois par une relative stabilisation professionnelle : après avoir enchaîné divers petits boulots, à l'usine, sur les fêtes foraines, ou comme couvreur, il se spécialise, sur le tas, en plomberie, le plus souvent en intérim mais avec une certaine régularité - "*moi je suis plombier, donc avant je faisais deux mille euros net par mois, deux mille euros net par mois. Elle est belle, l'histoire!*". De retour à la rue, Frank ne conserve que peu de temps son emploi, faisant comme d'autres l'expérience de la difficulté de satisfaire aux exigences d'un travail en dormant la nuit à la rue. Aujourd'hui il cherche des missions d'intérim et espère trouver une place en CHRS, se sentant incapable de travailler tout en étant à la rue.

Mais le temps passant, le risque de baisser les bras est grand : "*Je suis en train de sombrer, moi je vous dis tout de suite je suis en train de sombrer parce que avant je voulais pas… maintenant je suis en… je suis en pente descendante…*". Dans son cas, c'est la tentation de l'alcool qui prend le dessus sur sa volonté de remonter la pente. "*Je suis en train de sombrer*", répète-t-il, "*je suis en train de… picoler, vous voyez bien… je vais pas le cacher hein, je suis en train de picoler, avant je picolais pas. Et quand on leur demande de nous aider, "ouais mais bon ton dossier SIAO faut attendre", il faut attendre, il faut attendre, il faut attendre… Ouais mais euh… au bout d'un moment y'en a marre d'attendre, y'en a marre, au bout d'un moment on peut plus*".

Dormir dans le métro, comme il le fait aujourd'hui, plutôt que dans un parc, n'est pas pour lui le signe d'un plus grand dénuement. S'il n'y dormait pas avec sa femme, c'est parce qu'à l'époque, dit-il, il n'était pas possible de s'y installer la nuit pour dormir. Aujourd'hui il en parle comme d'un "*grand territoire*" où "*on se connaît plus ou moins tous*". Au-delà de l'abri, le métro permet une interconnaissance qui favorise l'entraide et le partage des bons plans : "*C'est des connaissances de galère, voilà! On se côtoie, on discute ensemble, on se donne des tuyaux*". Zone de repli facilement accessible, zone de sociabilité[26], le métro représente aussi une zone de risques. Ce sont vers ces connaissances de galère que Frank se tourne dans les moments de doute, de plus en plus fréquents. Cette ambivalence des formes d'entraide accessibles dans le métro, et le danger qu'elle fait courir aux personnes qui, comme Frank, sont sur le fil, tentent de maintenir l'équilibre entre mettre à profit ses ressources professionnelles et sociales pour s'en sortir et agrémenter les longs temps d'attente liés à l'instruction des dossiers, est perçue par l'ensemble de ceux qui naviguent entre deux mondes.

Anouar, dans un précédent épisode de rue, avait l'habitude de dormir sur le quai du RER à Nation, entouré de nombreux autres sans-abri. Il a gardé des liens avec les habitués du lieu et continué pendant plusieurs mois à passer chaque jour sur le quai, facilement accessible pour lui depuis son hébergement à Louveciennes : "*C'est devenu un rite, parce que quand tu viens de Saint-Germain ligne A et que ça*

[26] Ces aspects seront développés dans la seconde partie du rapport, consacrée aux usages du métro.

va directement à Nation, bah je descends, on voit les amis, on fume une cigarette, on fume et… on fume du shit aussi…" De nouveau à la rue quelque temps après, il décide de ne plus se rendre sur le quai du RER, ce qui correspond pour lui à la prise de "*bonnes résolutions*", en particulier l'arrêt de l'alcool. Dès lors il prend soin d'éviter le passage par le RER et se rend la nuit, par une issue de secours, sur le quai de la ligne 6, où il s'installe dans l'une des deux rames en stationnement.

La façon d'entrer dans le métro, de s'y installer un temps, est aussi une façon de faire des choix, de s'orienter dans un espace de possibles aux multiples facettes. Pour ceux qui font l'expérience d'une succession de chutes et de remontées, la quête du bon usage du métro est de mise, et requiert expérience et habileté pour identifier le lieu où ne pas être reconnu s'ils tiennent à restaurer les liens sociaux développés avant la galère, où ne pas être entraîné dans la boisson ou la drogue pour ceux qui ont connu des épisodes addictifs, etc. Fréquenté depuis plus ou moins longtemps, le métro reste un lieu de transit, un lieu où faire son chemin, préparer sa sortie en évitant les embûches.

L'ensemble des personnes dont il a été question jusqu'à présent ont connu la vie à la rue et le dénuement très tôt dans leur parcours biographique. Certains en sont sortis par périodes, d'autres jamais vraiment. Dans le métro comme ailleurs, ils sont visibles dans leur dénuement, ayant intégré cette condition comme une part d'eux-mêmes ou de leur vie qu'il n'est pas question, dans la plupart des cas, de cacher. Pour eux le métro est un espace de ressources qu'ils utilisent diversement en fonction de l'économie générale de leurs moyens de subsistance. Ceux qui ont connu des périodes plus prospères ont un rapport ambivalent au métro, qui représente des opportunités de s'en sortir au quotidien mais aussi un risque de ne plus s'en sortir dans la durée. Mais tous l'intègrent comme un espace qui peut répondre à un certain nombre de besoins. A l'échelle d'une vie, il n'est donc pas ce lieu pathogène dans lequel ils viendraient échouer, même si certains soulignent ses effets délétères, notamment au sujet de la qualité de l'air ou de l'absence de lumière naturelle[27]. Il s'inscrit dans une organisation quotidienne qui se comprend en lien avec les rapports au monde extérieur (cf. *infra* Partie 2).

[27] Ici et là dans le réseau, nous avons observé des personnes prostrées, parfois totalement recouvertes d'un drap ou d'une couverture, parfois accroupis, avec lesquelles il n'était pas possible d'entrer en contact. D'après certains agents du Recueil Social, ces personnes ne sont presque plus présentes dans le métro. Les plus anciens racontent des anecdotes sur des tentatives de venir en aide à ceux qu'ils désignent parfois comme étant "devenus des animaux". D'autres personnes, plus en contact avec l'entourage, peuvent ne plus sortir du métro et ne plus se soucier de leur état physique (cf. infra Les Inénarrables)

“Ma vie a basculé” : le métro comme épreuve de déclassement et de reclassement

Pour les personnes, nombreuses, qui n’ont jamais connu d’épisodes de sans-abrisme auparavant, le recours au métro peut prendre des formes très diverses, qui donnent à penser qu’il n’y a pas de profils-type correspondant à des façons typiques d’occuper le métro. En examinant les moments de passage, de rupture d’un monde à l’autre, et comment le métro s’inscrit dans ses histoires, on observe plutôt des façons différentes de gérer une situation commune – se retrouver sans abri, voire sans rien – ; elles permettant de mieux comprendre comment les personnes en viennent à descendre dans le métro et comment elles l’investissent.

Les significations plurielles du métro pour ceux qui n’ont pas connu la rue auparavant

A la rue depuis deux semaines, Haroun, 42 ans, rencontré un matin de mars dans le bus du Recueil Social, fait le récit d’un basculement, qui lui fait perdre son toit mais aussi son travail et sa famille.

> Extrait d’entretien avec Haroun, le 26 mars 2019, 11h05, Porte de la Villette
> *“En fait j’étais marié, j’avais des enfants, je travaillais, de carrière militaire, j’ai des diplômes supérieurs, j’ai un doctorat en économie et finance bancaire, je parle cinq langues couramment, ma vie a basculé d’un coup, je sais pas ce qui s’est passé exactement, mais je pense que j’ai déraillé un petit peu quand même. Donc j’ai fait de la taule, j’ai été condamné, et en sortant j’ai perdu tous mes droits. Sauf que je suis français, y’a personne qui va m’enlever ça. Bon, madame elle a demandé le divorce, mes enfants ils sont partis je pense, ils sont plus à Paris donc j’ai aucune nouvelle de mes enfants. Et puis ben j’ai pas de famille du tout, donc j’ai beaucoup d’amis, j’ai beaucoup de contacts mais dans cette situation je peux pas les contacter parce que ça me fait honte quand même à mon âge, 41 ans, j’avais une carrière, j’avais une bonne situation* grosso modo*, et ben là j’ai appelé le 115 parce que je l’ai déjà entendu. J’ai dormi deux trois jours dans la rue, à l’hôpital, dans les urgences”.*

Que le récit biographique soit toujours un arrangement *a posteriori* d’événements, dans un processus de négociation de sa propre identité, processus qu’on peut supposer particulièrement vivace dans les moments de bouleversement, n’invalide pas les enseignements qu’on peut en tirer[28]. En ce qui concerne les éléments factuels, qui permettent de situer un individu dans un espace social (formation, emploi, famille, etc.), le récit dans son ensemble, et sa réitération - trois entretiens ont eu lieu avec Haroun - fournissent une cohérence narrative qui permet

[28] Patrick Bruneteaux souligne l’intérêt de se tourner vers d’autres manières de lire la vie des exclus, en marge d’une science sociale qui a tendance à considérer leurs récits comme “des rationalisations tout au plus d’une vie d’échec”. *Les mondes rêvés de Georges*, op. cit., p. 16.

d'éprouver si le discours "tient" et de corriger une partie des approximations, éléments amplifiés ou minorés. Par exemple, le doctorat d'Haroun, s'il a bien été rédigé, n'a pas été finalisé, mais Haroun dispose d'un diplôme de maîtrise délivré par l'Université de Francfort. S'il peut néanmoins rester des zones d'ombre et des informations erronées, la manière d'agencer les faits marquants et de donner sens à sa vie et aux bouleversements qui s'y déroulent permet de comprendre en fonction de quelles logiques et au nom de quelles identités les individus s'orientent, donc de rendre compte de leurs actions autrement que par des évaluations du dehors ignorantes des cohérences pratiques des agents[29].

L'épisode qui fait basculer Haroun de l'état où il a tout à celui où il n'a plus rien n'est pas précisé dans le récit, et le rapport qu'il entretient avec le délit est fluctuant et flou : de " *je sais pas ce qui s'est passé exactement, mais je pense que j'ai déraillé un petit peu quand même*", le compte-rendu passe, quelques heures plus tard, à "*Dans la vie, faut pas faire confiance aux gens… Je m'suis fait avoir et puis j'me suis retrouvé en prison.*" Quelque chose, quelqu'un, fait basculer sa vie. Ne se reconnaissant pas vraiment responsable de ce qui lui arrive, il continue à puiser dans sa situation passée sa référence identitaire. Dès lors, il éprouve des difficultés à se retrouver dans les communautés de sans-abri et cherche à échapper au stigmate qui les affecte et que lui-même formule.

> "*Mélanger tout le monde dans le même panier, c'est pas bon. On mélange par exemple les femmes, les jeunes, les fous, les psychopathes, et les gens qui sont cultivés, les gens qui ont un malentendu dans la vie, comme moi [...] C'est pas normal de se retrouver comme un SDF avec des clochards, c'est pas normal. Des alcooliques et moi [...], c'est pas pareil*".

C'est dans cette logique que se lit son rapport avec le métro et sa manière de l'envisager, certes comme abri mais aussi comme lieu de distinction sociale au sein des sans-abri :

> "*La plupart des SDF qui sont un peu propres, qui veulent pas dormir dans le bus de nuit qui amène à la Boulangerie… parce que j'ai bien entendu que la Boulangerie c'est crado, y'a plein de poux, y'a plein de cafards, les gens ils vomissent, ils pissent sur eux machin et tout ça, alors les gens qui sont plus propres dans leur mentalité et tout ça, ils préfèrent aller à Nation dormir jusqu'à 6h du matin, après partir à la Défense pour manger. Donc j'ai préféré faire comme eux.*"

[29] Comme le rappelle Pascale Pichon dans son exploration des biographies de sans-abri, le récit autobiographique vaut plus pour la "logique de vie" qu'elle permet d'établir, que pour la reconstitution d'une "histoire vraie". Pascale Pichon, *Vivre dans la rue*, op. cit., p. 31.

La présence dans le métro relève donc en partie d'un positionnement social, elle définit des mondes sociaux dont certains sont plus visibles que d'autres. Et ce sont les lectures de leur propre histoire par les occupants du métro et les identités sociales qui y sont associées qui rendent intelligibles les manières d'habiter l'espace métropolitain, plus que les caractéristiques sociales elles-mêmes.

Jean-Paul, 67 ans, qui a lui aussi rédigé un doctorat, avait une famille, un emploi de cadre et un logement, descend dans le métro dès sa première nuit à la rue, dans la même station qu'Haroun. Pourtant son optique est bien différente, dans la mesure où c'est précisément la mise en condition de "*clochard*", au contraire de son rejet, qui lui permet de bien vivre son arrivée à la rue :

> Entretien avec Jean-Paul, le 29 avril à 14h, au café Chez Antonin, Paris 12è.
> *"Je me suis clochardisé dans mon appartement, avant de descendre dans la rue vraiment. Ce qui signifie que j'ai eu le temps de m'adapter, parce que j'avais plus d'argent donc j'ai appris petit à petit à me débrouiller pour trouver à manger. Et quand je suis descendu dans la rue, je savais exactement où j'allais aller déjà. Ce qui me sécurisait le plus, psychologiquement parlant [...] Après, ben après je descends à Nation. Je sais que c'est là que je descends, je m'étais préparé".*

Peu préoccupé par le stigmate attaché aux SDF, il prend au contraire à bras-le-corps le statut de sans-abri pour maîtriser le mieux possible les modes de survie dans le métro et aménager ses conditions de vie, à la fois s'acclimater à sa condition dès son arrivée et améliorer peu à peu son installation.

> *"Je connais Nation, il y a la gare de Lyon, je maîtrise assez bien ces deux endroits, pour des raisons de proximité parce que j'habitais avant là-bas. Et ça sécurise de venir dans des endroits que l'on connaît. Je pense que tous les clodos font ça. Quand ils rentrent dans la rue, ils vont là où ils maîtrisent, là où ça sécurise, hein, donc chacun à sa façon".*
>
> *"[On formait] des espèces de petits groupes constitués qui essayaient d'établir une stratégie pour savoir où on va être bien, où on va pas être bien, quels sont les avantages les inconvénients, comment gérer ça. C'est pas pour intellectualiser, mais c'est les règles élémentaires de bien-être et de sécurité, qu'on essayait de mettre en pratique. En tout cas moi j'essayais ça".*

A positions sociales comparables, les entrées sous terre d'Haroun et de Jean-Paul, si elles se font toutes les deux dans la même station, recouvrent des réalités très différentes. Car si les positions sont comparables, les significations données à leur parcours et au passage de l'appartement à la rue sont très contrastées. Contrairement à Haroun, Jean-Paul fait corps avec son parcours, son identité ne se désolidarise pas des événements biographiques. Il distingue les raisons de la séparation avec sa femme, son "*démariage*", dit-il, qu'il attribue à un virage de sa part le menant de l'engagement dans l'action catholique à l'addiction aux femmes,

son arrêt de travail, lié aux effets secondaires du traitement qu'il est obligé de prendre pour soigner sa neuropathie, et son expulsion locative, associée à son addiction aux jeux, qui explique plus globalement les dettes qu'il contracte et son enlisement dans des problèmes administratifs complexes. Mais dans tous les cas, il se vit comme acteur de son destin, d'un parcours fait de prises de position, puis de "prises hors des positions" (Bruneteaux, 2016).

> "*En un an je suis complètement ruiné. Et je suis dans la rue parce que je décide à ce moment-là… il y a une phrase que m'a dite une des deux personnes qu'on vient de rencontrer là, t'as peut-être pas fait attention [...] quand il est descendu, lui, dans la rue, il m'a dit "quand j'ai commencé à m'en foutre". Ben je peux prendre ça à mon compte [...] Je m'étais préparé à tout ça, je savais que c'était inéluctable quand j'ai commencé à m'en foutre. J'ai tout jeté toutes mes archives, j'ai fait table rase du passé*".

La préparation à la rue, le fait de l'intégrer comme partie intégrante de sa vie avant même que l'événement se produise, favorise l'ancrage local, la localisation dans une station dont on a l'habitude, pour ne pas créer de rupture avec son monde ordinaire. En situation de crise, le fait de se raccrocher aux expériences quotidiennes pour affronter permet de maîtriser une part de l'inconnu de la situation à venir, dans la mesure où on les considère "comme typiques, c'est-à-dire comme porteuses d'expériences potentielles dont on s'attend à ce qu'elles soient similaires à celles du passé" (Schütz, 1962). La stabilité spatiale et temporelle qu'offre le métro - même station, mêmes horaires - garantit chez certains une permanence biographique par-delà les aléas de la vie.

Plus généralement, cette façon de "*s'en foutre*", de lâcher prise dans une situation où l'on se sent sombrer, d'abandonner la lutte pour se maintenir à flot, constitue une forme d'acceptation de soi et aussi d'acceptation de sa visibilité dans le métro. Le métro dans cette perspective devient le lieu où prendre la tangente, parfois même dans une forme d'accélération de la chute sociale.

Séjourner dans le métro, ou prendre une tangente biographique

C'est ainsi que Patrice, 62 ans, se retrouve aux Halles, alors que son revenu continue à payer le loyer mensuel de l'appartement dans lequel habite encore sa femme, et les charges afférentes. Il explique son départ par la mésentente du couple, mais d'autres problèmes envahissent son quotidien. Fils d'un mineur de fond et d'une assistante maternelle de Béthune, il travaille longtemps comme ouvrier agricole dans le Nord avant de s'installer avec son épouse à Saint-Denis. Il doit alors régulièrement changer de métier pour s'adapter à l'arthrose qui le handicape de plus en plus, jusqu'à ce qu'il doive arrêter de travailler. Bénéficiaire

de l'AAH, il se trouve coincé dans l'appartement et finit par accepter la proposition de son acolyte Gégé, depuis longtemps installé sur le quai du métro Les Halles :

> Extrait d'entretien avec Patrice, le 10 avril, 14h, à l'Agora, accueil de jour et halte nuit, Paris 1er.
> "*J'allais encore dormir dans l'appartement. Mais j'allais voir Gégé de temps en temps, lui il était content parce que ça lui faisait un copain qui venait le voir et je sortais la journée avec lui, il m'a fait connaître tout. Et après un soir, il m'a proposé de venir dormir là, dans les Halles, parce qu'il m'a dit : "Pourquoi tu t'en vas tout le temps ? Tu me dis que tu te fais engueuler par ta femme… Ben dors-là". Bon bah j'ai dit je vais essayer, et depuis ce temps-là… (rires)*"

Dix ans après, il est toujours avec Gégé, se déplace en fauteuil roulant du fait de l'aggravation de sa maladie, et voit sa femme deux fois par mois, la discussion sur son éventuel retour à l'appartement étant toujours ouverte. Qu'il présente son départ de l'appartement comme une décision prise sur un coup de tête peut apparaître comme un arrangement rétrospectif d'une situation plus confuse ou plus progressive, mais l'espace de possibles au moment du passage à la rue y est en tout cas plus ouvert que dans d'autres vies où les ruptures sont définitives et subies. Là encore, ce sont moins les propriétés de la situation sociale qui créent une unité dans la façon d'habiter l'espace du métro.

Le parcours biographique de Emi, 65 ans, avant qu'il prenne place dans le métro ressemble en divers points à celui de Patrice. Sa carrière a elle aussi été interrompue par une affection de longue durée, la polyarthrite rhumatoïde dans son cas. Il arrête de travailler dans la restauration en 1998 et touche un faible revenu d'invalidité, qui lui permet tout de même de payer le loyer, tandis que sa femme trouve un emploi d'assistante maternelle pour compenser la perte de revenu lié à l'arrêt de travail du mari. Lorsque les tensions dans le couple se développent à l'occasion d'une période d'addiction de Emi aux jeux de grattage, qu'il achète au point de faire fondre les économies du couple, il déserte l'appartement, tout en gardant un jeu de clefs, et s'installe sur un quai du métro Père Lachaise, qu'il choisit parce qu'aucun sans-abri ne l'occupe : *"S'il y en a d'autres qui viennent, c'est fini, ça gâche tout. Comme la plupart ils boivent beaucoup, ils savent pas boire. Et ils jettent n'importe quoi [...] Comme je suis tout seul je nettoie ma place, enfin il n'y a rien, comme ça tout est propre*". Il y dort toutes les nuits, toujours assis sur le même siège, qu'il ne quitte que pour rejoindre un accueil de jour avec le Recueil Social. Il continue à payer le loyer et donne 300 euros de plus pour nourrir la famille, ne conservant pour lui que 150 euros sur le montant de sa retraite. Pourtant, contrairement à Patrice, il vit dans la référence à sa situation passée et son état transitoire est vécu comme une période gelée, où rien ne se passe et où personne ne doit le reconnaître, avant son retour dans l'appartement, qui signifie pour lui le retour à la normale, "*quand ça va se tasser un peu.*"

Parfois la situation transitoire se prolonge, mais l'occupant du métro continue à se vivre en référence à ses activités et son statut passés : "*Je suis dans la rue, mais dans ma tête je ne suis pas dans la rue"*, dit Géraldine, depuis quatre ans dans le métro. "*Je me suis dit, dans ma tête, pour moi, c'est un accident de parcours. [Les autres] ils peuvent me dire bonjour et tout, le restant, ça finit là. Moi j'ai des amis, ils sont pas à la rue*". Elle évoque ses journées passées "*comme avant*", à rendre visite à des amis à droite à gauche, avant de rentrer, "*toujours au dernier moment*", à Opéra : "*Je rentre (rires), je rentre dans mes appartements (rires). Oh, c'est pas mon appartement mais bon, j'ai ma station à moi, c'est Opéra. Voilà quoi, j'ai mon appartement, c'est Opéra*".

Parmi les personnes qui n'ont pas connu d'épisodes de rue auparavant, et qui quittent ou se voient privés d'un logement, la relation au métro dépend de la façon dont elles donnent sens aux événements les ayant conduit à la rue. Diverses dynamiques biographiques sont à l'œuvre, et le métro peut servir de point d'appui pour rebondir, de salle d'attente, de lieu de réconfort, de cachette, voire d'appartement, selon les espaces occupés et les façons de s'y tenir.

Le métro, arrière-cour des ruptures familiales pour des jeunes fuyant leur foyer

Ces reconfigurations identitaires, qui conditionnent les façons d'habiter l'espace du métro sont beaucoup moins déterminantes chez les personnes qui doivent fuir une situation, et pour lesquelles la rue est un passage obligé pour engager un changement de vie. Fuir des violences familiales, notamment chez les jeunes, se présente comme une étape vers un mieux-être, qui peut s'appuyer en partie sur des séjours dans le métro, ceux-ci apparaissant comme préférables à la situation quittée, même s'ils sont perçus comme des moments de danger.

Il est très difficile de cerner les parcours de ces jeunes en situation de rupture familiale dans la mesure où leurs présences dans le métro sont furtives. Ici et là, notamment en fin de journée, les agents du Recueil identifient des personnes isolées, le plus souvent des jeunes femmes, venues se réfugier dans le métro comme dernier recours pour faire face à une situation dont elles ignorent tout. Le lendemain ou quelques jours plus tard, la personne n'est souvent plus visible. A-t-elle trouvé un toit ? A-t-elle fait une mauvaise rencontre ? Beaucoup de doutes, beaucoup d'inquiétudes entourent ces présences furtives, trop furtives pour qu'on puisse identifier précisément la situation et les besoins. Plusieurs situations de jeunes filles désorientées, ayant fui une situation ou s'étant fait expulser du domicile familial, nous ont été rapportées, suivies d'une disparition, ou du retour de ces jeunes filles, cette fois accompagnées et ne sollicitant plus d'aide.

> Extrait du journal de terrain - Sélection de sms ou messages vocaux reçus - Mai et juillet 2019
> "*Elle a 27 ans et galère depuis 2013 dans un squat et chez un pote qui était en curatelle, il l'a viré avec perte et fracas. Elle est à la rue depuis 15 jours."*
> *"Elle a 19 ans, ses parents l'ont foutue dehors et elle ne sait pas du tout où aller. Elle est là depuis trois jours mais aujourd'hui elle traîne avec une fille chelou qui dort au Chapsa tout le temps, je suis allé lui parler mais elle me dit qu'elle n'a plus besoin d'aide.*"

Iliana fait partie de ces jeunes femmes obligées de quitter le domicile familial. A 18 ans, ses parents l'ont mise à la porte. Elle a dû interrompre ses études et trouver rapidement du travail, puis réintégrer le domicile familial en essayant de contenter ses parents, "*pratiquants et hyper conservateurs*", qui considéraient que le mode de vie d'Iliana ne respectait pas les règles de la religion musulmane. Après plusieurs années de *statu qu*o, Iliana doit à nouveau partir de chez elle, à 34 ans. Après deux nuits passées dans la salle d'attente d'un hôpital, elle descend à contrecœur dans le métro.

> Extrait d'entretien avec Iliana, le 23 juillet, 19h45, dans le bus de petite nuit du Recueil Social.
> "*Le métro me fait peur parce que souvent il y a des personnes alcoolisées et des personnes sans-abri et déjà qu'en étant une femme on est assez vulnérable mais avec des… gars qui sont sous l'emprise… ils sont un peu imprévisibles. En fait mon mot d'ordre c'est vraiment la sécurité et du coup je préfère être seule ou dans des endroits un peu isolés ou des parcs, des bibliothèques [...] C'était mon dernier recours, en fait, je me suis dit "bon bah la station elle va être fermée, je vais être en sécurité. C'est pour ça que j'avais pensé au métro. J'ai même passé deux nuits dans un parc. Je m'étais réfugiée, je m'étais cachée à la fermeture d'un parc et cette nuit-là je m'étais faite bouffer par les moustiques mais sur tout le corps. Le lendemain j'étais boursouflée de partout et je me suis dit "Ah nan mais plus jamais les parcs, en fait!*"

Comme beaucoup, comme "*tous les clodos*", dirait Jean-Paul, elle choisit la station, et l'ensemble des lieux dans lesquels elle s'installe temporairement, dans une zone qui lui est familière : "*J'ai essayé d'aller vraiment dans des endroits qui me parlaient, ou que je connaissais, ou qui me suscitaient des bons souvenirs, plutôt que d'aller à l'inconnu sans savoir à quel danger je vais être confrontée*". C'est ainsi qu'elle se retrouve à la station de RER de Saint-Germain-en-Laye et demande l'autorisation de passer la nuit sur un quai. L'agente lui conseille de se rendre à Nation pour y rencontrer l'équipe du Recueil Social, qui pourrait lui proposer une solution d'hébergement. Les enquêtrices du Samusocial qui accompagnaient les agents ce soir-là rapportent qu'elles ont trouvé Iliana debout, deux gros sacs à ses pieds, dans un recoin du quai, regardant de toutes parts autour d'elle.

Les hasards de la présence des enquêtrices ont permis de nouer un premier contact avec Iliana, réactivé lorsque nous la recroisons à Maubert-Mutualité,

accompagnée des agents du Recueil. Par ailleurs, Iliana, ayant déjà vécu une première situation de rue, semblait plus disponible pour accepter un entretien. Mais la plupart des situations similaires sont plus difficilement identifiables, la vulnérabilité ressentie par les jeunes femmes plongées brutalement dans une situation sociale auxquelles elles ne sont pas préparées les poussant à entrer dans une certaine invisibilité, se déplaçant souvent et s'arrangeant pour être à l'abri des regards, comme cela a été étudié dans d'autres villes en France et au Canada (Maurin, 2016). Dans le bus du Recueil, en recherche de protection, les jeunes femmes se placent en général au plus près de la vitre qui sépare les personnes recueillies de la cabine des agents à l'avant du bus.

D'autres femmes sont plus visibles dans l'espace métropolitain, qui ont pu avec le temps développer des stratégies de "débrouille" tout comme les hommes, et nouer des contacts avec d'autres sans-abri à même d'assurer leur protection, cette protection pouvant se révéler ambivalente et confiner à des formes de domination extrême (Lanzarini, 2003). Leurs parcours et la façon dont l'expérience du métro s'inscrit dans leur vie relèvent de logiques communes à ceux des hommes et sont mis en lumière dans les analyses qui précèdent[30]. Les observations concernant les jeunes femmes arrivant à la rue et leur présence ponctuelle dans le métro en font un groupe à part dans la mesure où, présentes de courte date et de façon épisodique, leur parcours nous est plus difficilement intelligible. Ce problème de méconnaissance se pose à la recherche tout comme il se pose aux acteurs de l'accompagnement : d'où l'importance du travail quotidien de repérage des situations critiques par les agents du Recueil (cf. *supra* p. 23), notamment pour une population nouvellement arrivée dont l'inexpérience de la rue constitue un danger[31].

A côté des personnes qui recourent au métro comme l'un des outils de leur survie à la rue, ces jeunes de la rue, dans le double sens de l'âge et de la durée à la rue, se résolvent à y descendre lorsqu'ils ne voient plus d'autre solution. Pour eux, la rencontre du Recueil Social peut se révéler providentielle.

Les inénarrables

[30] La façon dont les usages déployés dans le métro peut varier en fonction du genre est développée dans la partie consacrée aux usages (Partie 2)

[31] D'après nos observations, les femmes sont principalement concernées. : Les jeunes hommes ayant dû fuir leur domicile que nous avons rencontrés ont passé du temps dans le métro sans le considérer comme un dernier recours : après avoir quitté le domicile familial pour fuir un beau-père avec lequel les relations étaient très dégradées, Kevin a passé six mois à dormir dans les stations autour de la gare de l'Est, et à mendier pendant la journée dans les rames, avant d'obtenir une place d'hébergement pour la période hivernale. Quant à Pierre, 24 ans, il a depuis ses 18 ans navigué entre foyers et installation dans la station Jussieu.

Si les manières dont chacun incorpore le fait d'être sans-abri dans son parcours biographique donnent lieu à des façons contrastées d'habiter le métro, donc d'être un "sans-abri du métro", expression pour le moins plurielle, il est des cas où cette mise en intrigue[32] échoue. De l'impossibilité à se dire d'une façon cohérente, à l'impossibilité à dire tout court, les échecs narratifs constituent un obstacle à la bonne compréhension de l'ensemble des présences de sans-abri dans l'espace métropolitain. Ils constituent aussi une entrave sérieuse à l'accompagnement social, en l'absence d'une capacité à s'attester, à "instaurer un rapport dynamique symétrisant"[33], qui serve de base à une orientation concertée.

Certains récits biographiques sont constitués d'éléments décousus, de séquences fragmentaires d'événements qui ne rendent pas intelligibles des orientations de vie, des logiques de réussite ou d'échecs. Parfois le narrateur refuse de répondre à certaines questions, créant à dessein des trous dans son récit, ménageant des zones d'ombre. Jacqueline a accepté de participer à l'étude et s'est prêtée au jeu de l'entretien, mais n'a pas voulu être enregistrée. Objectant un "*je réponds aux questions que j'veux*" lorsqu'elle ne souhaite pas répondre, elle ne dit rien de son passé, ni des conditions dans lesquelles elle est arrivée dans le métro, et précise simplement que cela fait "*très, très longtemps*". Elle ne nomme pas non plus les lieux qu'elle fréquente, et parle plus volontiers des autres sans-abri que d'elle-même. Pour nous comme pour les agents, qui lui proposent de l'aide à chacun de leur passage, malgré son refus systématique, elle reste énigmatique.

Parfois le narrateur accepte de répondre, mais ses réponses ne contribuent pas à mettre en forme une histoire de vie ou une identité. Sur les seize minutes que dure l'entretien, Bertrand a le temps de répondre au sujet de l'ensemble des thématiques abordées. De façon brève, et sans jamais lier les faits les uns aux autres. Il les égrène à la demande, comme les petites bornes d'une vie de fragments. Les raisons pour lesquelles il quitte le domicile de ses parents à 49 ans – il en a aujourd'hui 58 – n'apparaissent pas, tout au plus comprend-on qu'il perd son emploi à la même époque. Quant aux raisons de son refus de suivre les équipes du Recueil, elles tiennent dans la réponse suivante : "*Je suis approximatif*". Lorsqu'il doit évaluer des éléments de sa situation – dormir dans la station, côtoyer les voyageurs, etc. – il répond des formules sibyllines telles que "*ça se passe*" ou "*ça va, oui*", et éloigne poliment d'un "*non ça va, ça va, merci*", le sujet de l'accompagnement social. Il semble que le temps ne s'écoule plus véritablement, et

---

[32] Pour Paul Ricoeur, la mise en intrigue consiste à agencer des faits passés en une configuration narrative qui forme un tout.

[33] Expression reprise de Marc Breviglieri, « L' « épuisement capacitaire » du sans-abri comme *urgence* ? Approche phénoménologique du soin engagé dans l'aide sociale (gestes, rythmes et tonalités d'humeur) », paru dans Actes éducatifs et de soins, entre éthique et gouvernance, Actes du colloque international (Felix C., Tardif J., éd.), Nice 4-5 juin 2009.

que la place occupée sur le quai est une façon de ne pas être vraiment là, de se fondre dans la cyclicité des rames et des flux de voyageurs.

Dans ces deux cas, il y a, vis-à-vis des autres ou vis-à-vis de soi-même, une impossibilité à faire sens de son histoire, qui confine à une forme de piétinement, une présence qui ne tend vers rien de précis, comme si le temps s'était arrêté.

Dans d'autres cas, un projet est formulé, vis-à-vis duquel le temps passé dans le métro représente une période de transition, mais il est entaché d'incohérences qu'il semble plus ressortir du fantasme que d'une dynamique biographique sur fond duquel lire l'activité quotidienne. Jean-Pierre, 53 ans, est dans le métro depuis trois ans, et répète à l'envi qu'"*ils viendront le chercher*". A force de questions, le "*ils*" se révèle être le père de Jean-Pierre, vivant à Lyon. "*Ils viendront me chercher ici, ils savent où je me trouve et j'irai habiter chez eux*", assure-t-il, malgré le fait qu'il n'a pas connu son père, parti de la maison alors que Jean-Pierre était bébé, et qu'il n'a avec lui que des contacts téléphoniques.

Parfois l'histoire d'une vie ne se livre que par fragments, ce qui pourrait n'être qu'un problème pour l'observateur des situations de sans-abrisme dans le métro, mais qui se révèle correspondre à des obstacles au quotidien pour les porteurs d'histoires. Après l'interruption de l'entretien mené en janvier avec Abdelkader, 55 ans, à cause d'une douleur à l'œil l'empêchant d'aller plus avant, il n'a pas été possible de poursuivre. Ici et là, nous avons croisé son chemin, à l'ESI Saint-Martin et devant l'accueil de jour de Charenton auquel il n'a plus eu accès après avoir dégradé les locaux au mois de février. A chaque fois, il se trouvait dans un état de colère aigu et nous a pris à partie dans son accusation des lieux d'accueil pour les sans-abri. Si à notre rencontre l'horizon d'attente semblait suspendu par la prégnance des problèmes de santé - "*Je sais pas Madame, pour l'instant je me soigne, j'ai beaucoup de rendez-vous avec la médecine. Je suis malade, Madame, j'ai plus une bonne santé*" – le temps de l'enquête a aussi été celui d'une dégradation de son état, et d'un éloignement progressif des possibilités d'échanges avec le monde extérieur, qui plus est des possibilités d'aide[34].

La consommation de stupéfiants est une autre raison pour laquelle les personnes ne parviennent plus à se raconter, ce qui les contient dans une identité sociale floue qui empêche là aussi de les situer et de les aider. Après huit minutes d'entretien, au cours desquelles elle arrive à expliquer son parcours professionnel, sa scolarité, et l'enchaînement d'événements qui l'ont conduite sur le quai de la ligne 8 au métro République – une mauvaise rencontre, la découverte du crack, la perte de son emploi de responsable de magasin dans une grande chaîne de boulangerie, l'expulsion, la vie sous la tente, le refuge dans le métro –, Sarah, 46

[34] Les équipes du Recueil Social ont convenu de ne plus prendre en charge Abdelkader, suite à de nombreuses conduites agressives de sa part vis-à-vis des agents.

ans, ne parvient plus à se concentrer. Un ami l'a rejointe et ils doivent partir. L'achat de crack n'est pas évoqué mais il est sous-jacent. A plusieurs reprises nous retournons à l'emplacement où Sarah s'est installée depuis qu'elle a déserté sa tente près de l'hôpital Saint-Louis. Lorsqu'elle est présente, elle n'est pas en état de communiquer, éprouve une grande fatigue, son visage est noirci, hagard. Le temps passant, l'incommunicabilité grandit, et s'éprouve dans sa gestion de l'espace qu'elle occupe.

Sarah allongée sous une affiche arrachée à un panneau publicitaire de la station - 5 juin 2019, 8h55, station République, ligne 8 direction Mairie de Montreuil.

Parmi les facteurs qui créent une rupture dans la capacité de se dire, de rendre compte de son identité, la consommation de drogue prend une part importante. Elle concerne des personnes qui peuvent avoir connu des parcours très divers, mais l'obsession quotidienne de se procurer le produit unifie les horizons d'attente et contribue à boucher les autres perspectives. Là encore, l'obstacle à l'intelligibilité des histoires, au récit d'identités qui tiennent, est aussi un obstacle à l'accompagnement. A 38 ans, mère de six enfants, Morgane, depuis qu'elle s'est "*refoutue la gueule dedans*", voit ses journées scandées par l'appel du crack : trouver l'argent, manger pour tenir, consommer.

> "*Disons que cigarettes et alcool c'est euh… tous les jours, impossible de faire autrement et crack ben c'est dès que… Dès que j'prends une prise, je prends une galette, après je vais le faire jusqu'à épuisement. Jusqu'à temps que je puisse plus, soit à cause de l'argent, soit c'est la fatigue qui m'emporte [...]. Maintenant je prends l'argent partout où il peut être, c'est tout. Si j'en ai besoin, je le fais, quoi!*"

Même si la consommation de drogue y occupe une part conséquente, elle n'est pas la seule raison. Christian, le marmonneur de Charles-de-Gaulle Etoile (cf. *supra* Partie 1), avec qui il n'a pas été possible de mener un entretien, tant le discours est haché, continu et presque inaudible, semble pris dans un processus ininterrompu de résolution d'événements passés. Dans le flot des mots émergent, déchiffrables : "*J'y suis allé…. j'y suis allé bien sûr… l'école X… c'était là… j'y étais… ça s'est passé là… ma mère… je m'en souviens...* ". Chez lui c'est dans le ressassement d'épisodes biographiques et non dans une addiction accaparante, que tout projet achoppe. Figure emblématique de ces silhouettes fantomatiques qui errent dans les couloirs du métro[35], il fait partie de ces sans-abri qui échappent aux études, ne répondent pas aux questionnaires, encore moins aux entretiens. Pour une part, les sans-abri du métro sont aussi ceux dont il est bien difficile de raconter l'histoire, ceux qui échappent au compte-rendu. Christian fait des phrases, qui sont pour l'auditeur extérieur des phrases à trous, d'autres répètent le même son, d'autres enfin ne s'expriment pas.

> Extrait du journal de terrain - 29 avril 2019 - 0h10
>
> Le bus s'arrête sur l'avenue, à la hauteur de la station Pont de Neuilly. François, Julien et moi descendons dans la station. Sur le quai, direction Château de Vincennes, la même silhouette qu'hier, celle de l'homme noir enveloppé dans une sorte de nappe beige. Comme hier, seuls les pieds dépassent de la nappe, qui recouvre la tête. Des pieds très abîmés, partie émergée d'un corps en souffrance. Pendant toute la durée de notre présence, l'homme martèle des "*Han han*" qui résonnent dans la station.

Décrire la présence des sans-abri dans le métro revient davantage à examiner comment le métro devient un lieu qui compte dans une biographie, et à rendre compte de flux et d'ancrages, d'épisodes individuels qui se croisent et parfois se rencontrent, qu'à décrire des individus aux caractéristiques sociales homogènes, immédiatement identifiables en tous points du réseau métropolitain.

---

[35] Au sujet de ceux qui, comme Christian, parlent tout seuls dans l'espace public, Patrick Bruneteaux apporte un éclairage qui aide à "déverrouiller l'interprétation" : "Cette apparence n'est que l'écume de l'ensemble des discours produits pour repenser des événements, pour requalifier sa personne, pour régler des comptes, pour se hisser vers des identités louables". *Les mondes rêvés de Georges*, op. cit., p. 19.

Certes le point commun à la plupart des personnes rencontrées sous terre tient aux origines familiales très pauvres, caractérisées par le dénuement matériel, des conditions de travail précaires et des relations souvent marquées par la violence, comme l'accumulation d'histoires d'enfances brisées l'atteste. Quoi qu'il en soit de la diversité des situations et des parcours, l'histoire du sans-abrisme du métro est, comme celle du sans-abrisme en général, une histoire de la grande pauvreté.

Aussi loin que nous ayons pu le déchiffrer, il s'avère que le métro abrite à la fois, outre ces inénarrables, impossibles à cerner :

- les aguerris, qui ont connu sous différentes formes le sans-abrisme tout au long de leur vie, et pour qui le métro représente une solution dans l'éventail de celles qui sont à leur disposition et au regard desquelles il est évalué au quotidien en fonction des besoins
- ceux qui ont connu des allers retours entre des lieux de vie stables et abris de fortune, et pour qui le métro représente un recours temporaire pratique mais risqué, pouvant grever leurs efforts pour s'en sortir
- des novices de la galère, dont le métro constitue l'une des premières expériences de rue dans une vie précédemment stable et avec un toit. Dans cette épreuve de déclassement le métro porte des significations plurielles.
- des jeunes en rupture familiale pour lesquels le métro est un refuge d'urgence, apparemment plus ponctuel chez les filles que chez les garçons.

En fonction de l'évolution des situations personnelles, les individus peuvent circuler d'un groupe à l'autre. Aussi peut-on s'installer dans l'alternance entre stabilité et précarité après avoir passé une longue période d'insouciance économique et résidentielle, ou arriver en dernier recours dans le métro puis le quitter très vite ou y séjourner pendant des années.

Ainsi si l'on s'en tient à des propriétés socio-démographiques, par exemple le fait d'être retraité, pour isoler une sous-population du métro et en comprendre les besoins et les modes d'accompagnement adaptés, on risque fort de manquer sa cible. Entre Pascal, 62 ans, qui touche sa pension de retraite depuis deux mois et attend d'obtenir une chambre dans un centre d'hébergement pour seniors[36], dont il pourra supporter le coût, et Xavier, 77 ans, qui après avoir travaillé jusqu'à 70 ans pour compléter ses trimestres et rencontré des complications dans son dossier, a fini par tout laisser tomber, la problématique sociale visée par l'apparente recrudescence de personnes retraitées dans le métro n'est pas la même. Dans un cas, la problématique sous-jacente est celle de la saturation du parc de logement

[36] En juin 2019, deux mois après l'entretien, Pascal obtient une place dans un foyer pour personnes âgées dans les Yvelines (information transmise par ses anciens compagnons de bus.

social, dans l'autre celle de l'épuisement des classes très populaires dans la lutte pour se maintenir à flot.

En regardant au-delà des catégories socio-démographiques, on s'aperçoit que les présences dans le métro sont rendues intelligibles par le sens qu'elles ont dans une biographie. En fonction des façons dont on arrive dans le métro et dont on incorpore cette expérience dans le cours de sa vie, des types d'occupation et d'usages des espaces métropolitains se dessinent, qui s'inventent au quotidien en marge des fonctions de transport des voyageurs.

Le métro parisien et les sans-abri : lieux, temps et usages

Remarquablement diverses en ce qui concerne leur parcours, leur durée de vie à la rue, les circonstances de leur arrivée dans le métro et la façon dont ils l'intègrent dans leur histoire, les personnes rencontrées dans les stations diffèrent aussi dans leur façon d'occuper le réseau souterrain. Espace abrité, équipé de sièges, parfois de rebords sur lesquels poser des affaires, s'asseoir ou s'allonger, réservant des zones peu fréquentées, au moins à certaines heures, le métro se prête à une multitude d'usages, plus ou moins tolérés selon les lignes, les moments de la journée et les périodes de l'année. La cartographie des sans-abri se dessine à la croisée des ressources qu'ils peuvent trouver dans le métro, différentes selon les stations, et des contraintes que font peser les interventions de certaines équipes de la RATP, le climat, les travaux, *etc*[37].

Loin d'être un espace uniforme, offrant les mêmes opportunités et régulé de façon identique partout et tout le temps, le métro se présente comme un espace multiple, avec ses aspérités, faisant l'objet d'usages variés par les sans-abri.

La succession de rencontres avec Dom, 46 ans, en un point ou un autre de la ville, plus souvent en surface que sous terre, montre que la place du métro dans la vie des sans-abri se comprend dans une économie d'activités quotidiennes, engagés sur des terrains multiples.

37 Pour une cartographie des sans-abri dans le métro, cf. les analyses de l'enquête quantitative.

Extraits du journal de terrain

21 janvier 2019, 23h35, devant le grand bus du Recueil Social, 185 rue de Crimée.

Quand le bus se gare, une dizaine de personnes attend sur le trottoir. Vincent et moi descendons du bus, Jorge sert du café ou de la soupe à qui veut, échange quelques mots avec certains, qu'il semble déjà connaître. Vincent me présente à un homme d'une quarantaine d'années, visage ouvert, avenant, Dom. Je lui explique l'étude en cours, il me dit qu'il est d'accord pour un entretien "*un de ces jours*" et ajoute : "*Avant, ma vie, c'était pas ça! Vous m'auriez vu il y a un an, j'étais pas comme maintenant !*"

6 février, 23h05, devant le grand bus, 185 rue de Crimée.

Dom n'est pas là. Vincent me dit qu'il sera à Nation, que maintenant on le trouve plutôt à Nation. Jorge explique que ça lui laisse plus de temps pour traîner, rester plus tard. Comme il dort à la Boulangerie et non au Chapsa, il prend le bus lorsque celui-ci a déjà déposé des personnes au Chapsa et vient vers Nation, plus tard dans la nuit.

6 février, 1h40, place de la Nation.

Jorge, Vincent et moi descendons sur le quai du RER. Pendant que Vincent reste à l'entrée du quai et inscrit les noms des personnes qui se présentent, Jorge et moi traversons tout le quai.[...] Dom n'est pas sur ce quai, ni sur le quai d'en face. Retour au bus. Dom n'est pas là non plus.

19 mars, 9h35, 31, boulevard Saint-Martin.

Le minibus s'arrête devant l'entrée de l'ESI Saint-Martin[38]. Un groupe de cinq personnes discute devant l'escalier menant à l'ESI. Abdelkader nous aperçoit et nous prend à parti au sujet d'un incident à l'accueil de jour de Charenton (...) Un peu plus loin, j'aperçois Dom qui discute avec deux autres hommes. Je propose à Jibril d'aller le voir. Dom me reconnaît, je lui dis que je pensais le voir la nuit à Crimée ou à Nation, il m'explique qu'en ce moment il préfère rester dehors la nuit. Il est disponible pour l'entretien. Jibril nous accompagne dans un café pour l'entretien. Sur le trajet à pied, Dom évoque sa vie de famille avant de venir à Paris. Parlant de sa femme, il dit : "*Je l'ai pas trompée en 17 ans.*"

28 mars 2019, 9h50, à l'accueil de jour de Charenton.

Dom est dans la salle commune, il discute avec Gérald, que j'ai croisé plusieurs fois la nuit à Nation. Je les suis dans la salle des fumeurs, nous discutons. Dom me dit qu'en ce moment il vient souvent à l'accueil de jour, pour se reposer, se laver et faire un vrai repas. Il part après le déjeuner, en général.

27 avril 2019, 23h30, place de la Nation

38 L'ESI Saint-Martin se situe boulevard Saint-Martin, Paris 3è. Il est géré par l'Armée du Salut.

François, Vincent et moi descendons vers le quai du RER. Au niveau des portillons, nous croisons Dom, on se salue, il ne veut pas venir avec nous, il préfère rester dans le métro ce soir, et aller marcher, il semble très speed. Je demande des précisions sur ses relations à Nation : "*Tu sais, on se connaît un peu tous, on discute, on boit un coup, on passe le temps*". Il s'énerve un peu après Vincent qui lui donne des conseils, mais ça se calme.

24 mai, 9h, à la Maison dans la rue[39]

En entrant dans la salle, j'aperçois Dom en discussion avec Adrien et Gabrielle.

Dom revient sur la fois où l'on s'est croisés à Nation. Il précise que ça devait être la première fois que Vincent le voyait "*comme ça*", en phase de manque, veut-il dire. Dom m'avoue que souvent il se dit que je travaille aux renseignements généraux. Jibril annonce que le minibus va partir pour Charenton, Dom le suit, Adrien et Gabrielle restent sur place. Devant le minibus, il y a Gérald, qui me lance en souriant : "*Vous êtes partout, vous !*"

23 août, 4h50, Louis Blanc

Le bus passe devant la station Louis Blanc. En surface, Dom est en train de chercher des "cailloux" par terre.

Des activités et circulations, entre lieux d'accueil de jour et de nuit, entre rue et métro, apparaissent peu à peu au fil des entrevues. Grâce à la multiplication des rencontres, des observations, des échanges même fugaces, l'emploi du temps de Dom, pourtant peu enclin à se dévoiler, se dessine en filigrane. Dom fréquente les établissements d'assistance aux sans-abri, parfois le jour, parfois la nuit, une association d'aide aux toxicomanes, tantôt il cause sur le quai du RER à Nation, tantôt il zone dans la rue la nuit à la recherche d'une dose. On le croise là où on ne pensait pas le trouver, et il n'est pas là où on s'attendait à le voir.

Dans l'entretien qu'il nous accorde au hasard de notre rencontre du 19 mars, Dom précise qu'il fréquente également les Restos du Cœur le midi, l'Armée du Salut le soir, pour se restaurer. Une partie de ses affaires est stockée dans les caves de bars travaillant avec l'association le Carillon[40]. Il se rend parfois aux Bains Douches, lorsqu'il n'est pas allé dans un accueil de jour et ne s'est pas lavé. Il connaît donc bien les ressources disponibles pour répondre à ses besoins quotidiens, et les utilise plus ou moins selon les périodes. S'il est précis sur les usages des lieux

39 La Maison dans la rue est un ESI situé rue Picpus, près de la place de la Nation. Il est géré par le CASP (Centre d'action sociale protestant)

40 L'association Le Carillon a pour but d'améliorer le quotidien des personnes sans domicile en créant des réseaux de commerçants s'engageant à leur proposer des services, sélectionnés sur une liste fournie par Le Carillon : offrir un café, une part de gâteau, permettre l'accès aux toilettes, passer un coup de fil, discuter.

d'assistance, il l'est beaucoup moins sur le reste de son emploi du temps, recomposé par bribes.

Apparemment, lorsqu'il ne dort pas à la Boulangerie, il reste dehors : "*on passe des nuits à trainasser, à boire des bières ou à… voilà tu fais passer les nuits comme ça…*". Traîner, trainasser, ces verbes reviennent souvent dans son récit pour caractériser l'ensemble des activités extérieures à la fréquentation des lieux d'assistance. Sur ses activités, sur les lieux qu'il fréquente, beaucoup de phrases ne se terminent pas. Les différentes occasions de recroiser Dom, les discussions informelles, les observations, permettent peu à peu de révéler ce que son discours évoque en creux.

Ces activités restent floues, en partie à cause de la peur de servir d'informateur malgré soi – "*Faut tout dire, là ! C'est la police?*" – mais surtout parce qu'elles constituent la part la moins assumée de la vie de Dom, celle contre laquelle il lutte :

> Extrait de l'entretien du 19 mars, 9h35, café Bottelli, Paris 10è.
>
> *"J'évite de traîner trop dans la rue la nuit, ça me saoule aussi un peu, t'as vite fait le tour, marcher, marcher, marcher… C'est chiant [...] Tu fais le tri, t'essayes de traîner avec des gens à peu près corrects, quoi ! Mais bon, y'a le crack partout, c'est d'la folie."*

Dans ces conditions, les temps de présence de Dom dans les lieux d'assistance et dans la rue apparaissent comme les deux facettes d'une vie qui a toujours été traversée par la tension entre la construction d'une vie familiale et professionnelle et des forces d'inertie, parmi lesquelles l'alcool et les drogues dures. Après un an de rue, Dom continue à rejouer le film de son histoire, qu'il parvient difficilement à faire coïncider avec sa situation présente. "*J'ai toujours pas réalisé que je suis dans la rue, en fait. Je l'ai réalisé mais… j'ai l'impression d'être un peu dans un rôle. Je sais pas trop où j'en suis, en fait*", conclut-il.

Cette part d'ombre à laquelle il attribue sa situation actuelle rend assez opaque ses temps d'errance et la place que le métro y occupe. Dom se dit peu enclin à passer du temps dans le métro. Certes il le fréquente, mais n'y "*traîne pas trop, parce que… entendre passer des trains toute la journée euh…*" Pourtant, il reconnaît être "*tombé deux fois sur les voies*" et avoir été dans les deux cas conduit à l'hôpital.

En étant attentif à la façon dont l'expérience quotidienne de Dom s'inscrit dans un parcours biographique en tension, qui se lit au présent comme un conflit intérieur entre deux tendances[41], la part de l'errance peut être reconstituée. Les

41 Ce conflit se lit dans les fréquentes évocations de son passé lors des diverses rencontres tout au long de l'enquête. Une discussion continuelle avec lui-même qui rappelle, sur un mode plus interactif et en prise avec le monde extérieur, le monologue en grande partie inaudible de Christian (cf partie 1).

observations répétées dans les divers lieux d'accueil et dans les stations permettent dès lors de combler les silences du récit de Dom, et de comprendre sa présence dans le métro comme partie intégrante des moments de "traîne", par opposition aux moments où il prend soin de lui et fait les premiers pas vers des démarches, dans les lieux d'accueil. Ces lieux sont ceux où il puise toutes ses ressources matérielles – pour se nourrir, dormir, se laver, laver ses vêtements, déposer ses affaires – tandis que le reste des espaces est associé aux risques, en particulier le risque lié à la consommation d'alcool et de drogue, qui ont déjà perturbé le cours de sa vie. D'où l'importance de décentrer le regard en ne se focalisant pas sur la présence dans le métro, et de comprendre celle-ci dans son articulation avec l'ensemble des autres espaces jalonnant le parcours urbain de Dom.

Suggérant une pluralité d'usages du métro selon les moments de la journée, de la vie, selon les occasions, le cas de Dom, difficile à cerner du fait d'un présent qui ne s'assume pas, des blancs du récit et d'une déambulation urbaine irrégulière, pointe aussi un espace central dans l'écosystème des sans-abri dans le métro, la station de RER Nation, par où commencer l'enquête, tant la façon d'investir ou d'éviter Nation est symptomatique des dynamiques contrastées de la présence des sans-abri dans le métro.

La relation entretenue avec cette station, qui est la plus fréquentée par les sans-abri, est un bon indicateur des enjeux matériels, sociaux et identitaires associés à la place qu'on occupe dans le métro. Celle-ci dépend des priorités de chacun en fonction de la façon de vivre sa situation de sans-abrisme. Plusieurs usages du métro se distinguent en fonction de la durée de l'épisode sans abri, des activités réalisées et de la relation entre présence dans le métro et présence dans les espaces extérieurs. Descendre dans le métro, c'est y prendre position dans un espace protéiforme, dans lequel se jouent la survie au quotidien et la négociation de sa propre identité. La mise en rapport de cette place occupée avec l'ensemble des autres places occupées quotidiennement, permet d'intégrer l'espace métropolitain dans les dynamiques de vie et de mieux en comprendre les usages par les sans-abri.

Le métro : un espace (social) différencié. Le cas emblématique de Nation

S'il ne la cite jamais, la station fréquentée par Dom, celle où il retrouve la nuit quelques connaissances, est la station de RER Nation. Le fait qu'il ne la cite pas est symptomatique d'un rapport ambigu, non pas au métro en général, au sujet duquel il précise qu'il ne voit pas ce qu'il y ferait à part "*regarder passer les trains*",

mais à cette station, qui constitue un point de référence pour l'ensemble des sans-abri qui fréquentent le métro. Tout se passe comme si la présence dans le métro pouvait se comprendre comme une façon de se situer par rapport à cette station en particulier. Outre ceux qui la fréquentent régulièrement, ceux qui l'évitent décrivent souvent leur station et expliquent leur choix en référence au RER Nation, qui incarne une certaine image du sans-abri.

Station du baptême du feu à l'arrivée dans le métro pour beaucoup, Nation joue comme espace de référence et de différenciation, et sert de marqueur aux changements d'usages, qui font qu'on cesse d'y aller, ou qu'on y retourne.

Nation, baptême du feu

> Extrait d'entretien avec Corentin, dans le minibus garé place de la Nation, le 30 mai 2019, 8h25.
>
> "*Nation c'est vraiment, Nation c'est vraiment quand je suis… Comment dire ? J'ai raté le métro de là où je veux aller, ou le RER de là où je veux aller [...]*
>
> *J'ai arrêté Nation parce que... ils sont ivres tout le temps, et y a des bagarres, ils se bagarrent. Puis y a une population là qui est pas… qui est vraiment pas saine, du tout du tout. Et en plus moi, avec mon histoire de poumons et tout ça, c'est pas, la station n'est, doit être vraiment réhabilitée quoi. Il serait temps [...] C'est dégradé maintenant. C'est infectieux, c'est dégradé [...] Nation, c'est… même avec une moustiquaire ils seraient capables de, tellement, tellement y en a, ils [les moustiques] arriveraient quand même à passer (rires).*"

Comme Corentin, beaucoup de sans-abri décrivent Nation comme une station malsaine, visant par là principalement les personnes qui la fréquentent, mais aussi l'environnement. Station la plus fréquentée par les sans-abri, Nation est aussi la station la plus décriée, tant par ceux qui la fréquentent que ceux qui la fuient[42]. Le récit de Bernard, un "ancien" du métro ayant longtemps fait partie d'une bande de Nation, offre une mise en perspective historique de la station, fréquentée de longue date par les sans-abri mais dont l'atmosphère se serait dégradée.

42 A ce titre, les prises de position négatives sur la station fonctionnent comme celles étudiées par Edouard Gardella au sujet des centres d'hébergement dédiés aux sans-abri. Elles sont aussi bien le fait de ceux qui refusent d'y aller que de ceux qui la fréquentent. E. Gardella, "Le refus d'hébergement", op. cit.

> Extrait d'entretien avec Bernard, le 9 avril 2019, à 13h40, métro République ligne 8 direction Balard.
>
> "*A Nation c'est même plus la peine, je mets plus les pieds à Nation. Avant je dormais à Nation, je mets plus les pieds là-bas [...] Attends, tous les jours y a de la bagarre. Tous les jours, tous les jours y a la bagarre, sur le quai du RER [...] Et là-bas on peut pas, on peut pas s'allonger, on est obligé de rester assis. C'est des compartiments, des cages à poule [...] Il y a trop de monde là-bas qui dort là-bas maintenant.*"

Si elle offre toujours pour l'observateur le même spectacle d'un regroupement composé de groupes d'hommes discutant, buvant des canettes de bières, écoutant de la musique, d'individus seuls, allongés dans les portions de sièges dont les séparations sont démontées, ou à même le sol, d'hommes et de femmes entourés de caddies et sacs, semblant installés ici de toute éternité, elle n'est pas peuplée que d'"anciens". Beaucoup de nouveaux arrivants à la rue, rapidement informés de ce point de ralliement, se sont rendus dans ce qui constituait pour eux un des premiers repères dans un monde inconnu.

> Extrait d'entretien avec Frédéric, le 12 avril 2019, 14h, à l'ESI La Maison dans le jardin.
>
> "*J'étais à Nation parce qu'on m'a dit que c'est elle qui restait ouverte le soir [...] y fait pas chaud et heu… et là tu dors assis, parce que moi j'avais pas pris de duvet, j'connaissais pas le système, j'ai pas de duvet et tout, tu dors assis, ça c'est encore spécial, là ça a tout pour t'niquer l'dos. C'était le bordel, y'avait pas mal de… Y'a eu deux trois agressions donc j'me suis sauvé.*"

Vécu comme une forme d'épreuve initiatique, éprouvante même en cas de répétition, le séjour à Nation est interrompu quand une meilleure solution se présente. Une fois désertée, lorsque qu'à force de rencontres, échanges d'informations et observations, l'horizon des possibles s'est élargi, la station devient un univers de référence, un étalon à partir duquel évaluer tout autre emplacement souterrain.

Nation, un espace de référence et de différenciation

Extrait d'entretien avec Jean-Paul, le 18 avril 2019, à 14h, au café "Chez Antonin", rue Jaucourt, Paris 12è.

"*Au début j'étais à Nation tout le temps. Mais je rencontre un type [au bout de trois mois] que j'ai revu il y a deux trois jours, un type super sympa, et avec qui très rapidement je fais un binôme, on se déplace tous les deux tout le temps, d'accord ? Et on dort ensemble. On dort côte à côte sur les, dans les stations de métro. Et lui il me dit : « Viens on va à Charles de Gaulle - Etoile, c'est bien ». Qu'est-ce qu'il y a de mieux que Nation ? Je sais pas, je sais qu'on peut pas dormir à Châtelet, Châtelet c'est un endroit que j'ai beaucoup fréquenté, que j'aime bien, parce que il y a tous les magasins, y a tout un, c'est le carrefour des métros, mais aussi, avant il y avait tous ces magasins de disques d'occasion, de livres d'occasion et j'étais très amateur de tout ça, d'accord. [...] Donc je vais à Charles de Gaulle - Etoile, puisque, je sais pas trop quoi faire, j'avais plus envie d'aller à Nation, je connaissais trop maintenant ce qui se passait à Nation et je voulais plus y aller, c'était pas pour moi [...] Mais globalement ça n'est pas comme à Nation, à Charles de Gaulle - Etoile hein. Moi je comprends pas pourquoi les gens restent, parce que Charles-de-Gaulle Etoile c'est vrai que y a du marbre et c'est réputé être plus cool, plus smart hein. Et c'est vrai. Parce que Nation, les chaises de Nation, faut les aimer. Moi ça me dérange pas. Par contre ce qui me dérange à Nation c'est… Toutes les fripouilles elles vont là-bas. C'est étonnant comme (tousse) l'adage qui veut que qui se ressemble s'assemble, mais j'ai déjà vu hein, les gens disent « non je n'aime pas être à Charles de Gaulle - Etoile », alors qu'on dort bien et qu'il y a rien, ils préfèrent être à Nation.*"

A partir du constat d'un environnement sanitaire et humain très dégradé à Nation, Jean-Paul fait de la fréquentation de cette station un indice d'appartenance à un groupe – "*qui se ressemble s'assemble*" – dont il s'exclut en occupant une autre station, réputée plus tranquille et plus confortable. Le choix des stations, devient un marqueur d'identité élective. "*Moi je ne suis pas nationaliste, je suis gaulliste*", conclut Jean-Paul, suggérant d'un jeu de mots que la place occupée dans le métro est aussi une position prise dans un espace socialement différencié.

Les sièges rouges à Nation et les rebords en marbre à Charles de Gaulle - Etoile, éléments centraux de la plupart des descriptions des quais de RER de ces deux stations, font ainsi figures d'"espaces symboliques urbains", emblématiques des lieux qu'ils équipent et permettant de distinguer les groupes attachés à chacun des lieux (Pol, Valéra, 1999). Mais ils ne sont pas uniquement des éléments visuels distinctifs des deux espaces, propres à distinguer deux stations comme on distinguerait deux quartiers à partir de caractéristiques spatiales – "*identity of place*" – et qui servent de référents géographiques aux identités individuelles - "*identity with place*"[43] (Relph, 1976). En tant qu'équipements, ils permettent de distinguer ceux qui acceptent de s'installer dans des conditions peu confortables

43 Dans son approche phénoménologique de l'espace, Edward Relph propose de redéfinir la notion de lieu à partir de l'expérience qu'en font les individus. Il identifie différents modes d'expérience spatiale, en fonction d'un rapport à l'espace plus ou moins pragmatique, perceptif ou existentiel.

de ceux, plus exigeants, qui recherchent un environnement plus favorable à la préservation de soi, ce degré de souci de soi jouant lui-même comme indice de personnalités distinctes. Ils sont ainsi emblèmes et preuves d'une différenciation sociale interne au réseau métropolitain.

Pourtant l'environnement humain et sanitaire dégradé de Nation, qui permet à Jean-Paul de différencier ceux qui acceptent de s'y trouver et ceux qui se hissent vers un environnement plus "*smart*", ne fait pas l'objet des mêmes évaluations par tous les sans-abri qui fréquentent cette station. Si tous s'accordent sur l'insalubrité, celle-ci est mise en rapport avec les ressources qu'offre le lieu par ailleurs et peut justifier de s'y maintenir. Ahmed, 59 ans, apprécie avant tout la familiarité dans laquelle il se trouve à Nation :

> Extrait d'entretien avec Ahmed, le 2 mai 2019, à l'accueil de jour de Charenton.
>
> "*Les agents de la RATP, ils nous connaissent et puis bon ils sont sympas avec nous heu… J'ai choisi ce coin parce que même les agents de la RATP ils viennent, même si on dort ils nous réveillent, voilà heu… On a pris heu… on a pris des habitudes là-bas heu… Et même le Recueil il sait quand il descend, il sait qui est qui malgré qu'on dorme, il sait qui, ils nous connaissent quoi. Voilà. Nation c'est rare qu'ils passent pas, c'est rare vraiment [sauf] s'il y a la route qui est barrée ou manifs ou des travaux.*"

Le passage régulier du Recueil Social dans les lieux très fréquentés des sans-abri vient renforcer les concentrations existantes, apportant un ensemble de ressources à même de contrebalancer les contraintes de la station par ailleurs. Ressources en termes de propositions d'hébergement, mais aussi de lien social. Le fait d'être reconnu, d'être appelé par son prénom, d'être réveillé, participe à l'instauration d'un rituel, qui peut être valorisé dans un quotidien marqué par la rupture ou la suspension des liens familiaux et l'incertitude. Les bons rapports entretenus avec les agents de station contribuent à préférer cette station à d'autres qui ne bénéficient pas du même éventail de ressources ou dont ces ressources sont insuffisamment connues des personnes concernées. Quand d'autres solutions sont disponibles, elles peuvent être préférées et conduire à n'accepter de venir à Nation que lorsque toute autre solution a échoué. Corentin, qui décrit la station comme un foyer d'insalubrité (cf. *supra* p. 55), s'y rend en dernier recours, les nuits de malchance, rejoignant les "*nationalistes*" sans vraiment en faire partie :

Extrait d'entretien avec Corentin, dans le minibus garé place de la Nation, le 30 mai 2019, 8h25.

"*Je me mets toujours à l'écart, moi, partout, toujours. Je fréquente les gens mais… je vais toujours vers les gens, c'est dans ma personnalité et dans mon métier (rires), déformation professionnelle… Mais je me mets toujours à l'écart.*"

Nation, centralité métropolitaine

Se développent donc des façons différentes d'occuper le quai. Comme Corentin, certains s'y trouvent par défaut dans l'éventail souvent restreint d'espaces disponibles, et s'y positionnent en retrait par rapport à ceux qui l'occupent de préférence aux autres espaces disponibles. Ces derniers sont décrits comme un groupe homogène par l'ensemble de ceux qui ne fréquentent pas ou ne fréquentent qu'à regret la station. Pourtant au milieu des personnes qui, comme Dom, viennent y passer du temps quand ils n'ont pas la force de résister, et de ceux qui, comme Rico, ne cherchent pas à résister aux tentations d'une convivialité plus ou moins débordante, d'autres personnes séjournent à Nation selon une logique identitaire proche de celle développée par Jean-Paul, mais à partir d'un univers de référence différent.

Haroun, ainsi que nous l'avons évoqué dans la première partie (cf. *supra* p. 36), réfère son choix de Nation non pas à une autre station mais à un centre d'hébergement d'urgence. Les expériences d'interaction dans la station sont déterminantes dans l'évaluation qu'il fait du lieu, qui par l'intermédiaire des agents de station devient un espace où l'on peut être reconnu dans sa singularité et échapper, paradoxalement dans cette station emblématique de la présence des sans-abri dans le métro, au stigmate du sans-abri.

Extrait d'entretien avec Haroun, le 26 mars 2019, à 11h10, devant le bus du Recueil Social, Porte de la Villette.

"*Ils me prennent pour quelqu'un de bien, ou quelqu'un qui travaille, parce que je suis toujours propre, je sens bon, voilà. Donc ils me prennent pas pour un SDF. Parce que des fois, j'ai parlé la dernière fois j'étais à Nation, le mec je lui dis « Est-ce que je peux rester toute la soirée ici ? », il me dit « Pourquoi monsieur ? », je dis « Parce que suis SDF, j'ai pas de domicile et j'ai appelé le 115, ils m'ont pas pris, et comme la RATP le Recueil Social ils m'ont refusé », ben ils m'ont dit « Oui monsieur, ben de toute façon ça se voit pas !*"

Dans l'expérience d'Haroun, Nation devient préférable à La Boulangerie, pour les mêmes raisons que pour Jean-Paul Charles de Gaulle - Etoile est préférable à Nation : salubrité des lieux, qui semble révéler aussi, dans leur esprit, une salubrité des esprits. Chez Haroun, il ne s'agit pas tant de différencier les espaces

métropolitains que de différencier les solutions d'hébergement. Nation vaut, aux yeux de ce nouvel arrivant à la rue, pour le métro en général, ce qui confirme la centralité de cette station dans la représentation du sans-abrisme souterrain.

Avec le temps, la fréquentation des lieux peut évoluer au gré des nouvelles rencontres, des nouvelles expériences souterraines, et des modifications dans sa situation personnelle ou dans sa façon de l'appréhender.

Anouar, 30 ans, qui fréquentait souvent la station jusqu'en avril 2019, change à la fois la fréquence de ses visites et le lieu précis où il se rend dans la station, lorsqu'il décide de rompre avec les mauvaises habitudes[44].

> Extrait d'entretien avec Anouar, le 31 mai 2019, au café du Trône, avenue du Trône, Paris 20è.
>
> *« Même le RER je peux pas me poser là-bas. Ça pue, y'a des rats, y'a des rats énormes, vous les voyez sortir, sautiller à quatre ou cinq [...] Younes[45], j'aime pas rester avec lui parce que ça pue et tout ça, dans le RER A, j'aime pas rester là-bas. J'y vais [à Nation sur la ligne 6] après qu'ils aient terminé le nettoyage, donc à partir de 2h du mat. Et je m'en vais vers 5h, quand le premier train arrive, en fait [...] Ça fait pas assez de sommeil, mais comme c'est propre, que c'est des sièges en coussin, ou je sais pas comment on dit, et que c'est chaud, il fait chaud là-bas, je me pose là-bas. Et il n'y a personne. »*

Les affiliations à un espace ou un autre du réseau métropolitain ne sont pas des processus figés. Là encore, une observation dans la durée permet de prendre la mesure des circulations à l'intérieur du métro tout comme entre le métro et les autres espaces fréquentés, circulations géographiques qui sont aussi des circulations entre des espaces sociaux différents. Ainsi Nation, sorte d'antonomase pour désigner un « quartier chaud » du réseau, ordonne-t-il les discours, beaucoup plus que d'autres stations qui sont également considérées comme dangereuses et liées à des pratiques addictives, mais figurent comme des zones spécialisées dans la toxicomanie.

Au terme de ce parcours des façons de prendre position sur la station Nation, qui délimitent des façons d'y prendre place ou non, l'espace du métro apparaît diffracté en territoires distincts, qui correspondent à des modes d'occupation eux-mêmes distincts selon les stations et au sein d'une même station. Ces modes d'occupation tiennent à la façon dont chacun négocie sa présence sur place, aux confluents des identités associées aux lieux, et des ressources et contraintes du lieu mis en

44 Cf. Chapitre 1. En avril 2019, Anouar dort dans une voiture à Louveciennes, devant le centre d'hébergement dont il a été exclu. Il prend tous les jours le RER pour se rendre par lui-même à la Maison dans la rue, accueil de jour où il est suivi par une assistante sociale et dont il utilise les douches et la bagagerie, ou avec le Recueil Social dans un autre accueil de jour, lorsqu'il est accompagné de son ami Younes.

45 Younes est un ami, dont Anouar dit qu'il est "marié au RER A"

perspective avec l'horizon des possibles de chacun, celui-ci évoluant au gré des expériences accumulées du territoire. Ainsi la répartition des sans-abri sur le réseau souterrain se lit-elle à travers les significations que prennent les lieux au regard des dynamiques biographiques et des autres espaces occupés, dans et en dehors du réseau.

Topographies du métro - Des positionnements qui éclairent des façons de se vivre sans abri au quotidien

A côté de la logique qui fait fuir certaines stations pour éviter d'être assimilé aux groupes qui y sont les plus visibles, essentiellement à l'œuvre dans le positionnement par rapport à la station Nation, plusieurs raisons ordonnent les choix de prendre place dans une station plutôt qu'une autre, à Nation comme ailleurs sur le réseau. A cette lumière, le métro se présente comme un espace protéiforme ordonnant des positionnements et des usages différents.

Se maintenir en territoire familier

> Extrait d'entretien avec Géraldine, le 3 juin 2019 à 9h15, à l'accueil de jour de Charenton.
>
> "*Moi j'habitais, en fin de compte moi j'habitais dans le 17ème, moi j'avais mon appartement, j'avais, ben moi je suis sur... beaucoup Guy Môquet, parce que moi je suis restée très longtemps à Guy Môquet. Et donc, bon moi j'ai mes repères à Guy Môquet, j'ai ma banque, j'ai tout, j'ai pas mal de choses à Guy Môquet, donc, donc voilà quoi ! »*

Pour Géraldine, 53 ans, expulsée de son appartement quatre ans auparavant, l'installation dans la station Guy Môquet pour continuer à habiter son quartier se présente comme l'issue à portée de main et le moyen de conserver ses habitudes et ses repères, de circuler dans le même réseau de lieux et de personnes malgré la perte de son lieu de résidence. La station apparaît ici comme un « substitut fonctionnel »[46] du logement, un simili-logement qui permet de limiter les effets en cascade de la perte du domicile. Mais la proximité présente aussi des inconvénients car elle fait courir le risque d'être reconnue par les riverains, et de perdre les avantages de la proximité spatiale en termes de maintien des liens sociaux en étant identifiée comme SDF.

Une solution intermédiaire consiste à s'installer dans une station proche du quartier de référence mais suffisamment éloignée pour limiter le risque d'y être

46 Chez Robert Merton, le substitut fonctionnel désigne un élément d'un système qui vient remplir la fonction dévolue en principe à un autre élément du système.

identifié, comme pour Emi qui déserte son appartement de Belleville à cause d'un conflit avec son épouse, et rejoint la station Père Lachaise. Ces situations soulignent que la référence au quartier, qui est aussi une référence au passé, une volonté de préserver ses acquis, est prise en compte au moment de devoir s'installer dans le métro, mais qu'elle peut rapidement passer au second plan des choix de localisation.

L'ambivalence de la présence dans un territoire familier ne joue pas dans le cas d'Alain, 24 ans, qui choisit de s'installer dans la station proche du quartier de son enfance. A la différence de Géraldine, le quartier de référence n'est pas le quartier des habitudes avec lesquelles on ne veut pas rompre. Il est plus le quartier de souvenirs avec lesquels on veut renouer, des repères que l'on veut retrouver :

> Extrait d'entretien avec Alain, le 5 février 2019 à 18h45, au café « Le Monge », Paris 5è.
>
> "*La place Monge est à deux mètres d'ici, là à deux mètres, on y est à pied. Je vous disais que mon papa était gendarme à la Garde républicaine. Sur la place Monge, c'est une petite place, très sympa qu'est à deux mètres, il y a une grande grille avec un grand bâtiment, c'est la garde républicaine de Paris [...] Voilà c'est l'élite. Il avait son appartement de fonction à Place Monge et j'ai vécu dix ans dans le quartier avant d'être SDF. Toute mon enfance, je l'ai passée ici.*"

Quoi qu'il en soit d'une éventuelle magnification du passé[47], le quartier de résidence d'Alain est celui d'une enfance heureuse, avant le déménagement de la famille à Sucy-en-Brie et le début de ses problèmes psychiatriques et d'addiction. C'est aussi une façon pour lui de rester en lien avec ses parents, avec qui il a des conversations téléphoniques mais qui ne veulent plus l'accueillir chez lui, en raison des nombreux épisodes de violence et de vol qui ont jalonné l'adolescence d'Alain, jusqu'à son départ de la maison à 18 ans. A la différence de Géraldine, le quartier auquel l'installation à la station Jussieu lui permet de se rattacher n'est pas celui des habitudes du quotidien à préserver, mais celui des liens familiaux de l'enfance à restaurer. A travers les souvenirs familiaux dont il est le théâtre comme à travers les infrastructures et équipements qu'il a conservés, le quartier agit comme un milieu protecteur.

47 L'insistance d'Alain sur la position socio-économique élevée de ses parents, et en parallèle sur leur refus d'accueillir leur fils chez eux, peut semer le doute sur la véracité de son récit. Mais plusieurs éléments du récit d'Alain sont attestés par ailleurs, comme le poste de cadre supérieure de sa mère chez SFR, ou la propriété familiale actuelle à Sucy-en-Brie.

Extrait d'entretien avec Alain, le 5 février 2019 à 18h45, au café « Le Monge », Paris 5è

"*Je me suis senti protégé. Une fois j'me suis fait agresser à Jussieu, mais violemment. J'ai pris un coup de couteau*[48] *[...] J'ai couru, putain, je me souviens que j'ai couru, j'étais en sang, j'étais à la limite du malaise, j'suis hyperactif, Dieu merci. J'ai tapé [à la porte de la gendarmerie], y'a quatre gendarmes qui sont sortis, ils m'ont dit : "Mais qu'est-ce qu'il t'arrive?". Ils savent que j'suis le fils de mon père, ils me connaissent, j'habite là [...] Voilà pourquoi j'suis venu ici, j'me suis senti protégé. C'est par le quartier en lui-même, j'connais le quartier, j'connais les gens, j'connais un peu les endroits, j'me sens chez moi."*

Se sentir chez soi, c'est pouvoir emprunter des chemins connus, frapper à des portes qui s'ouvriront, être reconnu à la fois physiquement et comme le "fils de famille", par là-même échapper un peu à la condition de SDF. L'énergie mobilisée par Alain pour entretenir de bonnes relations avec l'ensemble des intervenants du métro (agents de station, du Recueil, et du GPSR[49]) et entrer avec eux dans une sorte de complicité consiste aussi à chercher protection dans le quartier, en surface comme sous terre.

Chez Félicité comme chez Alain, le lien avec le quartier habité en famille reste fort en dépit des problématiques familiales. Il répond à une nécessité, qui n'est pas propre à l'usage du métro mais touche également les sans-abri qui prennent place dans l'espace public, de "conserver un lien avec les proches, fût-il défaillant"[50]. Après avoir quitté à 20 ans le Cameroun pour rejoindre sa mère, Félicité se résout à quitter l'appartement pour échapper à la prostitution dans laquelle sa mère veut l'entraîner. Elle n'arrive pas à se fixer sur une station précise mais ne s'éloigne jamais du quartier maternel :

Extrait d'entretien avec Félicité, le 18 avril 2019 à 23h15, dans un café à la porte de Champerret.

— *Quand tu étais dans le métro c'était dans quelle station ?*

— *Le métro Galeries Lafayette là où je vivais avec ma mère et heu… à Opéra à Le Peletier, à Gare de l'Est, Gare du Nord aussi, donc pas très, très éloignée quoi [de Chaussée d'Antin – La Fayette], pas très éloignée parce que je voulais pas trop m'éloigner parce que c'était le quartier-là que j'connaissais.*

Qu'il soit durable ou non, localisé sur une station unique ou non, le séjour dans une station proche d'un ancien lieu de vie permet, pour les sans-abri qui ont un passé résidentiel à Paris, de conserver une partie de leurs repères et de leurs habitudes.

48 Alain montre sa cicatrice tout en racontant les six semaines d'hôpital qui ont suivi l'agression.

49 Groupe de Protection et de Sécurisation des Réseaux

50 Pascale Pichon, Vivre dans la rue. Sociologie des sans domicile fixe, op. cit., p. 212.

Selon les histoires résidentielles, différents registres de familiarité peuvent jouer dans le choix de la station. Pour les anciens banlieusards, le choix d'une station habituellement fréquentée, le point à partir duquel s'organisaient les déplacements dans Paris, peuvent constituer une bonne façon de s'installer dans un espace familier.

> Extrait d'entretien avec Corentin, dans le minibus garé place de la Nation, le 30 mai 2019, 8h25.
>
> "*J'ai grandi à Noisy-le-Grand, comme j'ai dit, j'ai passé mon adolescence à Noisy-le-Grand, collège lycée. Et Nation c'est la station… comment on dit ça là, dédiée. Oui, oui, on changeait, on changeait toujours à Nation quand on venait à Paris, depuis ado. Et on courait toujours pour prendre le dernier RER, donc je connais les horaires du dernier RER depuis ado, et c'est toujours à peu près, à cinq minutes près toujours le même RER, toujours, le dernier train pour Torcy (rires), ça a pas changé, même là ! Maintenant j'ai 53 ans vous voyez, là c'était, je vous parle de 14, 15, 16 ans hein. Là, 53 ans ben toujours le dernier train pour Torcy. Donc le, mon premier réflexe, on va là où on connaît hein. Mon premier réflexe c'était de venir à Nation.*"

S'il émet toutes les réserves à l'égard de cette station (cf. *supra* p. 55), Corentin a lui aussi, une fois à la rue après une phase de plusieurs années sans logement mais gardant un accès la nuit à son ancien bureau, pris refuge dans un lieu familier. Se référant à une adolescence révolue depuis une trentaine d'années, il trouve dans la stabilité des horaires des rames une ligne de continuité dans une vie traversée de multiples ruptures.

Le quartier de référence peut aussi être celui de la débrouille en extérieur : on descend dans le métro, tout en restant dans le « coin » que l'on connaît. Xavier a commencé son parcours souterrain par la station République comme un prolongement naturel de son investissement dans le quartier :

> Extrait d'entretien avec Xavier, le 9 avril 2019 à 7h, à l'accueil de jour de Charenton.
>
> "*J'étais toujours dans l'coin, toujours à République ou à la place ou au canal, à côté du canal ou à côté du jardin, alors c'était dans l'coin quoi, toujours dans l'coin [...] On connaissait beaucoup de personnes par-là, j'ai rencontré des gens, des amis là, à ce moment-là c'est devenu notre place…*"

Le passage de la rue au métro République est une étape pour Xavier, à partir de laquelle il fait des allers retours entre cette station et Bastille, qui lui a été conseillée par un agent de station comme confortable et chaude, car construite plus en profondeur.

Chez Xavier comme chez d'autres, le parcours souterrain peut amener à changer de station, mais les premiers pas dans le métro s'inscrivent dans une logique de

continuité des histoires personnelles. Cette continuité rappelle que loin d'être "hors sol et sans attache"[51] ou d'être réduits à errer d'espace de survie en espace de survie, mu par le poids des contraintes socio-économiques, les sans-abri se réfèrent à des "*espaces d'appartenance [qui] sont porteurs de repères encore existants, déjà disparus, modifiés, re-signifiés*"[52]. L'ancrage matériel permis par l'espace métropolitain dans son déploiement réticulaire permet d'assurer cette continuité en faits et pas seulement dans les récits.

Occuper une station, comme une annexe aux espaces pratiqués à l'extérieur

Plus globalement, sans qu'il y ait nécessairement de liens constitués au préalable avec le quartier, la vie sous terre doit s'appréhender dans son interdépendance avec la vie en surface. L'expérience quotidienne de la rue s'organise dans un va-et-vient entre lieux souterrains et lieux en surface. A ce titre, la station constitue l'un des fragments de l'univers polytopique des sans-abri.

Certaines stations sont connues pour être fréquentées par un grand nombre de sans-abri en raison des services d'aide qui se trouvent à proximité[53]. Les agents des stations concernées interprètent les variations de fréquentation de leur station en fonction des ouvertures et fermetures des lieux en question. A la station Mabillon, l'existence en surface d'un lieu de distribution de repas explique, selon l'agent de station, la présence de nombreux sans-abri en journée dans la station. A la station Boucicault, le même phénomène est décrit par l'agent, en raison de la présence d'un foyer dédié aux sans-abri en surface, fermé dans la journée.

D'autres stations sont massivement fréquentées, en interconnexion avec des activités spécifiques au quartier. C'est le cas des "*stations dédiées*", selon la formule de Slimane, 50 ans, pour décrire les stations qui accueillent les usagers de drogues dures.

51 Expression empruntée à Claudia Girola, *op. cit.*, p. 66.
52 C. Girola, *op. cit*, p. 76.
53 Sur ce point, cf. analyses des données de l'enquête quantitative.

Extrait d'entretien avec Slimane, le 3 avril 2019 à 11h15, dans le grand bus entre Jaurès et Nation.

"*Qu'est-ce que j'peux vous dire, le pourquoi… Ben parce que c'est un endroit… facile d'accès où on sait que tous les jours ben, c'est ouvert de tel jour à tel jour et ensuite après derrière ben… c'est un endroit de passage alors vu que c'est un endroit de passage ben on va y rencontrer les personnes désireuses heu… qui ont besoin justement… de service… du produit. [...] C'est un passage très intense mais uniquement de… d'usagers et de consommateurs ou de personnes errant dans la rue, qu'a besoin de… de soutien de personnes autour d'eux pour heu… pour passer un p'tit moment, voyez [...] C'est l'endroit le plus vivant de 5h30 jusqu'à à peu près 10h du matin le temps que… y'en a certains qui vont… juste le temps de récupérer pendant une heure et demi, deux heures… Ben, un petit moment pour récupérer physiquement, y'en a d'autres ils attendent juste uniquement ben… que les dealeurs et tout heu… Parce qu'après y'a un laps de temps de deux heures à attendre avant que… le produit puisse réapparaître. Alors heu… Comme la place est vidée tous les matins par la police vers 5h30, c'est la règle, c'est un peu la règle, c'est-à-dire de laisser les commerçants travailler dans la journée pour qu'ensuite après, nous, on puisse regagner notre zone du soir.*"

Récupérer physiquement, attendre que le produit réapparaisse, tels sont les ressorts de la cyclicité quotidienne de la fréquentation à Stalingrad et à Jaurès, en particulier dans le couloir au-dessus des voies de la ligne 7bis, le "*couloir de la mort*", comme le décrit Michaël, agent du Recueil Social, en montrant les divers tubes transparents servant de pipes-à-crack déposés ici et là, sur le rebord de panneaux de signalisation ou dans les rigoles le long des murs[54]. La forte présence de toxicomanes dans ces stations s'explique par l'activité de vente de crack autour de la rotonde de Stalingrad, très certainement le plus important point de vente de la région[55]. Les interventions policières en surface, et le passage des agents du GPSR de la RATP, cantonnent les présences des toxicomanes dans les stations à des horaires précis, en occasionnant leur entrée dans le métro par leur intervention terrestre, ou leur sortie par le passage souterrain.

Pourtant, si les stations du quartier sont connues pour abriter de nombreux toxicomanes, entraînant une régulation de leur présence en surface comme sous terre, la consommation de stupéfiants n'implique pas nécessairement l'investissement de ces zones, et d'autres usages du métro peuvent se développer en marge des lieux repérés.

54 Journal de terrain, le 1er avril 2019, 11h50, station Jaurès.

55 D'après le rapport *Usages et ventes de crack à Paris, Un état des lieux 2012-2017*, publié en mars 2018 par l'Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies (OFDT), la rotonde de Stalingrad demeure l'un des lieux les plus cités en matière d'approvisionnement par les usagers de crack (p. 14).

> Journal de terrain, le 11 avril 2019, 15h25, rue du faubourg Saint-Martin, devant le bus Gaïa[56]
>
> Je suis à la recherche d'Eléonore, rencontrée dans une rame une semaine auparavant. Sabrina, Gérard et moi traînons devant le camion Gaïa, qu'elle a dit fréquenter, mais ne la voyons pas arriver. Dom attend son tour à l'arrière du camion. Il me voit et s'approche. On discute d'Eléonore, qu'il ne connaît pas. Ma description ne lui dit rien. Il me dit en plaisantant à moitié : "*T'es de la police, en fait ?*" Gérard et Sabrina m'aident à le rassurer.

Si la présence de toxicomanes dans un ensemble de stations du nord-est parisien est perçue comme l'une des étapes d'un parcours quotidien entièrement consacré à l'errance et la recherche de produits stupéfiants (manche, achat, consommation, repos), qui met en échec les propositions d'accompagnement social, il existe d'autres parcours dans le métro, qui ne se laissent pas appréhender par la seule consommation de drogue. Ces présences sont plus volatiles, moins visibles, concernent des personnes qui naviguent entre deux mondes, luttant pour ne pas sombrer dans l'errance. D'où l'importance, en particulier dans l'optique d'une proposition d'accompagnement adapté, de ne pas réduire les individus à des catégories qui ne rendent compte que d'une partie de leur réalité quotidienne. La présence des sans-abri dans le métro répond à différents régimes de visibilité, ressortissant à des usages du métro contrastés.

En marge de ces manifestations visibles des circulations, entre lieux d'assistance et métro, ou entre lieux dédiés à une consommation spécifique et métro, la proximité des lieux fréquentés au dehors explique de façon plus diffuse et individuelle une partie des installations en station. Celle-ci peut n'être fréquentée qu'à l'occasion, en raison de circonstances particulières. Witold, peu adepte des séjours dans le métro, qu'il trouve étouffant, descend malgré tout à Place d'Italie quand la pluie est trop froide ou la température trop basse pour qu'il puisse rester dans sa tente, plantée sur la Butte-aux-Cailles. Il reste rarement pour la nuit mais vient s'y abriter quelque temps lorsque c'est nécessaire. Quant à Corentin, il lui arrive de dormir à droite à gauche, dans une station ou une autre du réseau, en fonction de l'endroit où il a passé la soirée. Bertrand, lui, déclare dormir occasionnellement dans le métro lorsqu'il fait trop froid, et uniquement depuis qu'il a des problèmes de mobilité à cause d'une infection à la jambe, mais l'espace qu'il décrit comme son territoire est celui du quartier qui surmonte la station. C'est là, sur un petit périmètre autour d'une église, qu'il gagne de l'argent en sortant les poubelles d'un commerçant, disposant les tables d'un café chaque matin, faisant

56 L'association Gaïa Paris est spécialisée dans le traitement de la dépendance aux drogues illicites, principalement héroïne, cocaïne, buprénorphine®, Skénan®. Elle dispose d'un « bus méthadone », antenne mobile qui propose un accès facilité aux traitements de substitution aux opiacés ainsi qu'un suivi médical et social adapté.

des courses pour les uns ou les autres. "*Tout se passe à Bercy, moi. Tout se passe en face d'une église, Notre-Dame-de-Bercy*."[57], déclare-t-il en minimisant ses temps de présence sous terre[58].

Pour eux, descendre dans le métro est une façon de tenir tant qu'on peut avec les ressources locales, sans avoir recours aux solutions d'hébergement institutionnelles.

Ces motifs très circonstanciels de présence dans une station plutôt qu'une autre concernent plutôt ceux des sans-abri qui ne se rendent dans le métro que pour y dormir, et pour lesquels il apparaît plus pratique de descendre dans la station la plus proche des activités que l'on mène en surface. Les caractéristiques de la station comptent peu pour ceux qui semblent organiser leur vie autour d'autres espaces de référence.

Ces espaces de référence prolongent l'expérience antérieure, parfois lointaine, de l'espace en question. Mais comme le montre Bertrand, qui se vit comme un homme de la route malgré son omniprésence dans le quartier Dugommier depuis de nombreuses années (cf. *supra* et note 20), l'importance du lieu de référence, chez Bertrand la roulotte, puis le camping-car, rend anecdotique leur présence dans le métro, aussi importante qu'elle puisse être en termes de temps. C'est la façon dont les lieux sont intégrés dans la logique biographique, dont ils hébergent l'identité narrative (Ricœur, 1985) qui détermine la façon dont ils sont occupés : traversés, utilisés pour une activité précise, investis, etc. Il importe donc de prendre en compte les manières dont l'occupation de tel ou tel espace du quotidien s'intègrent dans une logique biographique et lui confère une fonction plutôt utilitaire, ou au contraire s'inscrivent dans la continuité d'une vie.

Occuper une station pour le cadre de vie qu'elle offre

57 Extrait d'entretien avec Bertrand, le 30 avril à 2h05, sur un quai du métro Dugommier.

58 Bertrand déclare ne venir dans le métro que depuis quelques mois, et très occasionnellement, alors que les agents du Recueil Social de grande nuit le considèrent comme un habitué de plusieurs années et proposent de me le présenter cette nuit-là, sûrs de le trouver sur place. Le parcours de nomade de Bertrand depuis toujours (cf. *supra* p. 30) explique sans doute qu'il refuse d'être identifié comme usager régulier d'un lieu fermé, qui peut être considéré comme un abri en dur. Même s'il a dû se séparer de son camping-car depuis quinze ou vingt ans, selon son estimation, et qu'il séjourne sur la place de l'église depuis des années, il déclare : "*Je suis un homme de la route, j'ai vécu sur la route et je mourrai sur la route.*" Extrait d'entretien avec Bertrand le 30 avril à 2h05, sur un quai du métro Dugommier.

Extrait d'entretien avec Bernard, le 9 avril 2019, à 13h40, métro République ligne 8 direction Balard

"[La station République] elle est chaude. Avant je dormais à Charles de Gaulle - Etoile, mais là-bas c'est du marbre, alors si on n'a pas de carton, si on n'a pas de duvet, on caille. Non mais celle-là, elle est bien parce qu'elle est chaude celle-là.

Y a plus de monde en face que de ce côté-là. C'est pour ça que je me mets de ce côté-là, c'est parce qu'il y a moins de monde [...] Moi j'aime bien ici. C'est plus tranquille ici [...] Dans d'autres stations et en face oui [il y a des rats] parce que, y'en a plus qui dorment en face parce que eux quand ils mangent, ils mettent tout n'importe où quoi. Alors là ça attire les rats, les souris, tout. Tandis qu'ici c'est toujours propre."

La chaleur et la propreté sont les avantages que Bernard met en avant pour expliquer sa présence dans cette station précisément. C'est même à l'échelle du quai qu'il rend compte de sa présence, voire des zones du quai. Lorsque son voisin sur le rebord du quai se laisse aller et urine sur place, il déménage vers le bout du quai pour laisser passer l'odeur dans le courant de la bouche d'aération. Pour un ancien du métro comme lui (cf. *supra* p. 27), qui passe le plus clair de son temps sous terre – "*qu'est-ce que tu veux que je fasse ?*", répète-t-il quand je l'interroge sur son emploi du temps et ses occasions d'aller en surface –, le confort, tout relatif, qu'il peut trouver dans une station plutôt que dans une autre, est central.

Les occupants plus occasionnels du métro font état des mêmes critères de choix, tel Michel qui fait des allers retours dans les rames de la ligne 7 et stationne parfois sur un quai pour "*casser le temps*" (*sic*), privilégiant Opéra, dont l'environnement est "*correct*", se distinguant du reste des stations entre Châtelet et Stalingrad.

L'environnement humain joue également un rôle important dans les places occupées dans le métro. On le comprend dans le récit de Bernard, et dans les interactions avec lui lors de rencontres ultérieures, au hasard des maraudes.

Plus encore que la station, c'est le quai qui constitue le territoire de Bernard, quai qui, à la différence de celui d'en face, est moins peuplé et occupé par des gens qui gèrent mieux leurs déchets. On pourrait penser que d'autres stations connues par ce spécialiste du réseau rempliraient mieux que République les critères de salubrité, chaleur et tranquillité. Sans doute le flux important de voyageurs, et le bénéfice qu'il en tire en dons de nourriture et en ressources de mendicité, est pour quelque chose dans son maintien à cette station. Sans doute aussi, ayant fait partie d'un groupe d'habitués pendant des années à Nation, a-t-il conservé le goût, même s'il est plus solitaire aujourd'hui, des lieux de regroupement de sans-abri. Les fréquents saluts qu'il adresse ou qu'on lui adresse au cours des diverses entrevues, avec d'autres occupants comme avec des voyageurs, sont les signes d'une inscription harmonieuse dans un environnement très familier. Les passages réguliers des agents du Recueil Social, aux yeux desquels il représente une figure historique du métro et qui s'arrêtent toujours pour échanger quelques mots avec

lui, même s'il n'a plus très souvent recours aux prises en charge qu'ils proposent, assurent une continuité dans l'histoire de Bernard et ses territoires métropolitains.

Emi recherche également un environnement à la fois tranquille et harmonieux, mais c'est dans un tout autre type de station qu'il le trouve. Souhaitant privilégier, nous l'avons évoqué, une station non loin de l'appartement quitté, il s'est arrêté à Père Lachaise :

> Entretien avec Emi, le 15 avril à 8h45, à l'accueil de jour de Charenton.
>
> "*Je suis à cette station, toujours. Sur le même quai, à la même place [...] Parce que je suis tout seul, en plus je ne suis pas embêté. Je suis tranquille et je suis habitué, même tous les agents ils sont très très bien avec moi parce que je les respecte et ils me respectent [...] Il n'y a que moi, je ne veux personne. S'il y en a d'autres qui viennent c'est fini, ça gâche tout. Comme la plupart ils boivent beaucoup, ils savent pas boire. Et ils jettent n'importe quoi. Ah oui. Et comme je suis tout seul je nettoie ma place, comme ça tout est propre, quand ils arrivent ils trouvent pas quoi que ce soit à dire, rien à dire, quoi ! Voilà c'est pour ça que je suis très estimé là-bas, par tous les agents. J'ai même les contrôleurs quand ils passent, ils ouvrent : "Alors, ça va ?*""

Être le seul sans-abri sur un quai moins fréquenté par les voyageurs que ceux de République assure à Emi un contrôle de l'état de propreté de celui-ci, ainsi qu'une reconnaissance du personnel de la RATP. N'ayant jamais connu d'épisode de sans-abrisme auparavant, il met en place une stratégie lui permettant d'être reconnu et soutenu, tout en échappant au stéréotype du SDF alcoolisé et sale. Grâce aux caractéristiques de la station, il peut se maintenir, comme les SDF de l'aéroport de Roissy décrits par Bruno Proth et Isaac Joseph, dans une "visibilité nuancée". Elle prend chez lui la forme d'une oscillation entre se fondre dans la station en ne laissant rien traîner et en se tenant assis, tel un voyageur, pour échapper au stigmate du SDF et à une éventuelle identification par ses anciens voisins, et être suffisamment repérable comme sans-abri pour recueillir des manifestations de soutien et des gestes d'assistance qui lui sont personnellement adressés (Proth, Joseph, 2005).

Dans la diversité des configurations des stations et des dynamiques humaines qui les traversent, chacun peut trouver le contexte le plus favorable pour mettre à profit ses compétences sociales au service de la préservation de soi et du maintien dans un environnement familier. La notion d'environnement accueillant doit donc être mise en rapport avec les expériences antérieures, les façons de se vivre sans-abri, et d'intégrer cet état de fait dans son identité biographique.

Les propriétés matérielles des stations jouent un rôle dans la localisation des sans-abri dans le métro, et attestent de leur capacité à faire preuve de "*cohérence*

adaptative et rationnelle"[59], capacité que les sans-abri décrivent d'ailleurs lorsqu'on les interroge, dans une forme d'anticipation des attentes de l'enquêteur. Pourtant, ces stratégies de survie se déploient dans des espaces qui ne sont pas uniquement des réservoirs de ressources matérielles, mais sont aussi des espaces sociaux, porteurs de significations pour les individus qui les fréquentent. La manière dont chacun tisse sa relation aux espaces qu'il investit est révélatrice d'une histoire qui ne se résume pas à l'urgence de la survie.

Avant de comprendre comment ces présences souterraines se déploient dans le temps des vies à la rue et dans les contextes locaux des stations où cohabitent des sans-abri aux usages du métro différents, deux remarques pour une conclusion intermédiaire :

- l'environnement ne satisfait pas toutes les conditions souhaitées par l'individu. Les occupants du métro sont aussi amenés à faire des arbitrages entre des solutions qui ne remplissent jamais toutes les conditions qu'ils envisagent, et se modifient au cours du temps et de leur connaissance des solutions alternatives. Ils peuvent tour à tour s'accommoder des inconvénients, comme Bernard avec son voisin incontinent, ou opter pour une autre station. Lorsque la population qui fréquente les quais du RER à Charles de Gaulle–Etoile change, et qu'on lui rapporte que le sol du quai à Auber est plus confortable que le rebord en marbre de Charles de Gaulle, Jean-Paul cesse d'être "*gaulliste*" et déménage pour Auber. Xavier finit par quitter République, alors qu'il a ses habitudes dans le quartier, pour Bastille, après qu'un agent de station lui confie que cette dernière est plus chaude parce que plus profonde, et traversée de moins de courants d'air, avant d'y revenir à cause des trop fréquentes demandes de circuler des équipes et des nuisances sonores provoqués par les travaux dans la station.

- Dans cette relation aux espaces, les femmes ont à prendre en compte des paramètres supplémentaires par rapport aux hommes. Elles sont souvent prises dans un dilemme entre s'isoler dans une petite station pour éviter les mauvaises rencontres, mais courir le risque d'être attaquées sans pouvoir être secourues, ou chercher la protection d'autres sans-abri dans de plus grosses stations, au risque de se rendre plus visibles et donc vulnérables. Géraldine dort alternativement sur les quais des lignes 3, 7 et 8 à la station Opéra en fonction des sans-abri qui y sont installés à son arrivée. Elle choisit toujours un quai désert, préférant « *être seule que mal accompagnée* »[60]. Au contraire, Jacqueline préfère rester sur le quai du RER Nation, où elle ne risque pas de se retrouver seule face à un agresseur. Cela l'oblige à s'exposer aux éventuels débordements des groupes présents sur le quai. Le cordon de sacs qu'elle ménage autour d'elle constitue une maigre protection contre eux (cf. *infra* p. 74).

59 Claudia Girola, *op. cit.* p. 67.

60 Extrait d'entretien avec Géraldine, le 3 juin 2019 à 11h30, à l'accueil de jour de Charenton.

Une fois les logiques de positionnement sur le réseau précisées, il reste à comprendre comment ces présences souterraines se déploient dans le temps des vies à la rue et dans les contextes locaux des stations où cohabitent des sans-abri aux usages du métro différents.

La place du métro dans l'organisation quotidienne des sans-abri

Au fil des cinquante-trois entretiens menés et des nombreux échanges informels avec des sans-abri à l'occasion de rencontres dans le métro, devant les bus du Recueil Social, dans la rue ou dans les lieux d'assistance, un éventail de façons d'organiser son temps et sa vie à la rue s'est fait jour, qui peuvent être comprises comme des variations autour de quelques modes de vie singuliers.

Le métro, point d'attache

> Extrait du journal de terrain, le 29 avril 2019, service de grande nuit, 1h20.
>
> Nous remontons de la station Pont de Neuilly et rejoignons le minibus. Julien est au volant, François répond à l'appel de Pierre, qui le contacte depuis le grand bus : "*Vous irez voir Milos avec Odile ?*", demande-t-il. "*On ira en la ramenant chez elle*", répond François. J'ai déjà rencontré Milos une fois, deux mois auparavant, avec une autre équipe de grande nuit, après les dépôts à la Boulangerie et au Chapsa durant la première partie du service.
>
> 3h05. Place de Clichy, ligne 2 direction Porte Dauphine. Depuis l'entrée du quai, on distingue un corps allongé dans un duvet, et diverses affaires autour de lui, qui se déploient sur la moitié de la largeur du quai. Installé dans un recoin formé par une avancée de mur sur le quai, Milos dort sur un carton, une couverture posée à côté de lui. Autour de lui, un grand sac de courses contenant des habits, un *Libé* posé près de sa tête, des clémentines, cinq ou six canettes de soda vides, un sac en papier Monoprix, une grande et une petite bouteille d'eau, divers papiers. François le réveille. Milos semble content de cette visite surprise mais visiblement habituelle et familière. Il sourit, nous salue et sort très vite de son duvet pour se lever et nous accueillir. Une souris détale, sans doute dérangée par tout ce mouvement. Il fait un pas de côté et étend le bras fièrement en désignant ses affaires, comme une façon de me faire visiter les lieux. "*Le métro, c'est ma maison !*", lance-t-il en me proposant des dés de fromage disposés dans une barquette en plastique qu'il sort d'un de ses sacs. Nous parlons un moment de son histoire et de son quotidien.

Milos, un vieil homme immigré yougoslave, arrivé en France en 1960, est une figure incontournable du métro. Divers épisodes de sa vie dans la station sont dans la mémoire des agents de grande nuit comme des agents de station[61], certains moins heureux que d'autres : quand des années auparavant il a sorti son couteau face à l'insistance d'agents lui proposant un hébergement, quand il se fait voler son argent, *etc*. Installé de longue date dans la station, dont il occupait un quai de la ligne 13 avant de déménager vers la ligne 2, il lie son histoire à celle du métro, et pour les intervenants il fait aussi partie de l'histoire de la station. Nous lui rendons visite comme à un résident, il nous accueille comme un résident. Il s'agit en premier lieu pour les agents du Recueil Social de s'assurer qu'il n'est pas en danger, et de le conduire dans un hébergement où il pourra se reposer s'il est affaibli. Il refuse le plus souvent, mais il lui arrive d'accepter de venir passer une nuit au chaud dans un centre. Pourtant la tournure que prennent ces visites indique également qu'ici ou là sur le réseau, certains sans-abri ont élu domicile dans le métro et sont reconnus comme des figures locales par ceux qui entrent en interaction avec eux, voyageurs du quartier compris.

Cette inscription souterraine se cristallise dans l'histoire plus ou moins longue de leur présence et des épisodes qui la constituent, tout comme elle s'actualise dans chaque nouvelle rencontre. "*Tu sais où me trouver !*", "*Tu repasses quand tu veux!*", me disent Gilles ou Bernard lorsque je prends congé après notre première rencontre.

Le métro est ainsi la scène principale de la vie de certains sans-abri qui y ont trouvé refuge. Ils ne sont pourtant pas si immobiles qu'il y paraît et sont amenés à sortir du métro, voire à changer de station. Pour des durées plus ou moins longues, leurs sorties s'apparentent au fait de quitter momentanément un espace familier quand une activité précise le requiert. « *Qu'est-ce que tu veux que je fasse?* », me demandait Bernard quand je le questionnais sur ses passages en surface. Sans raison précise de sortir, la présence en station s'impose comme une évidence. Les points d'eau installés aux entrées des quais ou dans les couloirs pourvoient aux besoins de satiété et de toilette, et les dons en nourriture des voyageurs, qui eux aussi savent "*où les trouver*", dispensent dans bien des cas de s'éloigner de son camp de base, et parfois de ses affaires difficilement

61 Les propos des agents de station ont été recueillis dans le cadre de l'enquête collective du 15 juin au 1er juillet : "Les agentes du matin incluent Milos dans la catégorie de "titulaires" que l'on peut comprendre comme un synonyme d'« habitué » par opposition aux personnes de "passage". Il aurait ainsi des privilèges, notamment dans les relations avec les agents de station : une attention particulière semble lui être portée. Les agentes de station connaissent bien sa vie passée et ses habitudes présentes, et savent décrire son caractère. C'est un homme âgé, "il a une retraite mais pas les moyens de se payer un logement". Cela fait peut-être dix ans qu'elles le connaissent. L'agent du soir précise qu'il se fait souvent voler quand il reçoit sa pension. A deux ou trois reprises, l'agent l'a vu se faire voler son argent, il a à chaque fois appeler le PC Sécurité pour qu'une équipe intervienne rapidement mais les gens lui tapent dessus et prennent son argent." Extrait du Journal de terrain de l'enquête de juin.

transportables, pour ceux qui n'utilisent pas de bagagerie. Depuis République, Bernard fait la manche dans les rames qui passent devant son quai, faisant chaque jour quatre ou cinq allers retours entre Bastille et Opéra, de part et d'autre de sa station d'élection.

Comme d'autres, Bernard passe le plus clair de son temps dans le métro : il mange, boit, fume, dort et fait sa toilette à même le quai. Lors du passage d'une équipe du Recueil Social de bon matin au mois de mai, il demande le temps qu'il fait dehors. Comme il ne pleut pas, il se décide à aller fumer une cigarette à l'extérieur. Un peu plus tard dans la journée, il prend connaissance de la météo en regardant la tenue des voyageurs, et en regardant la température indiquée chaque jour dans les journaux gratuits[62]. En plus des sorties obligatoires pour se rendre dans les toilettes publiques, il passe quotidiennement du temps avec un ami sur un banc du boulevard Saint-Martin, devant le magasin Franprix dans lequel il peut compléter les courses faites par les voyageurs. C'est plutôt à l'intérieur du réseau que Bernard est mobile. Connu comme un ancien de Nation, il a opté pour République, mais passe par périodes toutes ces nuits à Charles-de-Gaulle Etoile. A d'autres moments, on le croise moins à République, lorsqu'il décide de passer du temps à Auber, ou à Châtelet. Adepte des grandes stations, il n'hésite pas à se déplacer de l'une à l'autre, même s'il revient toujours à sa station de prédilection.

Lorsque les affaires personnelles sont dans une bagagerie ou stockées chez un ami, les allées et venues quotidiennes sont facilitées.

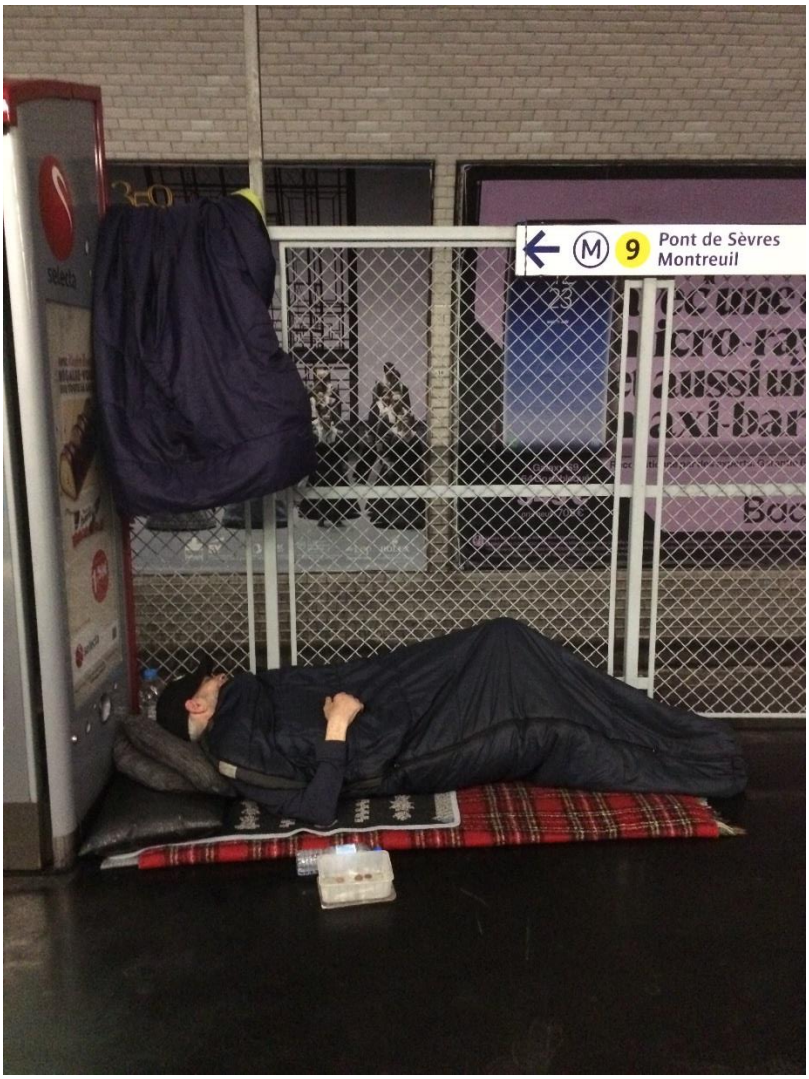
Les affaires de Gilles sont conservées dans l'appartement d'un ami, qui vient le voir dans la station tous les jours avant de rentrer chez lui et lui apporte les affaires dont il a besoin d'un jour sur l'autre. Cela permet à Gilles, qui se trouve quand même "*encombré avec les sacs*", dont il conserve une partie avec lui, de se rendre un jour par mois à des cours d'initiation au numérique donnés par un centre de formation professionnelle, trois jours par mois à l'hôtel, et de sortir se promener lorsque le temps le permet. Il a même effectué un voyage à Lourdes, organisé par le Secours Catholique, et fait parfois les saisons en tant que cueilleur, dormant alors sous sa tente. Tout en étant ancré dans la même station depuis des années, y recevant des visites et des dons, il reste en contact avec l'extérieur.

Ceux qui n'ont pas de solution pour protéger leurs affaires ont plus de difficultés pour se déplacer. Jacqueline, assise sur le quai du RER A à Nation, a suffisamment de sacs pour qu'ils constituent comme une protection autour d'elle et dissuadent des hommes de s'approcher d'elle, sur ce quai connu pour les débordements festifs et alcoolisés : "*On ne se met jamais assez en retrait*", dit-elle. Vêtements, journaux, carnets, nombreuses bouteilles d'eau vides et une quantité impressionnante de papiers les remplissent, qu'elle utilise pour faire du *scrapbooking*[63] sur place. Peu

62 Bernard ne sait pas lire mais reconnaît les chiffres : "*Les chiffres, ça va encore!*".

63 Le *scrapbooking* est une activité consistant à insérer des photographies dans un cadre, généralement réalisé en collage de papiers, qui correspond à leur thème.

mobile, elle défend sa place lors des interventions d'agents : "*Les agents de station, ils sont quand même assez souples, il y en a un, un jour, il m'a demandé de circuler, je me suis pas laissée faire.*"[64]



Un habitué de la station Michel-Ange Auteuil L'installation comporte le nécessaire pour dormir et manger, mais les sacs sont stockés ailleurs.

Les sacs ne sont pas toujours un obstacle à la mobilité. Adama, qui est lui aussi une figure du métro, bien connue du service mixte, se déplace quotidiennement sur le réseau. Au cours de l'enquête, nous l'avons croisé trois fois dans des stations différentes, à chaque fois accompagné de gros sacs de courses, entre quatre et sept selon les occasions. D'un point à l'autre, il parcourt une dizaine de mètres avec

64 Entretien avec Jacqueline, le 24 mai 2019 sur le quai du RER A, direction Marne-La-Vallée.

deux sacs, les pose, revient chercher deux autres sacs, etc.

Trajet de la station Quai de la Gare au banc d'Adama en face de la station Bercy. Temps de trajet : 35 minutes.

Bien ancré dans le métro, Adama s'y comporte plutôt comme un nomade. Les agents du « mixte »[65], n'ont pas pu me proposer de lui rendre une visite, ses présences étant éclatées sur le réseau. Le croisant par hasard, deux agents m'ont appelée pour que je vienne sur-le-champ saisir au vol l'occasion de le rencontrer.

Le fait d'être dans le métro comme chez soi, et/ou d'y passer le plus clair de son temps n'est pas forcément associé au déploiement d'un attirail d'objets et d'affaires autour de soi. Comme nous l'avons vu, certains ont des solutions de stockage. D'autres, comme Jean-François, n'ont que très peu d'affaires. Hormis un sac format A4, assez fin, et un sac plastique, il n'a aucune autre possession, pas même

65 Equipe du Recueil Social intervenant de 10h20 à 18h20.

un duvet, alors qu'il passe toutes les nuits et la plupart de ses journées sur le quai du RER à Nation, hormis les trois ou quatre heures quotidiennes passées à se promener dans Paris, seul, n'ayant aucun réseau d'amis ou de connaissances dehors.

Avec des variations de durée de présence, de formes d'installation matérielle sur les quais, les sans-abri ancrés dans le métro ont en commun d'avoir le métro comme territoire central, les autres lieux fréquentés étant essentiellement l'espace public vécu comme espace extérieur dans lequel se promener et prendre l'air. La fréquentation des lieux d'aide, associations, centres d'hébergement, accueils de jour, reste marginale, même si à d'autres époques de leur vie ils ont pu y avoir plus souvent recours. Leur emploi du temps se structure autour d'une occupation routinière et familière du métro, qui constitue leur point d'attache principal, si ce n'est unique.

Le métro, une halte parmi d'autres

> Journal de terrain, service de petite nuit, 15 mai, 18h45
>
> Je descends dans la station Château de Vincennes avec Michel et Edouard, deux co-équipiers du Recueil, pour "*faire de la rame*". A la station Bérault, Michel aperçoit un homme assoupi sur le quai d'en face. Nous descendons du train pour aller lui parler. Malgré l'insistance des agents, il décline les propositions d'accompagnement dans un centre d'hébergement, disant pourtant qu'il faudrait qu'un jour il les suive pour avoir l'occasion de faire des démarches avec les travailleurs sociaux des centres en question. A 57 ans, Thomas ne touche pas le RSA et ne dispose d'aucun revenu. A la rue depuis cinq ans, il a connu dans le passé un autre épisode de rue, lorsqu'en 1985 il est arrivé à Paris, avant de trouver un logement social. Il dort toutes les nuits dans cette station. Lorsque je lui demande ce qu'il fait dans la journée, il répond : "Ç*a dépend du temps !*" et décrit des journées passées essentiellement en extérieur. Au moment de notre départ, un homme d'une quarantaine d'années se dirige vers Thomas avec un sac de courses, comptant visiblement s'installer avec lui pour dîner sur place.

Le métro, entre autres espaces de sociabilités

A côté de ceux qui ont élu domicile dans le métro, nombreux sont ceux qui arrivent le soir dans les stations et s'y installent pour la nuit. Ils ont généralement leur coin, gagné parfois de haute lutte après avoir été expulsé d'autres stations. Ceux qui arrivent en début de soirée, comme Thomas, ne passent pas forcément beaucoup moins de temps en station que ceux que nous avons décrit en premier lieu, mais ils entretiennent avec le lieu un rapport plus fonctionnel et circonscrit

au sommeil, voire au repas et, le cas échéant, à la manche. Plus qu'un territoire à soi, la station apparaît comme un abri le soir venu, et est décrite d'après ses qualités fonctionnelles et d'accueil.

Erwan et Thibaut pénètrent ainsi chaque jour vers 19h dans la station Maubert Mutualité. Ils s'installent dans le couloir à l'entrée de la salle de distribution, en face des portillons, jusqu'à la fermeture, pour recueillir quelque argent au passage des voyageurs, dense en fin de journée. La station étant visitée quasi quotidiennement par l'équipe de petite nuit du Recueil Social, ils tentent leur chance auprès des agents pour obtenir deux places dans un centre d'hébergement, mais n'acceptent d'y aller qu'à deux, et par leurs propres moyens, et à l'exclusion des grands centres comme le Chapsa de Nanterre, dont ils ont des mauvais souvenirs d'insalubrité et d'atmosphère violente. Dans la plupart des cas, ils dorment dans la station. Au moment de la fermeture, ils descendent sur l'un des deux quais et s'allongent par terre pour la nuit. Dans la journée, ils précisent ce que l'elliptique "*ça dépend du temps!*" pouvait laisser supposer de l'emploi du temps de Thomas : une journée à ciel ouvert, entre attente et discussions entre connaissances de la rue.

> Extrait d'entretien avec Erwan, le 14 mai 2019, à 19h15, dans le couloir d'entrée du métro Maubert Mutualité.
>
> "*On sort du métro le matin [...]. La journée des fois on est dans un parc, là-bas, pas très loin d'ici [...] On parle, on retrouve des amis que j'ai connus depuis que je suis là. Ouais on discute de tout et de n'importe quoi, comme les aléas de la vie, quoi ! On parle de tout, ce que eux… des fois s'ils vont pas bien… On fume des joints, on boit de la bière (rires) Y'a des fois on va au restaurant social. Le soir, on vient ici, quoi !*"

Dans le métro comme à l'extérieur, Erwan, 27 ans et Thibaut, la quarantaine, passent leur temps dans des lieux publics, qui sont aussi des lieux de passage. Leurs journées se déroulent sur fond de circulation des piétons, sous terre comme en surface. Ils ont choisi la station Maubert car elle semblait une zone propice pour la manche, mais ils ne l'ont pas spécialement investie. Installés en plein courant d'air dans le couloir entre les deux escaliers d'accès à leur station, ils ne viennent pas ici pour se reposer ou être protégés du froid. S'il leur arrive de discuter avec des voyageurs ou les agents de station, ils développent peu de relations privilégiées avec des personnes en particulier. Leurs interactions ont principalement lieu entre pairs, au parc, dans la station à la fermeture, où huit personnes environ s'installent comme eux sur les quais, et dans le restaurant solidaire Boutebrie[66]. Hormis le restaurant, auquel ils ont accès grâce à une carte délivrée par le service

66 Boutebrie est l'un des restaurants solidaires de la ville de Paris.

« petite nuit » du Recueil Social[67], et le centre d'hébergement Romain Rolland, où ils tiennent à se rendre par leurs propres moyens, ils fréquentent peu de lieux spécialisés et alternent présences souterraines et extérieures au gré des mouvements du soleil. Cette intermittence journalière des présences métropolitaines concerne aussi bien les petites stations dans lesquelles on peut rester seul, comme Dugommier que Bertrand rejoint la nuit, les stations où se regroupent plusieurs personnes au moment du coucher, comme Maubert-Mutualité, ou les grandes stations à usage de dortoir une fois le trafic arrêté, comme Charles-de-Gaulle Etoile.

Le métro, entre autres espaces d'assistance

Certains n'arrivent en station qu'au moment de la fermeture, ou peu avant, soit pour ne pas être visibles et reconnaissables par d'éventuelles connaissances, soit par souci de ne pas se mélanger à la population des sans-abri.

67 Le Recueil Social dispose de 46 cartes d'accès aux restaurants solidaires de la ville de Paris par mois. Ces cartes sont valables un mois et sont distribués tous les mois par les agents des différents services du Recueil Social.

Journal de terrain, le 29 août 2019, à 1h30, station République

Arrivée sur le quai de la ligne 8, direction Créteil, avec Pierre et Julien. Un groupe de jeunes sort de la rame, l'un d'eux pleure, le ton monte, le groupe s'arrête à l'entrée du quai, tous parlent fort, une dispute est en cours. Vers le milieu du quai, Xavier, 77 ans, grand et fin, casquette verte sur la tête, est debout devant le rebord carrelé sur lequel il a posé ses sacs pour la nuit. Il est en pleine conversation avec un homme de petite taille, chemise blanche et pantalon de costume noir, mocassins. Pierre précise que cet homme vient lui rendre visite chaque soir et lui tient compagnie avant qu'il s'installe pour la nuit, à la fermeture de la station. Il s'agit sans doute de l'homme évoqué par Xavier, qui apporte café et viennoiseries chaque matin avant d'aller au travail[68]. Plus loin sur le quai, Pierre se penche pour discuter avec un homme au visage rond, allongé, pieds nus, la tête posée sur un sac en tissu.

Nous prenons l'escalier qui nous conduit vers le quai de la ligne 8, direction Balard. Guillaume, un habitué de République, connu de tous les services du Recueil, T-Shirt blanc, jeans et baskets, fait les cent pas le long du quai, cannette de bière à la main, une Amsterdam Maximator, une bière bon marché, très alcoolisée, attendant lui aussi la fermeture de la station pour dormir. Sur sa trajectoire, un corps recouvert intégralement d'une couverture bleue nuit à étoiles blanches, puis un homme sur le dos, pieds nus, que Julien n'a jamais vu auparavant. Arrivant à grands pas du bout du quai, Hocine rejoint Guillaume, les deux hommes discutent. Ils souhaitent dormir au centre Romain Rolland, pour lesquels les agents se sont assurés de la disponibilité de places vacantes. Guillaume part récupérer ses affaires à la place qu'il occupe habituellement. Nous remontons tous les cinq vers le minibus.

A République comme ailleurs dans les grandes stations, les heures qui précèdent la fermeture offrent le spectacle du passage d'un monde à l'autre. Les uns se sont couchés avant la fermeture, les autres discutent entre eux pour passer le temps qui les sépare du calme de la station fermée. Les voyageurs désertent peu à peu les quais, les derniers sortent par vagues des dernières rames pour rentrer chez eux ou rejoindre les lieux festifs qui entourent la place de la République. Monde terrestre et monde souterrain cessent de se mélanger.

A côté de ceux dont le métro est le point d'attache, comme Guillaume, présent de jour comme de nuit, d'autres ont un usage du métro plus distancié, mais ne forment pas pour autant un groupe homogène. En effet, semblables dans leur usage du métro, ils diffèrent dans leur usage des lieux du dehors. Xavier, l'homme à casquette de République, fréquente le métro depuis sept ans. La nuit il dort dans la station, qu'il préfère à la plupart des centres d'hébergement, excepté la Mie de Pain et la Péniche du Cœur :

68 Entretien avec Xavier, le 9 avril, à l'accueil de jour de Charenton.

> Entretien avec Xavier, le 9 avril, à l'accueil de jour de Charenton.
>
> "*Il y a des amis qui y sont partis, ils m'ont dit que c'était pas bien alors… il y a toujours des problèmes, eux mêmes ils sont partis [...] Et puis de toute façon, c'est tout des copains là, on se rencontre, on discute… Et puis maintenant on n'est plus jeune, alors faut pas chercher ailleurs, on est un petit groupe de copains, là, alors tous m'appellent Papi!* (rires)"

Favorisant les ressources sociales qu'il peut trouver dans la fréquentation routinière de la même station, et se fiant à l'avis de ses collègues de station, Xavier trouve dans l'habitude des lieux et la permanence de ceux qui les fréquentent un certain confort, plus valorisé à ses yeux que celui que peut offrir l'environnement plus trouble d'un centre d'hébergement. En revanche, il se rend dans les accueils de jour, depuis que deux ans auparavant il a été réveillé de bon matin par une équipe du Recueil Social lui ayant proposé de l'accompagner à l'accueil Charenton.

Bien sûr, les emplois du temps en extérieur des intermittents du métro se déploient sur un *continuum* entre errance à ciel ouvert et fréquentation assidue des accueils de jour et autres associations d'aide aux sans-abri, et sont sujets à variations et évolutions.

Anouar, 30 ans, dormeur de la ligne 6 à Nation, dans la rame stationnée à ce terminus, circule entre station et surface y compris la nuit. Il connaît les accès laissés ouverts pendant les travaux, et la porte de secours qui se force facilement de l'extérieur. Il peut ainsi arriver en station une fois la station fermée et nettoyée, et sortir au milieu de la nuit en cas de besoin. De bon matin, il va prendre un café dans un bar et fume des cigarettes en attendant l'ouverture d'un accueil de jour, en général la Maison dans la rue, non loin de la station, où il passe la matinée :

> Extrait d'entretien avec Anouar, le 31 mai 2019, au café du Trône, avenue du Trône, Paris 20è.
>
> "*Je pointe tous les jours à la Maison dans la rue pour qu'on me voie, pour que… qu'on sache que je suis toujours dans la galère. Parce que si on te voit pas pendant trois mois, pendant quinze jours ou un mois, ben ils se disent "Il doit dormir chez quelqu'un, sa situation n'est pas si terrible que ça", alors que si tu te pointes tous les matins à 8h, ils savent que t'es dans la galère extrême. Ce qui est mon cas.*"

A l'ESI la Maison dans la rue, il se douche, lave ses habits et mange les sandwichs proposés sur place une fois par semaine. Le soir il dîne grâce aux Restos du Cœur qui font des distributions de repas trois fois par semaine sur le Cours de Vincennes. Les autres soirs il mange dans les restaurants solidaires de la Mairie de Paris. Il fréquente à l'occasion d'autres accueils, comme l'ESI Arche d'Avenirs dans le 13ème arrondissement, qu'il rejoint parfois grâce au minibus du Recueil Social, en début de matinée. Il projette de se rendre aux Captifs, dans le quartier également. Même s'il est méfiant vis-à-vis de cette association évangélique, il a remarqué que par leur intermédiaire plusieurs personnes avaient trouvé un

hébergement. Il dispose d'une bagagerie rue de Charenton. Pour garder une apparence soignée, il se rend si nécessaire dans une retoucherie proche du magasin Franprix dans lequel il travaillait à Vitry. Là, il négocie le prix avant de confier les pantalons qui doivent être rapiécés.

Anouar fait partie de ceux qui maîtrisent bien le réseau d'assistance aux sans-abri et sait s'organiser en fonction des horaires et de la cyclicité des espaces d'assistance. En fonction des besoins de chacun, des disponibilités des ressources, et de l'information dont on dispose, il est souvent nécessaire de s'appuyer sur plusieurs lieux, de varier son emploi du temps quotidiennement, et de trouver des stratégies pour s'assurer d'obtenir ce que l'on souhaite. Au cours du parcours de rue, "le territoire de survie s'étend, se distend ou se resserre, sans que les limites n'en soient jamais fixées définitivement"[69]. Et l'énergie nécessaire pour accomplir ce circuit quotidien fait parfois défaut. Anouar suit ce programme depuis un mois et demi, programme qui diffère beaucoup de celui qu'il décrivait deux mois plus tôt, lors du premier entretien. A l'époque où il dormait sur le quai du RER, les journées étaient déjà ponctuées par la Maison dans la rue le matin, mais l'après-midi et le soir il passait beaucoup de temps à traîner autour de la place de la Nation avec des connaissances du métro. Depuis qu'il a décidé d'arrêter de boire il a repris le chemin des associations :

> Extrait d'entretien avec Anouar, le 31 mai 2019, au café du Trône, avenue du Trône, Paris 20è.
>
> "*Les premiers mois où j'étais dans la rue, j'avais perdu les vieilles habitudes [celles du premier épisode de rue avant le centre d'hébergement de Louveciennes]. Bon maintenant que je me suis réinséré dans la rue, ben je sais comment faire, je suis préparé quoi! Je suis préparé. Je suis réinséré, j'ai repris les codes de la rue.*"

Entre errance urbaine et circuit de lieu d'assistance en lieu d'assistance, d'importantes variations existent selon les individus mais aussi selon les périodes de la vie. La nuit réunit sous terre ceux qui ont passé la journée dehors, avec des emplois du temps très différents. Le jeu des positionnements en station le soir est rendu intelligible en partie dans cette distinction entre ceux qui sont "*insérés dans la rue*" et ceux qui tuent le temps en marchant ou en attendant dans les parcs. Avec plus ou moins de porosité, des échanges ayant lieu entre personnes aux agendas différents, les plus motivés pour se maintenir propre et en bonne santé, et faire des démarches pour sortir de la rue, développent des stratégies d'évitement de ceux dont les emplois du temps sont plus flottants. Changer de quai, se mettre en bout de quai dans une zone délaissée par les autres, arriver au dernier moment en station peuvent constituer des parades efficaces. Pour ceux qui oscillent entre les deux types d'emploi du temps et qui ont développé des amitiés parmi les plus

69 Pascale Pichon, *Vivre dans la rue*, *op. cit.*, p. 199.

flâneurs, l'exercice se révèle parfois acrobatique. Etienne a travaillé de 2000 à 2016 dans le désamiantage avant de perdre son emploi et devoir quitter sa colocation.

> Extrait d'entretien avec Etienne, le 8 avril 2019 à 8h50, à l'accueil de jour de Charenton.
>
> *"J'arrive à gérer. Ou ça passe, ou je me retire, c'est juste ça, c'est juste simple. Je vais pas me mettre à côté, parce que je me dis… je suis dans la galère avec eux, maintenant ça arrive et on est ensemble, là, on partage des clopes, on est là… on est des humains, c'est-à-dire même si un jour je suis plus… ça m'empêche pas de venir vers eux, ces gens que j'ai connus, de serrer la main, parler avec eux, c'est juste ça, parler avec eux [...] c'est pas "J'vais me tirer parce que lui il est sale", c'est pas mon problème. Si j'arrive à esquiver parce qu'il y a des odeurs, je vais esquiver, un moment je vais partir, c'est la vie, c'est comme ça [...] Une fois j'étais à Nation, j'attendais une heure à Nation parce qu'il était 23h, j'ai dit "Il va être minuit je vais aller à Charles de Gaulle" et je suis resté à Nation et j'ai regardé tout le monde [...] y'a du monde, ils n'ont plus de place, tu vois tous les bancs, waouh! Tu dis "quand même, y'a du monde, je vais essayer de m'en sortir", je suis arrivé… On voit pas venir, on voit pas…"*

Malgré la tension entre une convivialité réconfortante entre compagnons de galère et le maintien du cap de la débrouille, Etienne se situe plutôt du côté de ceux qui organisent leur journée autour des espaces de ressources pour satisfaire les besoins quotidiens et poser des jalons pour sortir de la rue. Se mettre sur le chemin des équipes du Recueil Social constitue un puissant garde-fou contre les découragements et les forces de l'inertie. Selon le degré de connaissances des horaires et lieux de passage présumés des équipes, chacun peut trouver le point de rendez-vous le mieux adapté à ses contraintes et son emploi du temps, et trouver les *scenarii* de rattrapage en cas de manque de places disponibles ou changement de trajectoire de l'équipe.

> Extrait d'entretien avec Etienne, le 8 avril 2019 à 8h50, à l'accueil de jour de Charenton.
>
> "*A Charles de Gaulle sur le quai [...] moi j'peux pas dormir jusqu'à six heures parce qu'il y a des trains qui commencent, c'est-à-dire… j'peux pas rester. A l'époque je voulais pas que les gens ils me voient dormir là à 4h. J'rangeais tout, je me mettais à côté et j'attendais le Recueil qui arrive, j'avais vraiment besoin qu'ils arrivent me dégager de là, quoi! [...] Mais c'est arrivé aussi qu'ils n'arrivent pas à l'heure, alors on se bouge de place pour aller peut-être à Nation, parce que s'ils sont pas à 6h à Charles de Gaulle, peut-être tu sais… Comme samedi quand y'a les Gilets jaunes, tu dis il arrive des gilets jaunes samedi, je peux pas être à Charles de Gaulle, faut qu'je sois ailleurs, par exemple à Daumesnil, parce qu'ils vont passer par exemple à Daumesnil, parce que c'est à côté, ils arrivent à faire des détours et… c'est ça!*"

Être réveillé par une équipe du Recueil, se réveiller, tout ranger et se mettre en retrait en l'attendant, ou se rendre dans une station pour l'y croiser, plusieurs solutions sont adoptées pour être pris en charge à sa manière. Avant sa fermeture le 30 juin 2019, l'accueil de jour de Charenton, lieu dédié aux sans-abri rencontrés par le Recueil Social dans le métro, était le principal point de chute de ceux qui préféraient monter dans le bus plutôt que passer la journée dehors ou aller par eux-mêmes ou accompagnés par le Recueil Social dans un autre lieu d'assistance[70]. Avec une amplitude horaire plus importante que les autres, trois repas proposés par jour, une salle de repos, une télévision, des douches, des machines à laver, des travailleurs sociaux et une équipe médicale, chacun peut alors trouver dans les ressources proposées de quoi résoudre la plupart des problèmes quotidiens ou tenter d'améliorer sa situation à plus long terme.

> Extrait d'entretien avec Géraldine, le 3 juin 2019, à l'accueil de jour de Charenton.
> "*Lorsque vous arrivez à Charenton, vous prenez le petit-déj, après c'est la douche, après vous regardez un peu la télé, vous avez pas mal de choses et tout… Bon moi j'ai internet et tout ça, bon je regarde un peu l'ordinateur. Et puis bon, surtout, je prends un bon petit-déj, la douche, sinon ben… se reposer parce qu'on dort pas beaucoup. On dort quatre heures, trois heures [la nuit], voilà quoi! J'en profite pour faire les démarches, j'en ai profité ce week-end, celui qui s'occupe de moi il était là, donc on a fait les démarches, on a fait les photocopies pour demain pour le rendez-vous [pour obtenir une place en CHRS] et puis voilà!*"

Si Géraldine utilise l'essentiel des ressources proposées et passe toute la journée sur place, aussi bien pour les besoins quotidiens qu'en vue de préparer une sortie de la situation de rue, certains consacrent leur temps à dormir et manger, ou ne venant que le temps d'une douche, du lavage des habits et des repas. Pour Géraldine, passer la journée à Charenton est aussi le moyen d'éviter les dangers de la rue, plus importants pour les femmes. Lorsqu'elle n'est pas à Charenton, elle fréquente d'autres lieux d'assistance, en ayant soin d'éviter les contextes dangereux. Elle se rend aux Restos du Coeur à Invalides, le danger étant trop important à Gare de l'Est, avec la présence de bandes qui se bagarrent. Plus généralement, le calme est un critère important dans le choix des lieux qu'elle fréquente principalement.

70 Les équipes du Recueil Social de jour (les deux équipes du matin et l'équipe dite « mixte », qui opère de 10h20 à 18h20, accompagnaient les sans-abri aussi bien dans l'accueil de jour de Charenton, avant sa fermeture, que dans l'ensemble des ESI parisiens.

Extrait d'entretien avec Géraldine, le 3 juin 2019, à l'accueil de jour de Charenton.

"*Je côtoie beaucoup l'Arche d'Avenirs [...] C'est pas pour manger, y'a rien, y'a pas de repas. C'est juste pour se laver, pour se reposer, c'est propre, et pourquoi ? parce qu'il y a un coin hommes et un coin femmes, et là-bas pour les femmes bon y'a personne, quoi ! Je veux dire si t'as envie de te reposer et tout t'as pas de bruit, c'est pas comme là, tu te reposes et tranquille ! Et même les douches elles sont propres, c'est bien, et voilà!*"

Gagnant en plus du RSA un petit revenu grâce au travail qu'elle effectue le week-end, en aidant un ami, Géraldine tient bon en espérant obtenir une place en centre d'hébergement. Mais sans aide extérieure, elle rencontre des obstacles, comme le prix d'entrée dans une chambre au Palais de la Femme, près de 1000 euros pour la caution, l'assurance, le premier loyer, qui l'a obligée à renoncer à cet hébergement.

Les journées où le Recueil Social ne passe pas dans leur station, ou lorsqu'il n'y a plus de place pour Charenton, certains choisissent de passer la journée dans un parc, ou dans une bibliothèque, plutôt que de se rendre dans d'autres lieux d'assistance.

Le métro, salle d'attente du Recueil Social

A côté de ceux qui s'installent, chaque nuit ou nuit et jour pour une durée indéterminée, certains sans-abri viennent occuper le métro quotidiennement sans s'y installer, mais plutôt entre deux installations ailleurs. A un moment de leur parcours dans le métro, ils ou elles ont rencontré une équipe du Recueil Social, et ont organisé leur emploi du temps quotidien autour du passage de cette équipe, ou des divers passages des équipes en station.

Extrait d'entretien avec Jean-Pierre, le 3 avril 2019, à 15h20, en trajet dans le grand bus entre l'ESI La Maison dans le jardin et la station Porte de Champerret.

"*C'est-à-dire que j'étais en-dessous, à Nation dans la station de RER et puis y'a les agents de la RATP Recueil Social qui sont passés, ils m'ont demandé si je voulais venir avec eux, ils m'ont proposé une association de jour… l'accueil de jour, et j'ai accepté, j'ai dit oui, alors je suis parti avec eux depuis ce jour-là. Je les connais… en tant que… ceux qui viennent chercher les gens, les SDF, les emmènent dans les stations d'accueil de jour.*"

La première rencontre avec le Recueil est racontée dans tous les entretiens réalisés. Quel que soit l'âge, le sexe, la durée de présence dans le métro ou plus généralement à la rue, on raconte sa première fois comme un événement inopiné qui a fait basculer le cours de sa vie dans le métro. Un récit alternatif, celui de ceux qui ont été informés en surface des maraudes de la RATP, concerne plutôt

ceux qui n'ont intégré le métro dans leurs circulations quotidiennes qu'à cause de l'activité du Recueil Social[71] (cf. *infra* p. 89).

Du métro au bus : le circuit quotidien des habitués du grand bus

Ce récit partagé par la plupart contribue à la constitution d'une histoire collective du peuple du métro, celui des installés comme celui des intermittents. Souvent anciens installés ou anciens intermittents, et appelés parfois à le redevenir, certains d'entre eux ont dans le sillage de cette première rencontre fait évoluer leur usage du métro, pour privilégier l'accompagnement dans les lieux d'accueil, de jour comme de nuit. La régularité du passage des équipes du Recueil dans certaines stations, comme Nation, Charles de Gaulle - Etoile, Daumesnil ou République – toutes n'étant pas visitées régulièrement par les quatre services[72] – conditionne une régularité des emplois du temps et des localisations des sans-abri qui souhaitent y avoir le plus grand recours.

> Entretien avec Ahmed, le 2 mai 2019, à l'accueil de jour de Charenton.
>
> — "*Hier je me suis réveillé à sept heures du matin [au Chapsa de Nanterre], bon le petit déj' et puis je suis sorti [...] j'ai attendu le Recueil à Nation, je l'ai vu, j'ai pris un café puis ils m'ont proposé : "Ahmed tu vas où?"; j'ai dit "Ben j'vais…" S'il y a d'la place à Nanterre, je viens avec vous", ben ils m'ont ramené à Nanterre.*
>
> — Et l'après-midi qu'est-ce que vous avez fait?
>
> — *Ben j'étais dans le bus, ils font un peu le tour pour récupérer des gens, ça prend du temps…*"

Après avoir dormi pendant six ans sur le quai du RER à Nation, Ahmed rencontre une équipe du Recueil Social en 2011. Ce jour-là, en montant dans le bus de l'équipe du mixte aux alentours de midi, Ahmed, après avoir quitté le Chapsa, prend le tram et le RER jusqu'à Nation et attendu sur le quai, sait qu'il va passer le plus clair de sa journée dans le bus. Là, il retrouve ceux qui, comme lui, ont pris l'habitude d'attendre l'équipe du mixte en fin de matinée à Nation. Tous se placent à peu près au même endroit chaque jour. Certains restent debout vers l'avant, dans la zone exempte de sièges. Ils forment un groupe de 4-5 personnes, assez détendu et échangeant des plaisanteries entre eux et avec les agents. D'autres

71 La fermeture de l'accueil de jour de Charenton et la modification des pratiques du Recueil Social qui en a découlé, a été l'occasion de redéployer les maraudes sur l'ensemble du réseau souterrain, occasionnant des passages moins réguliers et systématiques dans certaines stations. Le phénomène d'attraction des sans-abri vers le métro en connaissance des circuits réguliers du Recueil Social devrait être amené à s'estomper du fait de l'imprévisibilité de son action.

72 Les critères qui ordonnent les visites de station par les différentes équipes sont précisées dans le chapitre 3.

s'isolent dans un coin à l'avant du bus, les plus solitaires ou les nouveaux, qui n'osent pas s'asseoir sur les sièges à l'arrière. Après Nation, le bus fait route jusqu'à l'accueil de jour de Charenton, où une partie des voyageurs descend. Eux, pourront rester jusqu'à 22h30, avant de rejoindre la station où ils dorment ou une station où croiser l'équipe de grande nuit pour aller dormir à la Boulangerie ou au Chapsa. Ahmed, lui, reste dans le bus. En montant avec l'équipe du mixte, il a déjà sa place assurée pour le soir au Chapsa. Avant cela, le bus s'arrête devant l'ESI la Maison dans le jardin, à Saint-Mandé. Tout le monde descend, juste pour un café, ou pour une douche, un rendez-vous avec l'assistante sociale ou un membre de l'équipe médicale. Une heure plus tard, le bus revient les chercher. Ahmed sait qu'il va rester encore quelques heures dans le véhicule, le temps que l'équipe du mixte récupère d'autres volontaires pour le Chapsa au fil des maraudes souterraines.

Selon l'heure de rencontre avec une équipe et les options disponibles, plusieurs *scenarii* de journées se déploient.

Avec « *le mixte* », les habitués savent qu'ils peuvent faire un circuit Nation – Saint-Mandé – Nanterre, et revenir à Nation le matin pour boucler la boucle. Ils peuvent également faire un circuit Nation – Charenton et rejoindre soit Maubert Mutualité s'ils quittent l'accueil de jour plus tôt, pour rejoindre l'équipe de petite nuit qui les conduira à Nanterre, soit Nation pour attendre l'équipe de grande nuit, qui les conduira au Chapsa de Nanterre ou à la Boulangerie, dans la limite des places disponibles.

S'ils montent avec l'équipe du matin, ils vont à Charenton, avec plus ou moins d'arrêts en chemin selon qu'ils sont partis de Charles de Gaulle – Etoile ou de Nation. Comme pour les habitués du mixte allant à Charenton, ils pourront en fin de journée rejoindre une équipe qui les reconduira au Chapsa ou à la Boulangerie. Pour tous, quelle que soit l'équipe du Recueil qui les prend en charge, il y a parfois des chemins de traverse, qui les conduisent dans des centres d'hébergement à taille plus réduite, préférés pour leur confort, des chambrées plus petites et un accueil plus humain et personnalisé : les lieux les plus fréquentés sont le CHU Romain Rolland, la Mie de Pain, le CHU du quai de la Rapée et, pour les femmes seulement, la Halte Nuit de l'Hôtel de Ville.

A côté des nouvelles recrues du Recueil, et de ceux qui sont pris en charge ponctuellement, ou une partie de la journée ou pour la nuit seulement, certains se meuvent dans une boucle sans fin et sillonnent Paris en bus sans relâche, de lieu d'accueil en lieu d'accueil, le passage par le métro n'ayant pour raison d'être que l'opportunité d'en sortir. Ceux qui optent pour un passage unique dans le métro par jour, en optant pour le scénario Nanterre[73]–Nation–St-Mandé[74]–Nanterre,

73 Chapsa

74 ESI La Maison dans le jardin

privilégient l'assurance d'un abri pour la nuit à toute autre considération, même s'ils peuvent déplorer ces journées consumées en transit.

> Entretien avec Frédéric, le 12 avril 2019, vers 13h40, à l'ESI La Maison dans le jardin.
>
> "*C'qu'il y a c'est qu'on passe quatre heures et demi dans l'bus, c'est le système qui est bizarre, quatre heures et demi dans l'bus pour pouvoir dormir, si on n'est pas dans le bus on peut pas, on dort pas au Chapsa.*"

Pour Frédéric, sans domicile fixe depuis quatre mois, les longs trajets en bus ne sont pas une nouveauté. S'étant d'abord installé à la station Gare de Lyon, sous la Maison de la RATP, il devait chaque jour quitter les lieux pour la nuit, la station étant, à ce moment-là au moins, vidée par des équipes de la RATP. Il a alors suivi d'autres sans-abri dans le bus de nuit Gare-de-Lyon Torcy, pour pouvoir dormir trois ou quatre heures au chaud. Nouveau sur le réseau, le circuit de bus du mixte lui apparaît comme la seule solution disponible pour obtenir une place pour la nuit. Pour d'autres, c'est la solution la plus sûre.

Ces usagers, qui privilégient en général un scénario sur les autres, savent aussi glisser de l'un à l'autre en fonction des aléas quotidiens. Ceux qui attendent le soir pour savoir s'ils auront une place *via* le Recueil Social sont plus préparés à dormir dans le métro en cas de saturation des centres d'hébergement. Avoir déjà dormi sous terre permet d'envisager un horizon de possibles plus grand.

> Entretien avec Ahmed, le 2 mai 2019, à l'accueil de jour de Charenton.
>
> "*Des fois, les agents de la RATP, c'est pas leur faute, s'ils viennent un peu en retard parce que voilà, ils ont fait leur itinéraire et puis bon il y a embouteillage, il y a ça, des manifs, tout ça, bon ils viennent on va dire des fois ils viennent un peu tôt et des fois ils viennent, allez on va dire deux heures du matin, trois heures, ce qui fait le temps d'arriver à la Boulangerie ça sera trois heures, trois heures et demi et à sept heures on est debout, bon ça nous fait allez, on va dire* grosso modo*[...] quatre heures de sommeil [...] et y'a des fois où y'a pas de place, et y'a des fois où ils passent pas, on est obligés de dormir dans le RER, voilà !*"

En fonction des situations personnelles et des histoires de vie, notamment de l'expérience de la rue et du métro, ces aléas sont vécus différemment. Ahmed et ses collègues de galère envisagent sereinement de dormir sur le quai, et peuvent ainsi attendre plusieurs heures l'arrivée du Recueil sans trop craindre pour la suite de leur nuit, même s'ils préfèrent obtenir un hébergement. Pour Frédéric et ceux qui comme lui sont moins aguerris à la vie souterraine nocturne, la place acquise dès la mi-journée est une assurance précieuse dans une vie d'incertitudes.

Dans tous les cas, attendre, repérer, parfois rattraper les agents en un autre point du réseau, est une part importante de l'emploi du temps de ceux qui souhaitent être accompagnés dans les établissements proposés, et marque une distinction

entre deux sous-populations, manifeste dans les grandes stations où les passages des agents sont réguliers et apparaissent comme un rituel qui scande la journée des sans-abri, et rythme la vie des stations (cf. *infra* p. 92).

Attendre dans le métro l'arrivée du bus : les usagers de la nuit

Attendre le passage du Recueil Social peut aussi constituer un événement quotidien pour assurer un hébergement la nuit, sans que le reste des journées soit lié au métro. Qu'ils occupent un emploi ou qu'ils passent leurs journées à effectuer des démarches ou à se retrouver entre amis, certains apparaissent de nuit dans le métro, l'attente d'une équipe du Recueil constituant une opportunité plus sûre et moins coûteuse en temps, notamment pour ceux qui travaillent, que de passer une partie de la journée à appeler le 115[75].

> Extrait d'entretien avec Félicité, le 18 avril 2019 à 23h15, dans un café à la porte de Champerret.
>
> "*C'était Altidom [une société d'aide à la personne] [...] J'avais signé un contrat avec eux, et si je leur disais que je n'ai pas où aller, ils allaient pas m'embaucher. Je devais travailler et ça me fatiguait beaucoup parce que tous les soirs il fallait que je cherche où dormir, quelquefois je rentrais très, très tard quand je travaillais dans le 94, quand je dis "je rentrais" entre guillemets, j'avais pas le choix voilà, je cherchais, j'appelais le 115 tous les soirs, je finis le travail des fois à 22h, j'appelais le 115 et il n'y a pas de place, et le Chapsa là-bas c'est déjà fermé donc je dormais, je veillais, je m'asseyais sur les chaises des stations, je veillais toute la nuit et le matin fallait que j'aille travailler [...] J'étais assise, je pouvais même pas m'allonger parce que je me disais que si je m'allonge je vais fermer l'œil et qu'on va me faire du mal donc je m'assois plutôt, même si c'est toute la nuit c'est pas grave, mieux que je préserve moi ma vie que fermer l'œil et que quelqu'un va me faire du mal, donc…*"

Félicité se souvient des années où elle travaillait comme auxiliaire de vie chez divers particuliers tout en étant sans domicile fixe, et de l'épreuve quotidienne de lutter contre la fatigue au travail et devoir chercher chaque soir un hébergement de fortune. Pour les femmes, dormir dans le métro constitue une source d'angoisse face aux risques encourus, que ce soit en restant seule dans un espace désert ou en cherchant protection auprès d'autres, qui peuvent aussi devenir des menaces (Fischer et al., 1995). En avril 2018, elle démissionne, sous la pression des employeurs qui lui reprochent ses absences et ses endormissements inopinés. Aujourd'hui, elle cache à Pôle-Emploi sa situation résidentielle pour tenter d'obtenir à nouveau un emploi, même si elle parvient plus facilement, en prenant le bus du Recueil vers 21h30 à la porte de Champerret, à obtenir une place au

75 En 2018, le taux de réponse du 115 aux appels est de 16,22%.

Chapsa. Depuis qu'elle a rencontré l'équipe de petite nuit, le problème de l'hébergement est beaucoup plus facile à résoudre et elle peut se consacrer au suivi de ses dossiers administratifs. "*J'arrive un peu en avance pour attraper le bus de 21h, j'ai des démarches à faire.*", comme elle explique sobrement.

A défaut d'hébergement pérenne, plusieurs travailleurs précaires optent pour la solution de se rendre à un point de rendez-vous régulier du Recueil Social pour optimiser leurs chances d'avoir un toit pour la nuit. Comme Félicité lorsqu'elle travaillait, ils ont peu de temps pour chercher un hébergement dans la journée, et la régularité des passages du bus leur économise des démarches incertaines. Au travail la journée, ils préfèrent souvent dormir à la Boulangerie pour se rendre plus facilement à leur poste le matin, et retrouvent le bus du Recueil à Nation, Maubert Mutualité ou à la porte de Champerret, en fonction de leur lieu de travail et de leurs horaires. Leur usage du métro est donc très ponctuel et ne tient pas aux caractéristiques propres des stations ou de leur environnement humain. Toutefois, des affinités se créent, et l'attente de l'arrivée de l'équipe est l'occasion d'échanges conviviaux entre personnes aux emplois du temps très différents, unis par une même quête quotidienne d'un hébergement potentiel.

En prenant au sérieux les raisons de s'installer dans tel ou tel endroit du réseau souterrain et les façons de l'occuper, la condition de sans-abri apparaît dans toute sa densité, non pas comme une condition extrême qui unifierait toutes les pratiques autour des nécessités de la survie matérielle ou qui conduirait à une désocialisation, mais comme une série d'épreuves matérielles et identitaires, diversement surmontées par les personnes concernées. Dans le métro comme à l'extérieur, « *la survie n'apparaît plus alors comme la fin inéluctable d'une lente ou brutale trajectoire de désocialisation mais comme une accumulation a-linéaire d'expériences, d'engagements et de désengagements au sein des réseaux de survie, comme autant de « prises identitaires » indispensables pour surmonter ce mode de vie et tenter de s'en dégager.* »[76]

Telle une ville souterraine, le métro est composé d'espaces aux ressources et atmosphères différentes ; logiquement, son peuplement témoigne de ces différences. Selon qu'ils privilégient le confort physique, les échanges avec les pairs, la sécurité, la bonne entente avec les intervenants du métro, l'ancrage dans un quartier ou l'invisibilité, les sans-abri prennent place dans une station ou une autre. Cette place occupée est aussi une manière de se positionner dans un espace,

76 Pascale Pichon, « Un point sur les premiers travaux sociologiques français à propos des sans-domicile fixes », *op. cit.*

qui s'articule autour de stations populaires, comme Nation, qui servent d'étalon pour définir les autres stations du réseau.

L'occupation de l'espace métropolitain par les sans-abri se décline selon des usages qui diffèrent par leur intensité et par leur nature. Elle peut prendre la forme d'un substitut de domicile, lieu où l'on accomplit la plupart des actes quotidiens, ou être circonscrite à des usages ou des moments précis, en complément de l'occupation régulière de lieux à l'extérieur ou en appoint dans des circonstances particulières.

La diversité des localisations dans le métro, des façons de l'occuper et des usages qui en sont faits, s'appréhende à d'autres espaces et d'autres usages, tant à l'intérieur du réseau – préférer une station à une autre, un quai à un autre – qu'à l'extérieur, les lieux fréquentés auparavant ou les lieux actuels constituant des ressources alternatives.

Lieu multiple, le métro abrite des individus pris dans des problématiques diverses et peu aisées à identifier au premier abord. L'intervention quotidienne des équipes du Recueil Social apparaît comme un levier précieux pour faire émerger les singularités des situations vécues, repérer les besoins et proposer des orientations adéquates.

Venir en aide aux sans-abri dans le métro : l'intermédiation sur le fil des agents du Recueil Social

Des sans-abri installés de façon quasi permanente dans le métro à ceux qui s'y rendent quotidiennement à la même heure pour être accompagnés dans un accueil de jour ou de nuit, l'éventail des situations de sans-abrisme dans le métro est large. A la rencontre de ces situations aussi nombreuses que variées, le Recueil Social assure un service continu, 24 heures sur 24 et sept jours sur sept.

Composées de volontaires détachés de leur département[77], les équipes accueillent des agents d'horizons divers : agents de sécurité (GPSR), de station, et de contrôle.

Les équipes du Recueil Social effectuent des services de huit heures : de 4h45 à 12h45 pour la première équipe du matin, dite "le 4.45", de 6h30 à 14h30 pour la deuxième équipe du matin, dite "le 6.30", de 10h20 à 18h20 pour l'équipe de journée, dite "le mixte", de 16h à minuit pour l'équipe du soir, dite de "petite nuit", de 22h15 à 6h15 pour l'équipe de nuit, dite de "grande nuit".

La première partie du service se passe au dépôt d'Aubervilliers, où sont situés les bureaux du Recueil Social. Là, les agents mettent leur tenue de travail, préparent le matériel pour le service : la tablette pour enregistrer les personnes prises en charge et les stations visitées, le téléphone portable du service, le sac contenant la trousse de secours, les biscuits, le gel antibactérien, etc., et les thermos de café, thé, et soupe. Comme dans les maraudes du Samusocial, le briefing, mené par l'agent de maîtrise responsable du service en question, inaugure le début de la mission. Il liste les incidents ayant eu lieu dans le réseau dans les dernières vingt-quatre heures. En ce qui concerne la mission proprement dite, aucune indication particulière n'est donnée sur les grandes lignes de celle-ci, connues par les agents, hormis si des actions précises sont demandées aux agents pour la mission à venir. Dans ce cas, des interventions peuvent être ciblées sur un sans-abri du réseau, connu des services, et qui pose un problème particulier, soit à la mission de transporteur de la RATP parce qu'il importune les voyageurs, soit parce qu'il est perçu comme en danger et en besoin urgent d'assistance. L'organisation de la mission est confiée au chef d'équipe, désigné chaque jour parmi les agents présents[78], et qui décide du parcours à effectuer.

---

[77] Les détachements ont une durée de deux ans renouvelables. Les agents, qui souhaitent tous rester le plus longtemps possible au Recueil Social, et ont pour certains attendu des années avant de pouvoir y entrer, demandent systématiquement le renouvellement.

[78] Les agents du Recueil Social travaillent en 5/3, c'est-à-dire cinq jours de travail suivis de trois jours de repos, ce qui fait que leurs jours de présence sont glissants d'une semaine à l'autre. Le service étant assuré sept jours sur sept, les jours de travail et de repos des agents sont décalés, afin qu'il y ait toujours suffisamment d'agents un jour donné.

L'action du Recueil Social et de RATP Assistance[79] a été étudiée dans les années 2000 (Soutrenon, 2001; Créoff, 2005), en soulignant la double logique qui la sous-tend : la logique d'entreprise, consistant à faire sortir les sans-abri du métro pour assurer au mieux la fonction de transport et le confort des voyageurs, et la logique humanitaire, consistant à orienter les sans-abri vers des lieux d'assistance à même de répondre à leurs besoins – à leur donner "un coup de pouce", selon l'expression qui a donné son nom à la maraude préfigurant celle du Recueil Social (Pichon, 1992), et prenant ses distances avec les manières de faire énergiques des "Bleus" de la RATP (Henry; 1984). Dans l'esprit du fondateur du service, Patrick Henry, les deux logiques sont complémentaires : en faisant sortir les sans-abri du métro, on fait obstacle à leur sédentarisation, laquelle est responsable de leur "désocialisation" (cf. *supra* p. 15). Dans les lunettes d'observateurs, l'action du Recueil aurait une dimension coercitive et répressive directement au service de l'entreprise (Soutrenon, 2001). Près de deux décennies plus tard, et à la lumière des situations contrastées des sans-abri présents dans le réseau, qu'en est-il ? Une logique d'action l'emporte-t-elle sur l'autre ? Quels compromis forgent les protagonistes ?

A fleur de quai, nous analyserons d'abord les modalités d'action sur le terrain des agents, leurs façons de procéder auprès des sans-abri, de faire coïncider leur objectif d'accompagnement dans les lieux d'assistance et les préoccupations des sans-abri. Ce travail est indissociable d'une gestion de la mission qui prend en compte le nombre et le type de places disponibles et conduit à développer des stratégies pour mettre en adéquation les besoins des personnes rencontrées et les propositions qui peuvent leur être faites. Au-delà de la mission de transport, le travail au quotidien des agents, notamment à l'occasion des voyages en bus et des interactions autour du bus, constitue, en marge des objectifs affichés, une dimension singulière d'action envers les sans-abri, rendue possible par le contexte des échanges et le rôle des agents en marge du travail social.

[79] RATP Assistance, créé en 1996 dans le sillage des actions spontanées des agents de station envers les sans-abri, a fonctionné en parallèle du Recueil Social. Les agents de RATP Assistance circulaient en minibus et ceux du Recueil Social en grand bus, avant la fusion des deux activités dans le seul Recueil Social.

Que proposer aux personnes rencontrées sur le quai ? Stratégies et savoir-faire des agents du Recueil Social

Si la mission du Recueil vise à la fois à éviter la sédentarisation des sans-abri dans le métro et à les conduire vers des structures adaptées à leurs besoins, ses agents doivent affronter deux difficultés majeures : d'une part, l'intérêt à sortir du métro chez les personnes en voie de sédentarisation ne rencontre pas forcément les intérêts des sans-abri (Soutrenon, 2001), d'autre part, la problématique des personnes rencontrées sous terre ne se résume pas, nous l'avons vu, à la menace d'une sédentarisation.

Dès lors, comment les agents résolvent-ils la difficulté de faire converger leur mission avec les obstacles du terrain? Les observations révèlent en premier lieu que l'objectif de faire sortir les sans-abri n'apparaît jamais comme tel dans les interactions, consacrées principalement à un travail de conviction qui peut se déployer sur le long terme et suppose une forte implication des agents dans les interactions.

L'offre d'accompagnement, entre autres cadres d'interaction entre agents et sans-abri

> Journal de terrain, le 28 mars 2019, 11h25, place de la Nation.
>
> Alexis gare le minibus au coin de l'avenue Taillebourg. Avec Marc, nous descendons tous les trois sur les quais du RER A. Sur un des sièges rouges, un corps est recouvert d'une couverture blanche, en position assise. En parlant et en posant la main sur l'épaule à travers la couverture, Marc s'efforce de réveiller la personne. Une tête sort de la couverture. Marc propose de conduire l'endormi à Charenton, il peine à se faire comprendre, l'homme répond, pose des questions mais ne comprend que peu de choses en français. Lorsqu'il saisit la proposition, il accepte de nous suivre. Il m'explique qu'il est originaire du Sri Lanka, qu'il travaillait à Paris comme coiffeur, avant de perdre son emploi. Ne pouvant plus payer les loyers, il a été expulsé de l'appartement et s'est retrouvé à la rue, n'ayant pas de famille ou d'amis dans la capitale. Il y a cinq mois, il est tombé et s'est cassé la jambe. N'ayant pas pu se faire soigner correctement, il en garde des séquelles, il boîte beaucoup. Marc marche à son rythme. Je rejoins Alexis. Nous passons devant Léa, que j'ai déjà vue plusieurs fois avec l'une ou l'autre des équipes. Alexis lui propose de venir, elle refuse, il n'insiste pas et nous repartons le long du quai. Alexis précise que s'il insiste avec Léa, elle l'insulte. A notre passage, deux hommes se lèvent des sièges et nous saluent. Alexis les connaît, et leur propose de monter rejoindre Marc vers le minibus pendant que nous terminons notre parcours du quai. Nous ne rencontrons plus personne et remontons à la surface. Marc est en train d'entrer les nom et prénom de la nouvelle recrue, pas encore enregistrée dans la base[80]. Une personne se présente, candidate à un accompagnement, mais il n'y a plus de places à Charenton. Marc précise : "*Il y a le mixte qui va passer. Tu veux un petit café en attendant* ?"

Sur le quai, plusieurs cas de figure se présentent : une femme installée au même endroit depuis quelques années, connue des différentes équipes du Recueil comme refusant systématiquement l'aide proposée ; deux habitués du RER Nation qui se rendent volontiers dans les lieux d'assistance où peuvent les conduire les agents ; un homme inconnu des professionnels, qui accepte l'accompagnement à la première rencontre.

Si elle n'est pas représentative de l'étendue des situations d'interaction possibles entre agents et sans-abri, la séquence du 28 mars sur le quai du RER constitue une séquence classique dans le travail quotidien des agents du Recueil Social. Une partie des personnes, parmi lesquelles certaines sont présentes du fait de leur passage, rejoint spontanément les agents du Recueil, sans qu'ils aient besoin de proposer leur aide. Les autres sont spectateurs habituels des passages des agents

[80] Chaque prise en charge est enregistrée, à l'aide d'une tablette à disposition de chaque équipe, dans une base de données, qui comprend les nom et prénom, la date de naissance, la date de prise en charge et la destination. Les informations sur la personne ne sont pas vérifiées, l'identité n'est que déclarative.

mais refusent de les rejoindre. D'autres enfin n'ont pas encore eu affaire aux agents, qu'ils soient depuis peu dans le métro ou très occasionnellement, ou qu'ils fréquentent d'ordinaire des stations peu visitées par les agents. Pour eux, les intervenants déclinent un ensemble de propositions, principalement des conduites vers des accueils de jour ou de nuit, voire des établissements spécialisés en fonction des besoins, l'hôpital par exemple, mais aussi des propositions de petite restauration, café, thé, soupe et biscuits.

Concernant la nécessité de faire sortir les sans-abri du métro, qui a pu donner lieu dans le passé à des injonctions à sortir[81], la séquence décrite ci-dessus et les autres observations de l'enquête de terrain évoquent plutôt la volonté de s'en tenir aux souhaits des personnes sollicitées.

> Journal de terrain, le 22 janvier 2019, 18h20, station Place d'Italie.
>
> En descendant de la rame de la ligne 7, nous apercevons sur le quai trois hommes assis sur des sièges, habillés en noir. Pendant que Fernando va leur parler, Karim précise que ce sont des "*anciens*" et ajoute : "*il ne faut pas les déranger, ils ne viennent jamais*". En restant en retrait et en laissant Fernando avec eux, il évite ainsi de leur mettre trop la pression, de donner l'impression qu'on les entoure. Karim précise que c'est la façon de faire habituelle de l'équipe : rester silencieux et en retrait pendant qu'un autre agent provoque l'interaction.

Ce respect inscrit dans les mots et les gestes des agents, et désigné comme tel, se lit dans un horizon temporel qui dépasse celui du cadre de l'interaction décrite. Pour les "anciens", les agents de petite nuit, n'ayant pas de lieux de ressources à proposer qui puisse motiver le groupe[82], savent que les déloger, comme ils le sont parfois par des équipes de sécurité, reviendrait à provoquer un mouvement de "ping-pong", ceux-ci s'éloignant quelques minutes de la station avant de s'y réinstaller (Damon, 1996)[83]. Le caractère très peu insistant de l'interaction du jour s'inscrit dans une histoire parfois longue d'interactions, de tentatives répétées, avec des approches renouvelées, pour inviter les personnes à accepter

---

[81] Emmanuel Soutrenon, 2001, « Faites qu'ils (s'en) sortent... À propos du traitement réservé aux sans-abri dans le métro parisien », Actes de la recherche en sciences sociales, 136-137, p. 43.

[82] La « petit nuit » ne peut plus, étant donné l'heure de leur maraude, faire d'accompagnement en accueil de jour et ne propose que de l'hébergement à la nuitée, souvent refusée des « anciens », surtout lorsqu'ils sont en groupe.

[83] "Eloigner un groupe ou un individu faisant la manche, c'est souvent le pousser à reprendre ses activités (ou son inactivité) quelque temps plus tard au même endroit, ou quelques mètres plus loin [...] La gestion de la présence de SDF dans un lieu conduit souvent au simple éloignement de la population "indésirable" vers un autre lieu. Des glissements d'une emprise sur l'autre [...] s'opèrent dès lors que des injonctions à circuler sont faites. Le problème n'est cependant jamais réglé". Julien Damon, 1996, "La gare des sans-abri. Un miroir de la question social", Les Annales de la recherche urbaine, 71, p. 124.

l'accompagnement, ayant conduit à une forme de résignation, faute de solutions adéquates en l'état actuel des conduites possibles.

Vis-à-vis de ces irréductibles du métro, les agents du Recueil mettent néanmoins en œuvre, dans certains cas et en mode mineur, un mode d'action conforme à la logique d'entreprise.

> Journal de terrain, le 18 janvier 2019, 9h20, quai du RER Nation.
>
> Patrick et moi passons devant un homme assis sur un siège, dont les affaires, rangées dans des sacs, occupent deux sièges. Devant et autour de lui, deux caddies sont remplis d'affaires, vêtements, objets. Patrick le salue et lui dit :
>
> > — *Va falloir que tu fasses du tri. Comment tu fais pour te déplacer ? Tu laisses ça ici ?*
> >
> > — *Oui*
> >
> > — *Ils ne te disent rien, ils te laissent ?*
> >
> > — *Oui.*
>
> Nous reprenons notre chemin le long du quai.

Tout en étant associé à une préoccupation visant le bien-être de l'interlocuteur – se débarrasser de certaines choses pour gagner en mobilité – le conseil du salarié de la RATP vise l'une des préoccupations de l'exploitant, garder le plus possible les espaces libres pour les voyageurs. Le "*ils*" invoqué par l'agent vaut pour les agents qui font partie d'équipes spécialisées visant à déloger les personnes qui s'y installent, tout comme pour les agents de station. Ces derniers, au cours de leurs passages en station, demandent aux individus qui occupent un périmètre important parce qu'ils ont des affaires autour d'eux et/ou qu'ils sont allongés, de replier leurs affaires et de s'asseoir[84]. Dans ce rappel, en forme de citation plus que d'injonction, des limites à l'occupation de l'espace, l'agent se fait porteur de la logique d'entreprise tout en se démarquant de ceux qui sont chargés de la faire appliquer. Le rappel de la règle est aussi une façon de définir la position des agents du Recueil Social vis-à-vis d'elle : aussi soucieux des intérêts du sans-abri – ne pas trop s'encombrer, ne pas avoir de problèmes avec les divers intervenants en station – que de ceux de l'entreprise de transport.

[84] cf. entretiens menés dans chaque station durant l'enquête de juin 2019, avec les agents présents le matin et le soir.

Les rapports ambivalents entre les agents du Recueil et les salariés de la RATP chargés de mettre en circulation les sans-abri

Les interventions dans le réseau ayant pour objectif de déloger les sans-abri sont de fait souvent une entrave au travail des agents du Recueil. Ceux-ci évoquent ainsi les opérations de "ménage" menées par les équipes de la maîtrise du territoire* ou plus spécifiquement les équipes "PSIE"**, les travaux, notamment ceux consistant à éliminer les rebords carrelés des quais[1], comme autant d'éléments rendant leur travail dans telle ou telle station "plus difficile"***.

> Journal de terrain, le 16 avril 2019, à 7h55.
>
> Dans le minibus, Jibril évoque les deux épisodes au cours desquels Emi s'est "fait virer" à 3 heures du matin par l'équipe MDT****. L'agent a fait remonter l'information et précise : "*Je suis très en colère. La maîtrise du territoire, ils sont un peu entre nous et le GPSR. Mais d'un côté, nous on s'occupe des sans-abri, eux ils les foutent dehors. Faut savoir !*"

Si dans le passé les équipes du Recueil Social pouvaient dans certains cas demander aux sans-abri de quitter la station, dans le cas où ils refusaient de monter dans le bus pour un accompagnement***** (Créoff, 2005), il semble que désormais ce type d'interventions soit réservé à d'autres équipes de la RATP, et constitue un frein à l'action du Recueil, qui repose en partie sur la fixité des sans-abri dans les stations. Il ne semble pas exister de concertation entre les équipes du Recueil Social et les autres équipes qui, à un titre ou un autre, interviennent auprès des sans-abri, hormis lors d'opérations conjointes ponctuelles, au cours desquelles les agents du Recueil interviennent en même temps qu'une équipe du GPSR ou de maîtrise du territoire. Les initiatives envers ces derniers dépendent des politiques menées par les directeurs de ligne et donnent lieu à des situations contrastées selon les lignes et selon les moments, sans que les agents du Recueil puissent le prévoir******. Ce flou dans la division du travail donne lieu à des confrontations entre les agents du Recueil Social et ces équipes qui leur semblent surgir dans le réseau de façon imprévisible.

*Journal de terrain, le 29 avril 2019 à 1h10, discussion avec François

** Le travail des équipes PSIE donne lieu à des définitions très différentes en fonction des interlocuteurs. Leur mission est définie sur un éventail allant de "ils les font sortir" à "ils discutent avec eux" (cf. enquête juin).

*** Journal de terrain, le 29 mars 2019, à 18h40. En arrivant sur le quai de la ligne 7 à Châtelet. Discussion avec Edouard et Fernando.

**** Maîtrise du territoire. Ce service est chargé des missions de contrôle, de la lutte contre les pickpockets, plus généralement de contrôler tout ce qui pourrait venir à l'encontre du bon déroulement des circulations.

***** Des exemples d'injonction à la mobilité sont donnés dans Yannick Créoff, *Les relations entre les agents du Recueil social de la RATP et les SDF du métro*, *op. cit.*, p. 130, 131, 141.

****** Un des agents du Recueil cite plusieurs exemples d'équipes constituées d'agents volontaires détachés pour 47 jours, apparues à un moment donné sur une ligne, agissant de façon assez vigoureuse et déclarant se conformer aux consignes reçues.

Inciter, ne pas brusquer, revenir au cas où

Comme l'illustre la séquence à Nation décrite en début de chapitre, les interactions sont dominées par une proposition initiale des agents – la simple présence sur les quais joue pour les habitués comme proposition – suivie d'un échange plus ou moins long selon les cas. Les seules personnes à qui les agents ont demandé de sortir pendant les maraudes auxquelles nous avons participé sont celles qui mendient avec des enfants[85], relayant ainsi une consigne de faire sortir les mendiants du métro s'ils n'acceptent pas la proposition qui leur est faite[86].

Sur le quai ce jour-là se sont présentés les trois cas de figure principaux des interactions entre agents et sans-abri : l'interaction avec une personne inconnue, dont les agents évaluent les besoins et à laquelle ils proposent un accompagnement dans un établissement adapté, sous réserve de places disponibles ; l'interaction avec une personne connue, qui passe aussi par une proposition d'accompagnement ; l'interaction sans proposition verbale, si la personne a déjà signifié son accord en se levant sans attendre d'échange verbal. S'ajoute un dernier cas de figure, décrit dans le premier chapitre, celui des personnes inconnues au sujet desquelles il y a un doute sur le statut de sans-abri, et qu'on choisit de ne pas brusquer avec une proposition lors de la première entrevue.

Hormis ce derniers cas de figure, la proposition d'accompagnement dans un lieu de ressources pour les sans-abri est le passage quasi obligé de toutes les rencontres des agents avec les sans-abri croisés sur leur chemin. Dans le cas des personnes croisées quotidiennement et qui refusent systématiquement, la proposition n'est pas forcément réitérée à chaque fois. Elle peut faire l'objet de pauses, caractérisées par de simples salutations, des "*Comment ça va aujourd'hui ?*". Mais quoi qu'il arrive, les agents font preuve de constance dans l'attitude vis-à-vis des personnes rencontrées, et réitèrent les demandes autant de fois qu'ils en ont l'occasion.

---

[85] Journal de terrain, le 1er avril 2019, à 11h30.

[86] Cette consigne est diversement appliquée par les agents. En petite nuit, à un horaire où les mendiants sont en nombre important dans le métro, les agents ont tendance à les laisser sur place en cas de refus.

Journal de terrain, le 15 avril 2019, 8h15, station Père Lachaise.

Dans un petit couloir entre l'escalier du quai de la ligne 2 et le couloir vers la ligne 3, un homme est accroupi, une petite soucoupe blanche devant lui. Jibril s'arrête à son niveau :

— *Comment ça va, aujourd'hui?*

— *Ca va*

— *Tu montes prendre un petit café?*

— *Non, merci.*

— *Faudra que tu me dises oui, un jour!*

Nous reprenons le chemin vers le quai de la ligne 3 direction Gallieni [...]. Au retour, Jibril propose à nouveau au mendiant du petit couloir de monter, au moins pour prendre un café ou manger des biscuits.

Chez Jibril, la réitération de la proposition, et du refus, sert de moyen d'infléchir la position de l'interlocuteur. Les ressources que celui-ci peut attendre des lieux d'accompagnement possibles semblant ne pas l'inciter à bouger, l'agent fait glisser l'enjeu de l'échange sur un terrain relationnel, par lequel l'acceptation de son interlocuteur serait comme une récompense pour sa persévérance.

Cette constance des agents à proposer sans relâche l'accompagnement, y compris dans les cas où ils estiment n'avoir aucune chance de succès, peut sembler sans fondement.

Journal de terrain, le 28 janvier 2019, 10h45, station Porte de Vincennes.

En remontant du quai direction La Défense, Emmanuel, Ali, Valérie et moi nous arrêtons à la hauteur d'un homme assis par terre, avec une couverture sur les jambes. Il est en plein courant d'air, à la jonction de deux escaliers et du couloir passant au-dessus des voies. L'équipe le salue, il précise d'emblée qu'il n'est pas tzigane, mais roumain, sort de son sac un CV indiquant qu'il est bien roumain, qu'il était mécanicien puis "agent de sécurité intérieure" en Roumanie. Il a 67 ans et vit dans un hôtel à Juvisy, avec son fils de 16 ans. Après une discussion sur sa situation, Emmanuel lui propose de monter vers le bus, il dit qu'il ne veut pas venir. L'agent précise qu'il peut au moins monter boire un café, manger quelques biscuits. L'homme refuse. Emmanuel annonce qu'il reviendra le lendemain matin. Alors que nous remontons vers le bus, il commente : "*Des gars comme ça, tu peux leur chanter la messe en javanais, il ne viendra jamais !*". Je suis surprise qu'il ait annoncé qu'il reviendrait le lendemain alors qu'il n'a pas d'espoir qu'il vienne : "*On va repasser demain, d'abord parce qu'on l'a dit, puis si dans une semaine il a une bronchite et qu'il a besoin d'un médecin, le contact sera pris*."

Cet épisode met en évidence l'importance de comprendre les propos dans le cours d'action. "*Il ne viendra jamais*" n'a pas une portée définitive, n'est pas à prendre dans un sens littéral. Si l'agent, par expérience, considère que ce type de personnes

– qui vivent à l'hôtel et font la manche quotidiennement – se montre peu intéressé par les propositions qui lui sont faites, il n'exclut pas que son attitude évolue si sa situation personnelle évolue. L'expérience des agents amène à des typifications des sans-abri en fonction du degré d'adhésion au dispositif du Recueil Social, mais aussi à des révisions des types tenant compte des dynamiques individuelles et des possibilités de circulation d'un type à un autre. Que ce soit par expérience directe de la personne rencontrée sur le moment, ou par expérience de situations d'interaction jugées similaires, l'agent évalue ses chances de succès avant la prise de parole, ce qui ne l'empêche pas, comme d'autres maraudeurs, "d'y aller au cas où" (Gardella, Mondémé, Le Méner, 2006).

> Journal de terrain, le 28 janvier 2019, 12h50, station Daumesnil.
>
> En sortant de la rame, Yves, Emilie et moi voyons un couple assis sur des sièges du quai. Nous les saluons, Yves, qui connaît déjà ce couple, leur propose du café, des biscuits, un accompagnement à Saint-Mandé qui permettrait de se doucher, de voir un médecin. Il passe en revue toutes les possibilités offertes par l'ESI. Le couple refuse à plusieurs reprises les propositions. Après notre départ, Yves me dit : "*Dès le départ je savais que ce serait refusé, mais c'est pour faire une mise en confiance.*"

Les interactions en station s'inscrivent dans une séquence plus large, dans laquelle celui qui refuse un jour pourra accepter dans un futur plus ou moins éloigné. Ainsi les usagers du Recueil sont-ils décrits en partie comme ceux qui, après avoir longtemps refusé, ont accepté de suivre l'équipe. Devant le regroupement se formant spontanément sur le quai du RER à Nation, Vincent tient à préciser : "*Là, ça a l'air facile, mais il a fallu semer une graine et attendre*"[87]. C'est ainsi que certains quais, comme ceux de la ligne 7 à Châtelet, avant les travaux ayant rasé les rebords carrelés, sont visités fréquemment, alors qu'ils sont réputés pour être occupés par des personnes ne souhaitant pas sortir du métro avec les agents[88].

Par des relations de proximité, par la confiance qui s'instaure à force de passages et de discussions, les agents trouvent des marges de manœuvre pour négocier avec les sans-abri récalcitrants.

---

[87] cf. Journal de terrain, le 6 février 2019, 1h55, dans le grand bus.

[88] cf. Journal de terrain, le 28 janvier à 6h55 : Emmanuel prévient qu'à Châtelet, les sans-abri ne viennent pas, en principe. De fait, sur la dizaine de personnes rencontrées, quatre seulement évoquent la possibilité de monter vers le bus, aucune ne vient finalement.

Journal de terrain, le 28 mars 2019, 10h50, devant le CHU La Mie de Pain, Paris 13è

Alexis explique la difficulté à convaincre les personnes de venir dans certains lieux, surtout s'il s'agit de nouveaux endroits, sur lesquels agents comme sans-abri ont peu d'informations : "*Pour les femmes, maintenant il y a des structures qui ont ouvert cet hiver, on n'a pas réussi à y placer des femmes. C'est compliqué avec les femmes. Ce qui est nouveau est dangereux, ça prend du temps. Cet hiver j'ai pas réussi. Ils nous ont annoncé l'ouverture de la structure très tard, fin janvier. J'essaie de trouver des petits trucs pour les convaincre… Il y a une femme à Nation qui ne veut pas bouger, j'essaie de discuter avec son entourage, je trouve des petites accroches avec d'autres clients, et je me dis que forcément ça va payer. Au début c'est difficile mais une fois qu'on est allés une fois ou deux, ça marche bien. Comme la Halte Femmes, une fois qu'on a emmené une fois ou deux, ça marche*."

Du côté des agents comme du côté des sans-abri, le temps est une donnée importante, pour bien convaincre et pour se laisser convaincre que le lieu proposé sera d'une quelconque utilité pour la personne acceptant de s'y rendre. Pour Alexis, une approche en périphérie, s'efforçant d'intéresser la femme de Nation par capillarité en agissant sur son entourage, est privilégiée.

Lorsque des problèmes physiques sont visibles ou révélés, les agents saisissent toujours l'occasion pour souligner l'intérêt immédiat de l'accompagnement pour aider à leur résolution.

Journal de terrain, le 29 janvier, 6h10, station de RER Charles-de-Gaulle Etoile.

Je rejoins Valérie et Ali en train de discuter avec un homme assis sur le rebord en marbre de la station. L'homme ne veut pas les suivre, Valérie puis Ali insistent, il répond qu'il est fatigué, qu'il a mal à un pied, et préfère de ce fait rester sur place. Valérie lui répond que justement, en venant avec eux, il pourra se laver, se reposer, et peut-être voir quelqu'un pour soigner son pied. Elle précise que le mercredi, il y a un podologue à la Maison du 13 et qu'il pourra le consulter. L'homme est réticent. Ali se penche pour être à son niveau et lui parle en arabe. L'homme dit "*Ah bon?*". Benjamin arrive, le salue, l'homme se redresse, visiblement content de le voir. Valérie revient à la charge : "*Alors tu viens avec nous ?*" L'homme acquiesce, met ses chaussures et nous emboîte le pas.

Trouver un lieu adapté aux besoins immédiats de la personne, trouver des points de proximité, entretenir des rapports chaleureux et amicaux sont autant de moyens mis en œuvre par les agents, pour créer le climat favorable à l'acceptation de la proposition par le sans-abri. A côté des arguments mobilisés par tous les agents sur l'adéquation d'un lieu avec la situation particulière de leur interlocuteur, le climat de confiance et la relation faite d'engagement personnel qu'ils parviennent à instaurer joue un rôle important. En la matière, les personnalités des agents jouent beaucoup dans leur façon de tisser des liens avec

les sans-abri et d'être plutôt sur le terrain des arguments ou sur celui de la proximité relationnelle. Comme le note Julien, « *le feeling passe plus ou moins entre tel agent et tel sans-abri* », et le travail en équipe permet de s'appuyer sur les autres pour créer les meilleures conditions d'interaction : « *Savoir passer le relais est une force* »[89], conclut-il. Certains tentent plus que d'autres de convaincre les sans-abri en s'impliquant personnellement dans l'échange.

> Journal de terrain, le 19 mars 2019, 8h35, station République, ligne 8.
>
> Plusieurs personnes dorment sur le quai et refusent de suivre les agents. Deux d'entre eux ont beaucoup de sacs autour d'eux, ainsi que des caddies, de ce fait peu mobiles. Une femme a le corps enroulé dans un mélange d'habits et de morceaux d'affiches arrachées aux panneaux du quai. Un homme est assis, à l'écart des autres. A nouveau, Alexis et Jibril s'arrêtent pour lui parler, comme ils l'ont fait pour toutes les autres personnes installées sur le quai. Il dit qu'il aurait bien besoin d'aller dans un de ces lieux d'assistance, mais qu'il a marché toute la nuit et a bien besoin de dormir maintenant, qu'il est trop fatigué pour suivre les agents et viendra le lendemain. Les deux hommes insistent pour qu'il vienne dès aujourd'hui. De guerre lasse, Jibril propose : "*Et si je te porte?*"

S'impliquer en personne auprès des sans-abri

La forte implication de l'agent, prêt à aider physiquement l'homme fatigué à rejoindre le lieu d'accueil, situe la négociation sur un axe relationnel, plus que sur un axe d'argumentation. C'est en réponse à l'intensité de son engagement que l'agent espère une issue favorable plus qu'au bien-fondé des arguments quant au bénéfice espéré par la sortie du métro. Cet engagement se décline dans l'ensemble de l'interaction, et pas uniquement au moment de la négociation pour l'accompagnement. Après m'avoir présentée à Emi et que celui-ci ait accepté d'avoir un entretien avec moi, il ajoute : "*Tu peux me faire confiance, si je te la présente, c'est que c'est vraiment quelqu'un de bien !*"[90] Un autre jour, il explique qu'il a l'habitude de raconter son quotidien, parler de ses vacances, etc.[91]. Cette façon d'être tout entier dans l'échange, sans recours à une séparation des contenus d'échange d'ordre professionnel et d'ordre privé, lui permet d'aborder les problèmes rencontrés par ses interlocuteurs en limitant l'asymétrie de la relation agent / sans-abri. En discussion avec Dom dans une pause de l'entretien que je menais avec lui le 19 mars 2019, il tente la comparaison :

---

[89] Entretien téléphonique, 15 septembre 2019.

[90] Journal de terrain, le 15 avril 2019, à 8h25, station Père Lachaise.

[91] Journal de terrain, le 19 mars 2019, 9h40, devant l'ESI Saint-Martin.

Extrait d'entretien avec Dom, le 19 mars 2019, 9h35, café Botteli, boulevard Saint-Martin, Paris 10è. En présence de Jibril.

> *— Moi, j'ai été un sportif, j'étais même un sportif de haut niveau, j'ai gagné ma vie, j'me suis gravement blessé. Après j'me suis marié, bon, j'ai arrêté, j'ai mis tout ça de côté et cetera. Et ça va faire vingt ans que j'suis marié et en vingt ans j'ai dû prendre une vingtaine de kilos et ma femme [...] ça fait cinq six ans qu'elle est derrière moi à m'dire : « T'es en train de prendre du poids, faut faire attention, surveille-toi, fais du sport » et moi j'suis tout l'temps à lui dire : « Ouais, j'vais m'y remettre, j'vais me remettre à la salle » et le temps passe en fait et les dégâts sont là. Et en fait c'est le coup de… Tu vois ? Là ça fait quelque temps, j'me suis inscrit dans une salle… Et en fait que ce soit dans le sport ou dans la vie les accidents c'est… C'est ce fameux coup de booster qui dit que « Bon allez, cette fois-ci j'y vais, les dégâts sont là mais j'peux les réparer, tu vois ». Ta situation, elle peut tout à fait s'améliorer hein et revenir… j'en suis persuadé, t'es loin d'être bête, voilà, t'es tout à fait cohérent et intelligent et conscient de la situation et cetera… Ben tu vois la parallèle avec mon sport… le coup de booster, histoire de dire : « Bon, cette fois-ci j'y vais, j'me lance quoi ». Parce que c'est vrai qu'ça fait plusieurs fois… Ça va faire quoi? Un an qu'on s'connait maintenant, un peu plus, on s'voit heu… de façon régulière et chaque fois je… T'es motivé mais…*
>
> *— Mais non, j'suis pas motivé, c'est pas ça être motivé.*
>
> *— Qu'est-ce qu'on peut faire pour t'aider ? Qu'est-ce qu'on pourrait faire ?*
>
> *— Mais c'est moi, moi qui dois m'aider.*
>
> *— Mais effectivement, c'est comme une addiction, ça doit venir de toi, ça peut venir que de toi. Le départ doit venir de toi, après les intervenants extérieurs eux… y vont t'aider mais si ça vient pas de toi, que t'y mets pas la motivation dès le départ, là ça va être compliqué. Tu vois c'que j'veux dire, Dom ?*

En rapprochant la situation de Dom de la sienne propre, et en montrant ses propres faiblesses, Jibril est plus à l'aise pour aborder les freins à la résolution du problème, sans adopter une position surplombante. Le fait que cet échange ait lieu dans le cadre de l'entretien mené avec Dom dans le cadre de l'enquête montre l'aisance avec laquelle l'agent s'empare de toutes les situations d'interaction, même inédites, pour apporter son soutien. Loin de se référer à un cadre précis d'interaction dans lequel se situe son geste professionnel, l'agent fait feu de tout bois et intervient dès qu'une occasion lui semble favorable[92].

[92] Après l'entretien, Jibril est revenu sur son intervention auprès de Fred, me demandant ce que je pensais de son rapprochement entre sa situation de surpoids et la situation de Dom, craignant après coup d'avoir manqué de tact. Ce souci de bien faire, tout en étant dans l'improvisation et en inventant ses propres méthodes de travail, est une caractéristique remarquable des interventions des agents.

L'appropriation des façons de faire en situation est d'autant plus forte que les consignes données aux agents sont peu nombreuses et porte peu sur les échanges, en dehors du cadre général impliquant un respect du choix des personnes rencontrées, et l'instauration d'une relation de confiance. Au cours des briefing, il est parfois question des personnes à privilégier pour l'accompagnement dans tel établissement plutôt que tel autre, la nécessité de trouver rapidement un lieu susceptible de procurer un suivi social aux personnes nouvellement arrivées sur le réseau, etc., mais il est peu question des interactions proprement dites. Dans ces conditions, les manières d'aborder les sans-abri et d'échanger sur leurs problèmes sont variées et teintées des ressources personnelles des agents et des expériences qu'ils mobilisent pour traiter des sujets qui mobilisent les sans-abri au moment de la rencontre – le travail, même sous uniforme, comporte bien une forme de don de soi (Gayet, 2010). L'engagement personnel teinte la plupart des échanges, même s'il prend des formes différentes en fonction des personnes et de la situation (Ibid.).

> Journal de terrain, le 29 avril 2019, 23h45, station Pont de Neuilly.
>
> Arrivés sur le quai, François, Julien, agents de grande nuit, et moi apercevons Yacine, couché au même endroit que la veille, dans le coin formé par le distributeur de boissons situé contre le mur du quai. Nous le saluons. Il est très en colère, car il a attendu toute la matinée l'équipe du Recueil. Un agent de grande nuit avait en effet convenu avec lui la veille que l'équipe du matin viendrait le chercher pour le conduire à l'accueil de jour de Charenton. Il refuse toute discussion avec nous, alors que la veille il avait parlé pendant trente minutes de son passé familial, professionnel et son quotidien. "*J'ai compris, c'est du vent, j'irai ailleurs*", lance-t-il. François se met en retrait, je le rejoins, pensant qu'il est inutile d'insister. Julien s'accroupit pour se rapprocher du visage de Yacine. Il explique que les agents du matin sont peu nombreux pour couvrir l'ensemble du réseau métropolitain, et qu'ils n'arrivent pas toujours à aller partout. Yacine ne veut toujours rien entendre et reste fermé à la discussion. "*ça me fait de la peine que tu réagisses comme ça*", reprend Julien, qui propose de "*tout reprendre à zéro*", de refaire une demande à l'équipe du matin pour le lendemain : "*Tu as attendu parce que tu aimes bien Charenton, tu avais vraiment envie d'y aller, alors ne grille pas tes cartouches ! On recommence tout*". Après dix minutes d'échange, Yacine finit par accepter la proposition, les deux hommes se serrent la main.

Julien prend le temps de fournir les éléments de compréhension à même de désamorcer l'interprétation de son interlocuteur sur l'événement du matin. Sans connaître Yacine, il s'appuie sur les éléments des interactions – celle du jour et celle de la veille – pour inciter son interlocuteur à se centrer sur ses envies (aller à Charenton) et faire abstraction du problème rencontré le matin. A la différence de Jibril, Julien ne livre pas des éléments de son expérience pour les mettre en relation avec celle de Yacine, mais lui aussi s'implique personnellement dans

l'échange – "*ça me fait de la peine*" – pour débloquer la situation. C'est dans cette proximité que se jouent la plupart des échanges. Le tutoiement est de mise, mais on prend soin d'éviter de l'utiliser avec ceux qui n'apprécient pas.

Cette proximité va de pair avec une exigence de réciprocité dans l'échange. S'ils font tout pour que l'échange se passe bien, ils restent en accord avec leurs convictions et ne s'effacent pas devant les réactions des sans-abri, comme s'il s'agissait d'êtres différents avec lesquels adopter un comportement spécifique. Il ne s'agit pas de faire en sorte que la personne suive l'équipe à tout prix, mais de la considérer avant tout comme un interlocuteur comme un autre, dans une réciprocité des attentes interactionnelles et sans gommer les désaccords. "*On les écoute, on les respecte, mais on reste vrai*", précise Alexis. "*Jean-François [un sans-abri régulièrement pris en charge par l'équipe du matin], mille fois je me suis pris la tête avec lui*"[93] : se placer à égalité dans l'interaction, être qui l'on est, sans gommer les aspérités pouvant faire obstacle à la bonne entente, semble dominer l'action des agents, plus soucieux de traiter les sans-abri comme des interlocuteurs à même de décider par eux-mêmes que de les entraîner malgré eux à les suivre.

Grâce à l'organisation du Recueil Social qui couvre le réseau en continu, et à la marge de manœuvre permise dans la relation aux sans-abri par le fait que, précisément, les agents ne sont pas des travailleurs sociaux, une familiarité se crée comme en marge du rapport d'assistance. Pour autant, celle-ci ne repose pas spécifiquement sur des relations personnalisées d'agent à sans-abri. Plus qu'à des agents en particulier au moment de parler des soins qu'ils reçoivent, les sans-abri se réfèrent à l'entité Recueil Social. Dans les entretiens comme dans les échanges informels sur les quais, il est question du Recueil plus que des agents : on attend « *le passage du Recueil* », on se souvient de la première fois où on est « *tombé sur le Recueil* », on « *prend le Recueil* ». Qu'ils connaissent ou non leurs prénoms, les sans-abri ne s'attendent pas à voir un agent plus qu'un autre. Les roulements en 5/3 qui génèrent des changements quotidiens dans la composition des équipes, la fréquence des passages, l'intervention de différentes équipes en fonction du moment de la journée, avec des passages de relais d'une équipe à l'autre, favorisent cette appréhension du Recueil Social comme une entité. Le fait que les agents abordent les personnes rencontrées sur le quai en se présentant systématiquement comme Recueil Social – « *Bonjour, c'est le Recueil Social* », est la formule qui revient vis-à-vis des dormeurs – est symptomatique d'une façon d'être avant tout le représentant d'un service tout en s'engageant fortement dans l'interaction. Cette façon de faire marque l'identité collective du Recueil Social, sans être associée en propre à tel ou tel agent, même si cette familiarité de groupe à groupe, plus que d'individu à individu, n'exclut pas l'existence d'affinités et de développement d'une interconnaissance plus poussée entre agents et sans-abri. Il

[93] Journal de terrain, le 28 mars 2019 à 11h50, devant la Mie de pain, Paris 13ème.

y aurait ainsi une troisième manière de se rapporter aux sans-abri en maraude, autre que celles identifiées par des chercheurs qui avaient, à la fin des années 2000, réalisé des observations auprès de la quasi-intégralité des maraudes parisiennes (Cefaï, Gardella, Le Méner, 2009). Ces derniers distinguaient d'abord une manière de créer du lien en évitant de nouer des relations interpersonnelles, incarnée par les équipes mobiles d'aide du Samusocial : en changeant fréquemment de composition d'équipe et de territoire d'intervention (comme au Recueil) et en manifestant une relation empreinte d'une certaine distance professionnelle, en bannissant par exemple le tutoiement. Cette façon de faire, telle « que les membres passent et que les gestes restent » (Gardella, Mondémé, Le Méner, 2006) n'était pas le lot de toutes les maraudes. D'autres misaient au contraire sur la construction de rapports très personnels avec les sans-abri, et à dessein, les mêmes équipes tournaient aux mêmes horaires dans les mêmes zones, et les maraudeurs n'hésitaient à s'adresser de façon familière aux personnes rencontrées (comme peuvent le faire les agents du Recueil).

Sans considérer qu'ils savent mieux que leur interlocuteur ce qui est mieux pour lui, ni manipuler l'échange pour qu'il soit favorable à leurs objectifs – en lissant les différends, par exemple – les agents du Recueil Social négocient avec les sans-abri dans le métro comme ils le feraient avec une personne de leur entourage, dans un mélange d'arguments rationnels et de ressorts affectifs. Ce travail de négociation, fruit d'un savoir d'expérience, se prolonge à la sortie du métro, autour du bus, pour faire correspondre le public disposé à être accompagné, aux places disponibles dans les différents établissements partenaires.

Qui accompagner, en contexte de pénurie ?

Une partie du travail de mise en adéquation du public avec les places disponibles est réalisée au fil des rencontres sur les quais, en fonction des informations déjà connues des agents. Mais ceux-ci doivent toujours gérer au jour le jour une part d'inconnu du côté des places disponibles comme de celui des profils de personnes rencontrées dans le réseau.

Au début de leur mission journalière, les agents ont connaissance du nombre de places dont ils disposent au Chapsa de Nanterre pour l'hébergement de nuit et à

l'accueil de jour RATP de Charenton[94] pour la journée[95]. Pour les autres établissements, les modalités d'accès varient : dans la plupart des ESI, les agents savent qu'ils peuvent y conduire les sans-abri sans restriction particulière, si ce n'est les horaires, qui contraignent parfois lourdement les missions (cf. *infra* p. 126). Pour les hébergements de nuit, il faut souvent appeler la Régulation du Samusocial (qui porte le 115 de Paris) pour savoir si des places sont disponibles. Un premier appel est donné en début de mission par les équipes de « petite nuit » et de « grande nuit », puis en fonction des rencontres sur le terrain et des besoins, les agents sont amenés à rappeler, une ou plusieurs fois, pour tenter d'obtenir des places supplémentaires[96]. L'enjeu est à la fois de mettre à l'abri un maximum de personnes et de trouver le placement adéquat, le bon lieu pour la bonne personne.

Il ne s'agit pas juste de faire en sorte que les sans-abri soient accompagnés dans un établissement, mais de s'assurer que les places disponibles sont en nombre suffisant pour eux, qu'elles correspondent à leur profil, et qu'ils acceptent le lieu proposé. Ainsi les agents effectuent-ils au jour le jour un travail de mise en adéquation constante entre les candidats à l'accompagnement et les établissements d'assistance

Une partie de la mise en adéquation s'effectue avant même la descente sur les quais, *via* un évitement de certaines stations. Lorsqu'il reste peu de places, les agents préfèrent ne pas se rendre dans les stations où séjournent de nombreux sans-abri, pour ne pas avoir à multiplier les refus aux personnes désireuses de rejoindre un lieu d'assistance. "*Si on va à Nation, on explose*" ou "*Si on va à Nation, on est morts*"[97], sont des formules qui reviennent souvent, mettant en évidence un certain art de naviguer dans le réseau tout en limitant les occasions de n'avoir plus rien à proposer. Rencontrer des sans-abri sans avoir quelque chose à leur proposer est une situation que les agents déplorent. Les agents de grande nuit sont amenés à le faire quotidiennement, passée une certaine heure de la nuit, lorsque tous les établissements sont fermés, dans ces circonstances ils "*travaillent pour le lendemain*"[98].

Pour faire face au manque de places disponibles, les agents doivent, vis-à-vis des sans-abri comme vis-vis des établissements d'accueil, faire des arbitrages et

---

[94] Cet établissement a fermé le 30 juin 2019, après l'enquête de terrain.

[95] L'équipe du matin est concernée par l'accueil de jour de Charenton, l'équipe du mixte par Charenton et le Chapsa, l'équipe de petite nuit par le Chapsa, l'équipe de grande nuit par le Chapsa et la Boulangerie.

[96] Ces appels sont en concurrence avec ceux des équipes mobiles d'aide (EMA) du Samusocial de Paris pour l'obtention des places.

[97] Formules de Jean et Emmanuel, Journal de terrain, le 28 janvier, 10h45, dans le bus.

[98] Journal de terrain, le 5 février 2019, 2h05. Echange avec Vincent.

négocier les places. Il ne s'agit plus seulement de convaincre les sans-abri de les suivre hors du métro, mais de s'assurer sur le moment que ce déplacement ne sera pas vain.

Prioriser : entre profilage institutionnel et écheveau d'évaluations situées

> Journal de terrain, le 27 décembre 2018, 21h05, Porte Champerret.
>
> Karim gare le bus, déjà bien chargé, devant un accès au métro. Une dizaine de personnes attend en surface, et se rapproche du véhicule à son arrivée. Olivier et Victor descendent du bus et leur demandent d'attendre. Nous nous rendons tous les trois sur le quai du métro. Il ne reste plus que quatre places pour le Chapsa, rappelle Victor à son collègue. Sur les quais, les deux agents saluent les personnes assises. Certaines se lèvent, d'autres se contentent de saluer en retour : "*Ah oui, toi tu attends la grande nuit*", lance Olivier à l'un d'eux. Victor explique à deux jeunes hommes qu'ils ne peuvent pas monter dans le bus ce soir. A la sortie du métro, Victor et Olivier regardent le regroupement devant le bus. Olivier est chef d'équipe, il annonce à plusieurs personnes qu'ils ne pourront pas monter dans le bus, et invite quatre personnes à entrer, après avoir noté leur nom sur la tablette. Nous remontons dans le bus, qui part pour Nanterre. Victor dit à Olivier : "*On a laissé un vieux, je sais pas si t'as fait gaffe ?*". "*Non mais c'est normal que je fasse monter les deux jeunes d'hier*". En chemin, Olivier s'aperçoit qu'il y a 24 personnes dans le bus pour 23 places. Il y a eu une erreur de compte et il va falloir négocier pour obtenir une place en plus au Chapsa. Les trois agents discutent pour savoir qui va passer le coup de fil. Karim va s'y coller. Il m'explique qu'avec deux des trois cadres du Chapsa, il s'en sort, mais qu'avec le troisième, "*c'est même pas la peine*". Olivier précise : "*Pour nous, c'est dur, parce qu'on n'a que Nanterre. La grande nuit, ils ont aussi la Boulangerie*".

Tout au long de cette séquence caractérisée par des échanges sereins dans un contexte d'intervention habituel et d'interconnaissance – la station Porte de Champerret est fréquentée très régulièrement par trois des quatre équipes du Recueil Social – une série d'opérations d'ajustement se déroule, dont une partie seulement donne lieu à une verbalisation. N'ayant plus que quatre places à pourvoir, les agents identifient l'ensemble des personnes désireuses d'obtenir une place, en surface et sur le quai de la station, avant de désigner ceux qui pourront monter dans le bus et ceux qui seront laissés sur place. Sans concertation préalable, un des agents annonce à certains sans-abri qu'ils devront se débrouiller pour cette nuit, puis le chef d'équipe attribue les places *in fine*. Ce n'est qu'une fois le bus en route vers le Chapsa que les agents échangent sur l'opportunité des choix opérés. A travers ce type d'échanges, au fur et à mesure des expériences de terrain, se règle une façon collective de réaliser la mission. La suite de la séquence, qui concerne le règlement d'un problème de surnombre et la façon de négocier une

place supplémentaire, constitue l'autre aspect de l'intermédiation entre sans-abri et lieux d'assistance, qui consiste à tenter d'augmenter l'offre de places et à le faire correspondre aux besoins des personnes rencontrées sur les quais.

Des profils prioritaires

L'observation rapportée s'est déroulé le premier jour de l'enquête. A la lueur des observations postérieures, la façon discrète et tacite d'opérer des agents apparaît plus clairement. Sur le terrain, les agents, confrontés au manque de places d'hébergement ou dans certains accueils de jour, déterminent des priorités : les plus âgés, les plus affaiblis physiquement et les femmes sont, de l'avis de tous, ceux qui doivent être privilégiés dans les orientations. Parfois ces critères ne sont pas aisément visibles à l'œil nu et des échanges verbaux sont nécessaires, dans lesquels intervient le jeu sur les catégories (cf. *infra* p. 114). Parfois, comme ce 27 décembre 2018, d'autres critères viennent perturber l'ordre des priorités. En l'occurrence, deux jeunes hommes s'étaient présentés la veille, mais une mauvaise compréhension entre les agents descendus sur le quai et ceux restés en surface avait entraîné un nombre de places promises supérieur au nombre de places disponibles, erreur dont les deux hommes avaient fait les frais. Les interventions des agents et les choix qu'ils opèrent s'inscrivent dans un horizon temporel qui peut être étendu. Ici le choix se comprend en rapport avec la séquence de la veille, parfois il est relatif au temps long des prises en charge de certains sans-abri, et donne lieu à des dilemmes. Doit-on privilégier l'habitué, dont la mise à l'abri repose sur l'accompagnement par le Recueil Social, comme le fait Alexandre : "*Je privilégie ceux qui sont là depuis longtemps*"[99]? Ou au contraire doit-on prendre en priorité le nouvel arrivant, peu au fait des solutions disponibles et nécessitant un soutien particulier ? Ces dilemmes se résolvent toujours en contexte, en fonction des caractéristiques de l'ensemble des personnes présentes ce soir-là, à force d'évaluations successives des degrés d'urgence.

Quelles que soient leurs priorités, les agents doivent jour après jour observer les membres du groupe, évaluer les besoins, faire des choix parmi des situations singulières, ordonnées en fonction de degrés de vulnérabilité estimés. Selon les situations, l'identification visuelle suffit, ou un échange plus poussé est nécessaire, voire implique des discussions entre agents, ou entre agents et sans-abri. Dans tous les cas, les agents doivent faire avec des besoins difficiles à évaluer et souvent

[99] Journal de terrain, le 6 février 2019, 22h55, dans le bus au dépôt d'Aubervilliers.

incommensurables : "*Nous on n'a que trois places donc on va prendre ceux qui ont le plus besoin… ça fait un peu sélection, mais bon…*"[100].

En plus des personnes amoindries physiquement par l'âge ou la maladie, considérées comme les plus vulnérables, les personnes de fraîche date dans le métro, notamment les jeunes, font l'objet d'une attention particulière. L'urgence à les accompagner ne tient pas tant à l'état dans lequel ils se trouvent, mais bien au contraire au risque que cet état se dégrade rapidement du fait de leur présence dans le métro. La théorie de la désocialisation se trouve ici activée à chaque rencontre d'une nouvelle personne sur le réseau, et la jeunesse exacerbe la volonté des agents de ne pas grever des vies en devenir. "*On peut encore les sauver. Après, s'ils restent deux mois [dans le métro], c'est foutu. C'est pour ça que j'essaie de les sauver*", explique Abdel à l'arrivée à la station Daumesnil, où il espère trouver deux jeunes hommes à qui il a donné rendez-vous la veille, pour les accompagner dans un ESI pour qu'ils rencontrent un travailleur social. La dangerosité sociale du métro est ici le moteur principal de la priorisation des nouveaux arrivants, dont l'accompagnement prend l'allure d'un sauvetage. A l'autre extrémité, prioritaire lui aussi, le "*cas lourd*", selon l'expression utilisée par la plupart des agents pour désigner l'individu dégradé tant physiquement que socialement, celui qui ne porte plus attention à son corps et semble solidement ancré dans le métro, apparaît comme le pendant du nouvel arrivant, comme la menace qui pèse sur lui sans une intervention d'urgence.

Malgré les nombreux exemples de sans-abri présents de longue date dans le métro sans avoir connu ce processus de désocialisation, la figure du "*cas lourd*" comme emblème des effets délétères du métro reste vivace chez certains agents, notamment les plus anciens. Les occasions au cours desquelles une équipe est parvenue à conduire un "cas lourd" dans un lieu d'assistance, voire à l'hôpital, donnent lieu à des récits qui circulent entre les services. La conduite à l'ESI La Maison dans le jardin, par une nouvelle recrue du Recueil, d'un habitué de Nation couvert d'excréments et qui s'est révélé être porteur de la gale et couvert de poux, est resté dans les mémoires. Plusieurs personnages sont ainsi décrits régulièrement, comme un aiguillon qui rappelle ce que le métro peut faire aux corps. Objet de nombreux signalements, Justin, habitué de la station Pyrénées, qui verse de la Bétadine sur ces chaussures pour soigner ses pieds qui suintent et distillent un parfum malodorant sur tout le quai, fait partie de ces figures du métro : lorsqu'occasionnellement il accepte de suivre une équipe de Recueil, l'épisode est considéré comme un exploit. Pour certains, ces cas sont considérés comme exceptionnels, mais pour d'autres ils accréditent la thèse de la désocialisation

[100] Journal de terrain, le 28 mars à 11h. Extrait d'échange avec Marc.

accélérée liée à la présence dans le métro, et donnent un sens à la mission. "*Tout ceux que tu vois là, si on n'était pas là ils deviendraient des animaux*", confie Vincent.

Des arbitrages en situation : trouver des profils calibrés et parfois parier sur des réussites incertaines

Au quotidien, le sens de la justice qui motive la prise en charge des uns ou des autres est mis à mal par toute une série de circonstances qui rendent les situations difficiles à trancher. Les agents ont constamment à arbitrer entre trois types d'impératifs différents. D'une part, ils évaluent les situations individuelles en fonction de critères de justice sociale, estimant parfois que telle ou telle personne "*n'a rien à faire ici*"[101], considérant sa présence comme un signe de dysfonctionnement social flagrant que l'intervention du Recueil Social vise à atténuer. D'autre part, ils doivent en un temps limité, sur le terrain, arbitrer entre plusieurs profils prioritaires, plusieurs motifs d'urgence. Enfin ils prennent en compte le contexte de prise en charge et la bonne tenue de la mission, les obligeant par exemple à refuser certains sans-abri dont ils craignent un comportement dommageable pour l'équilibre du groupe constitué dans le bus, notamment la nuit.

> Journal de terrain, extrait d'échange avec Vincent, le 5 février 2019, 0h45.
>
> "*Comme je sais qu'on a du monde à prendre, les agressifs on les prend pas, pour que ceux qui montent, qui nous font confiance, ils se sentent en sécurité, c'est vachement important, sinon ils ne viennent plus, surtout les anciens, ils cherchent la sécurité. Pour que ça fonctionne, il faut que le lien humain soit bien fait. Ou si je le prends [l'agressif], je ne le quitte pas des yeux.*"

Au-delà des cas individuels, l'inscription du travail d'accompagnement dans la durée exige une attention particulière au temps passé dans le bus. Les trajets du métro aux lieux d'assistance peuvent durer plusieurs heures, lorsque le bus se rend dans plusieurs stations dans toute la ville avant de déposer ses occupants, et les expériences de sociabilité qui s'y déroulent jouent un rôle dans l'adhésion des sans-abri au dispositif d'accompagnement du Recueil Social. Veiller à ce que ces épisodes de transport se passent bien entre donc en ligne de compte dans la composition quotidienne du groupe. Éviter les débordements, mais aussi limiter le temps passé dans le bus, sont des priorités qui coexistent avec celles tenant à la vulnérabilité des personnes rencontrées.

---

[101] Expression extrait d'un échange téléphonique avec Fernando, me demandant de contacter les services opérationnels du Samusocial pour faire avancer la situation d'une jeune femme à la rue.

> Journal de terrain, le 22 janvier 2019, à 19h25. Dans le bus devant la station Maubert Mutualité.
>
> Un appel PC signale une femme à Issy-les-Moulineaux. L'appelant précise qu'elle refuse d'entrer en contact avec le personnel de station. Je demande si on va y aller. Edouard hésite : "*C'est loin, et on a dix-huit personnes dans le bus*". Les trois agents discutent de l'opportunité de faire le déplacement. Karim conclut : "*Si elle n'est pas volontaire, à quoi ça sert? Si on va là-bas, elle va nous pourrir la soirée. Elle veut pas de contact, on va faire quoi de plus ?*"

Le temps étant compté, il importe de l'utiliser à bon escient, et de mesurer le bénéfice possible – apporter un soutien à une femme seule dans le métro – et les effets secondaires – allonger considérablement le temps d'attente des personnes déjà accompagnées, avant de prendre une décision. Le plus souvent, les discussions collectives dans l'équipe sont l'occasion de mettre en perspective les critères de choix et d'aboutir ensemble à une décision, tranchée en tout état de cause par le chef d'équipe[102]. Parfois ce temps de prise de décision est trop court pour permettre une telle discussion, les situations concrètes imposent de naviguer à vue, en fonction des personnes croisées et de celles qu'on anticipe dans la station, sans avoir un panorama clair et exhaustif de l'ensemble des personnes présentes. Les priorités se découvrent en situation.

[102] Chaque soir, l'un des agents est désigné comme chef de l'équipe. L'agent de maîtrise fait en sorte que le rôle ne soit pas toujours attribué à la même personne.

Journal de terrain, le 20 janvier 2019, à 0h40. Place de la Nation.

Nous remontons du RER avec huit sans-abri, qui rejoignent ceux qui sont déjà présents dans le bus. Il neige. Le groupe est au complet. Pendant que Vincent enregistre les noms dans la tablette, à l'entrée arrière du bus, un jeune homme, visiblement alcoolisé, interpelle Arnaud, au volant. Il réclame une place dans un centre d'hébergement. Arnaud lui répond que malheureusement, le bus est complet et qu'il n'y a plus de places disponibles.

— *Vous laissez un mec handicapé en carafe, je vais crever!*

— *Mais j'te l'ai dit, ma gueule, moi je conduis, c'est Vincent qui gère les places!*

— *Je vais me jeter sur les rails!*

— *Ma gueule, tu mérites des claques!*

— *Hein?! Tu parles comme ça aux gens du voyage?*

— *Mais j'en suis un, t'as pas compris?*

— *Alors t'es un raté!*

—*Arrête de dire n'importe quoi ! Tu veux que je demande au matin [à l'équipe du matin] de venir te chercher?*

— *Je te crois pas!*

Vincent prend part à la conversation, s'informe de la situation, et décide de rappeler la coordination du 115 : "*Marjorie, je te rappelle, on a un handicapé, tu peux faire des miracles?* (question de l'interlocutrice non audible) *Il a quoi ?*" Vincent se tourne vers Gaby, le jeune homme, pour connaître de quel handicap il souffre :

— *J'suis analphabète.*

— *Hein? Tu rigoles? Tu n'as pas autre chose?*

— *Euh… si, je suis bipolaire, aussi!*

Vincent reprend la conversation téléphonique, sur fond des vociférations de l'homme qui exige d'entrer dans le bus : "*Il est bipolaire* (propos de l'interlocutrice non audibles) *Non, non, il est tranquille* (fait signe à Gaby de faire silence)*, là il met la pression pour avoir une place parce qu'il fait super froid, en plus, mais il posera pas de problème*". Une fois le rendez-vous pris avec la maraude du Samusocial qui viendra chercher Gaby devant le café Le Dalou, Vincent le sermonne pour s'assurer qu'il va rester calme avec la maraude.

La réussite de la mission tient beaucoup à la capacité des agents à composer avec la part imprévisible des situations d'intervention. A côté de la part routinière du travail, consistant à récupérer dans des lieux connus d'avance des habitués du Recueil Social, qu'ils n'ont plus à questionner sur leurs besoins pour savoir quel centre leur proposer, les agents doivent faire face à des situations nouvelles qui se présentent souvent au même moment et entre lesquelles il faut rapidement trancher pour constituer un groupe pour la mission. Le problème se pose principalement dans les grandes stations, où beaucoup de sans-abri venus de

divers horizons se présentent. La configuration des stations, et le fait que certains montent en surface en prévision de l'arrivée du bus, oblige à anticiper sur les effectifs et les profils rencontrés, ce qui ne dispense pas de réajustements au fur et à mesure.

L'extrait de conversation croisée entre l'agent du Recueil, la coordinatrice du 115 et Gaby souligne la façon dont les caractéristiques des sans-abri susceptibles de les rendre prioritaires dans le dispositif d'urgence font l'objet de définitions labiles, et interviennent comme des arguments dans le cadre des négociations de places. En l'absence de vérification des caractéristiques ainsi énoncées, ces négociations reposent essentiellement sur le pouvoir de conviction des agents, qui inclut le jeu sur les catégories – "*on a un handicapé*", puis "*euh… j'suis aussi bipolaire*" – mais aussi un soin apporté aux bonnes relations avec les partenaires avec lesquels la négociation se fait. Dans cette stratégie, agent et postulant à une place sont complices, et la négociation réussie se poursuit par un échange au cours duquel l'agent s'assure que la conduite du sans-abri dans le lieu d'assistance ne fera pas regretter à la coordination d'avoir cédé une place à un "*client*" du Recueil Social.

Si au cours de la nuit glaciale de janvier, Vincent n'hésite pas à appeler la coordination du 115 et à mettre en avant le handicap de Gaby sans même savoir de quoi il s'agit, privilégiant la mise à l'abri coûte que coûte, dans d'autres contextes il arrive que les agents renoncent à négocier une place. Le jour où il trouve une place à Jean-François à La Mie de pain, Alexis précise :

> Journal de terrain, le 28 mars 2019 à 10h50, devant le CHU La Mie de Pain, Paris 13è.
>
> "La Mie de Pain, c'est très demandé par les PSIE [...] On essaie d'y emmener les gens qui sont respectueux, qui gèrent leur addiction. Jean-François, on hésite à le mettre. Aujourd'hui je l'ai bien senti, il était dans une bonne physionomie pour y aller. Je lui en avais parlé la semaine dernière, il m'a dit qu'il était fatigué, qu'il voulait y aller pour se reposer. On choisit la bonne personne ET le bon moment."

Au-delà du geste technique de l'agent, chargé de proposer un accompagnement aux sans-abri, l'expérience sensible permet de détecter des indices, dans les attitudes, les expressions de visage, les façons de parler, de saisir des ambiances plus favorables à tel ou tel mode d'assistance. Par cette attention aux "tonalités atmosphériques qui les assaillent, [aux] physionomies situationnelles"[103], également développée chez les maraudeurs du Samusocial (Cefaï, Gardella, 2011),

[103] Daniel Cefaï, Edouard Gardella, *L'urgence sociale en action. Ethnographie du Samusocial de Paris*, Paris, La Découverte, Bibliothèque du Mauss, p. 167.

les agents développent un sens des situations leur permettant d'affiner leur prise en charge, en tenant compte des personnes mais aussi des moments.

Du bon déroulement de l'accueil des personnes conduites par le Recueil Social dans les établissements dépend le maintien de relations harmonieuses entre les agents et les partenaires susceptibles de délivrer des places. D'où l'importance de penser l'adéquation des personnes et des lieux, au-delà des contraintes de nombre et de typologie de places[104]. Ainsi, s'ils sont parfois amenés à présenter leur demande sous un angle favorable pour obtenir une place sur le moment, les agents s'assurent aussi que la place obtenue *in extremis* ne les privera pas de place à l'avenir, si le sans-abri à qui elle est destinée ne correspond pas à la typologie du lieu d'assistance et si l'hébergement ou l'accueil se passe mal.

La mission d'évaluation et de transport confiée aux équipes du Recueil Social, loin de ne consister qu'en une identification de besoins individuels et un transport vers un lieu adapté à ses besoins, suppose d'une part une hiérarchisation de ces besoins, mettant en œuvre un sens de la justice, d'autre part une négociation avec les lieux d'accueil pour augmenter – à la marge – la capacité d'accompagnement. De part et d'autre, la qualité des interactions se révèle centrale pour mener à bien la mission, et place la capacité relationnelle au cœur du métier des agents. La séquence de la Porte de Champerret est symptomatique de cet art de résoudre, tout au moins d'amoindrir, le problème de l'inadéquation entre places disponibles et besoins des sans-abri par la maîtrise des échanges.

"Faire de la qualité" ou "faire du chiffre" ?

Si en fonction du moment de la journée au cours duquel ils interviennent, les services du Recueil Social bénéficient de ressources différentes et font face à des contraintes variables – besoins et contextes interactionnels avec les sans-abri différents, nature et nombre de lieux d'assistance disponibles –, ils sont tous confrontés à la tension entre des modalités d'action difficilement compatibles entre elles.

De l'aveu de certains agents, parmi les plus anciens, le développement des partenariats du Recueil Social, notamment avec le Samusocial de Paris, a "*changé*

[104] Constatant que depuis un mois, la coordination ne propose plus de places à la Halte Nuit Cin'Halte pour le Recueil Social, Julien suppose que les personnes qui y ont été conduites ne correspondaient pas au profil recherché par l'équipe du lieu, à la recherche de personnes pouvant faire l'objet d'un "*suivi approfondi*" alors que l'équipe de grande nuit du Recueil se servait des places comme d'une "*roue de secours*" quand toutes les places à la Boulangerie et au Chapsa étaient pourvues. Extrait d'entretien téléphonique, le 25 septembre 2019.

la vie"[105] des agents. En "grande nuit" par exemple, une fois les vingt places attribuées par le Chapsa pourvues, l'équipe n'avait plus rien à proposer aux personnes qu'elle rencontrait sur le réseau et devait se contenter de "*travailler pour le lendemain*"[106] en donnant des rendez-vous aux personnes rencontrées ou demander au service de matin de venir les chercher au cours de leur service, solutions toutes deux incertaines car différées : "*Avant on maraudait beaucoup mais on n'avait rien à offrir.*"[107] Avec les places du 115, l'équipe peut répondre aux besoins d'un plus grand nombre de personnes sans avoir à remettre au lendemain et laisser à la rue une majorité des postulants à un hébergement. Pourtant, ce nombre important de places à pourvoir en un temps limité impose la prise en charge de ceux qui sont le plus facilement accessibles, notamment la nuit où l'exigence de conduire les sans-abri à une heure leur laissant le temps de dormir quelques heures s'ajoute à la pression des horaires.

> Journal de terrain, le 18 janvier, 23h05, devant la station Crimée.
>
> En chemin vers Crimée, Vincent explique qu'en général le bus s'arrête à la porte de Champerret pour prendre en charge des sans-abri, mais qu'à force d'aller au même endroit les gens se passent le mot et qu'il y a trop de monde, ce qui crée des rivalités, des bagarres, d'où le choix d'une autre station. "*Comme on a beaucoup de places", poursuit-il, "on ne peut pas aller les chercher un par un en maraudant. On donne des rendez-vous pour que ça aille plus vite. Avant, on s'occupait des pas mobiles, c'était eux la cible, ceux qui ne se bougent pas le cul. Maintenant ce sont les mobiles. On change le lieu de rendez-vous, sinon au bout d'un moment il y a trop de monde, et des conflits*".

Les mobiles, ceux que Vincent définit dans un autre échange comme "*ceux qui viennent en courant sur nous, qui sont demandeurs, ont galéré toute la journée pour avoir une place, [ceux qui] sont à la rue, sont mobiles, ont les capacités cognitives*"[108], constituent une bonne partie du groupe pris en charge par l'équipe de grande nuit qui, en première partie de service, ne dispose pas du temps nécessaire pour aller individuellement vers les personnes réparties sur l'ensemble des stations. A défaut de pouvoir engager une démarche proactive envers les moins mobiles, l'équipe s'applique à venir en aide à ceux dont toutes les tentatives en vue de trouver un hébergement ont échoué et pour lesquels le bus de grande nuit est la dernière chance d'éviter de passer une nuit à la rue. Ce n'est que lorsque l'effectif est suffisant pour charger un minibus en plus du grand bus, ou en dernière partie de service – mais sans possibilité de conduite immédiate – que les agents peuvent

---

[105] Journal de terrain, le 18 janvier, 2h15, dans le bus. Echange avec Jorge.

[106] Journal de terrain, le 27 avril 2019, 2h40, dans le bus. Echange avec Vincent.

[107] Journal de terrain, le 18 janvier, 2h15, dans le bus. Echange avec Jorge.

[108] Journal de terrain, le 27 avril 2019, 2h45, dans le bus vers le CHU Romain Rolland.

partir au hasard des stations à la rencontre de sans-abri s'étant installés dans le métro.

Pour l'équipe de "petite nuit", qui dispose de places au Chapsa mais pas à la Boulangerie, le volume de places à pourvoir est plus faible et les trajets moins importants — l'équipe de "grande nuit" fait souvent deux allers-retours vers la Boulangerie, un deuxième effectif se dégageant après une heure du matin —, les agents peuvent donc sillonner les stations, même sans service de minibus, ce qui est le plus souvent le cas.

> Journal de terrain, le 27 décembre 2018, 17h40, station Porte de Vincennes.
>
> Le quai, assez désert, est parcouru de courants d'air. Sur les sièges rouges au milieu du quai sont assis trois hommes. Une femme, debout, discute avec eux. Nous nous approchons d'eux et les saluons, l'un d'eux s'intéresse au stylo accroché sur la poche du polo d'Olivier, les autres renchérissent, Victor et Olivier leur donnent les stylos qu'ils ont sur eux. La femme semble inquiète, tendue. Les hommes expliquent qu'ils vivent tous les quatre dans des tentes dans le bois de Vincennes et n'ont par conséquent pas besoin d'hébergement. Ils sont venus passer un moment ici mais repartiront dormir. Maëlys, la femme qui les accompagne, demande du feu. Victor lui prête son briquet en lui demandant de sortir fumer à l'extérieur. La conversation se poursuit avec le groupe. Quand Maëlys revient, elle demande aux agents de lui ouvrir un portillon pour accéder au quai. Victor lui propose de venir dormir au Chapsa, pour passer une nuit au chaud, se laver, manger. Elle est réticente. L'un des hommes l'enlace et lui conseille de suivre le conseil de Victor, lui dit que ça lui ferait du bien. Il nous explique qu'elle est malade, qu'elle a besoin de repos. Maëlys se lance dans une longue explication sur l'épilepsie dont elle souffre, les médicaments que la pharmacie ne veut pas lui fournir du fait que son ordonnance est périmée. Elle est très tendue à cause de cela, elle a peur de faire une crise. Son père, médecin, ne lui vient pas en aide et elle en semble très affectée. Victor lui propose de l'accompagner à la pharmacie pour intercéder en sa faveur auprès de la pharmacienne récalcitrante. Celle-ci n'a rien contre la remise du médicament, mais comme Maëlys ne peut payer, le médicament ne sera pas remboursé à la pharmacie étant donné que l'ordonnance est périmée. Victor propose de payer. Maëlys ajoute qu'elle a aussi besoin de Subutex, médicament également présent sur l'ordonnance. Victor refuse de payer pour le Subutex mais achète le médicament pour le traitement de l'épilepsie. Après de longues discussions, dans la rue et sur le quai de la station, Maëlys consent à monter dans le bus pour aller dormir au Chapsa. Il est 18h30. Le bus démarre, Maëlys est seule dans la partie arrière du bus, réservé aux personnes accompagnées. Victor commente : "*Si on passe trop de temps sur un cas comme elle, on ne remplit pas les 23 places qui nous sont attribuées*".

Après cette séquence à la Porte de Vincennes, les trois agents guettent toute la soirée les faits et gestes de Maëlys, craignant à tout moment qu'elle quitte le bus. "*Je pense qu'elle va descendre*", confie Karim, "*là elle est toute seule mais dès qu'un*

groupe va monter elle va partir". Régulièrement les agents reviennent sur le sujet, essayant de prévoir ce que va faire Maëlys. "*Je pense qu'elle va rester*", dit Olivier. "*Moi je suis sceptique, sauf si Victor reste avec elle jusqu'au bout*". De fait, Victor passe de longs moments à discuter avec Maëlys, qui finit par se confier à lui. Les garçons avec qui elle se trouvait dans la station vivent sur l'allocation adulte handicapé qu'elle perçoit, et elle se sent de plus en plus instrumentalisée par eux. Les agents décident de prévenir le personnel encadrant du Chapsa pour qu'elles prennent soin de Maëlys et fassent en sorte qu'elle bénéficie d'un suivi solide.

Au contraire des personnes qui sont d'emblée volontaires pour sortir du métro et dormir dans un centre d'hébergement, Maëlys n'est pas, à l'arrivée des agents, dans l'attente d'une aide quelconque, étant installée avec un groupe d'amis dans le bois de Vincennes. Ce n'est qu'au cours de l'interaction avec les agents qu'elle devient une candidate à l'accompagnement, et qu'elle saisit l'opportunité de faire évoluer une situation qui ne la satisfait pas. Il aura fallu 45 minutes en station, la résolution d'un problème médical, et l'attention constante des agents, la mobilisation de l'un en particulier, pour comprendre une partie de la problématique de Maëlys et être à même de transmettre les éléments clefs aux responsables du lieu d'assistance. L'enjeu est de l'amener à accepter un accompagnement et l'aider à résoudre les problèmes qu'elle rencontre. Au fil de la soirée, les fils entremêlés de l'histoire se sont dénoués et un besoin identifiable a émergé. Sans le contact instauré par Victor et la continuité de la discussion au fil de la soirée, Maëlys ne serait sans doute pas restée dans le bus jusqu'au Chapsa.

L'essentiel de la mission étant dévolu au dépôt de vingt-trois personnes au Chapsa, il n'est pas possible de réitérer un tel type de séquence deux fois dans une même mission[109], à moins qu'un minibus soit associé au grand bus[110].

Quoi qu'il en soit, pour la "petite nuit" peu de lieux sont accessibles, les ESI étant fermés au moment où les agents commencent à descendre en station, et les retours de place des CHU n'étant pas encore connus[111].

Les équipes du matin et du "mixte" ont une marge de manœuvre plus importante pour marauder, notamment depuis la fermeture de l'accueil de jour de Charenton, qui constituait pendant la durée de son existence la priorité dans les

---

[109] Ce soir-là, un appel PC signale une personne volontaire à la station Gare de l'Est. Les agents décident de ne pas s'y rendre. "On n'a pas le temps, pour une seule personne", explique Olivier.

[110] Beaucoup d'agents déplorent, notamment lorsqu'ils ont passé beaucoup de temps à convaincre quelqu'un de les accompagner, en heures passées dans la mission et/ou en semaines de réitération de leurs efforts, de ne pouvoir aller plus loin ou en savoir plus : « Une fois le relais passé, reste une grande frustration », précise Julien, « les agents n'ont pas la main sur le suivi, n'ont pas de nouvelles non plus ».

[111] Au-delà d'une certaine heure, les structure d'hébergement doivent « rendre au 115 » les places qui avaient été attribuées à des personnes qui ne sont finalement pas présentées. Ces « retours de place » permettent alors à la Régulation du Samusocial, de trouver des solutions, pour les demandes formulées par les maraudes ou par les sans-abri qui appelleraient directement le 115, et de ne pas laisser de lits vides

accompagnements. Auparavant, le “mixte”, pris entre l’exigence d’occuper les places de Charenton, puis celles attribuées par le Chapsa, en fin de service, en tenant compte de durées de trajet importantes, recourait comme d’autres services à la visite de grosses stations pour trouver un regroupement de sans-abri plus facilement mobilisables pour l’accompagnement et gagner du temps. Même si le service du “6.30”, avec son minibus, est plus dédié que les autres à la maraude, les agents se sentent pris dans le dilemme entre faire du chiffre et accomplir le travail de longue haleine nécessaire avec ceux qui sont le plus réfractaires.

> Journal de terrain, le 19 mars 2019, à 8h20.
>
> Jibril, Alexis et moi descendons dans la station Goncourt suite à un appel PC. Jean-François et Igor, bien connus du service, sont assis sur des sièges du quai. Les quatre hommes discutent sur un ton amical. Jean-François étant interdit de plusieurs lieux d’assistance, Alexis lui propose de le conduire à l’ESI Saint-Martin, mais Jean-François refuse, préférant se rendre par lui-même dans un accueil catholique. Il monte tout de même boire un café au minibus avec son ami Igor, qui décide de monter dans le bus. Sur le même quai, trois autres hommes sont installés, inconnus des agents. L’un est slovaque, l’autre tunisien, le troisième polonais. Ils se disent intéressés par les services proposés par les agents, mais décident de ne pas venir. Au passage, Jean-François et Igor lancent : “*Y’a même des femmes, là-bas, vous devriez venir !*”. Mais les trois amis ne bougent pas, et nous devons remonter au bus. Sur le chemin, Alexis déplore : “*On manque de temps. On a besoin de temps pour parler aux nouvelles personnes, les convaincre de venir. Mais si on passe deux heures avec et qu’ils ne viennent pas, les structures restent vides, et ceux qui sont volontaires n’ont rien !*”

A côté des habitués, dont certains n’hésitent pas à se rendre par eux-mêmes dans les lieux de leurs choix et pour lesquels la présence du Recueil n’est pas une nécessité absolue, ce qui ne les empêche pas d’y trouver du réconfort dans les moments difficiles (cf. *infra* p. 131), de nouveaux visages font chaque jour leur apparition. Avant d’espérer les conduire dans un lieu d’assistance, il faudra sans doute plusieurs passages, et prendre le temps de leur expliquer les possibilités offertes par les différents lieux, de gagner leur confiance. Au cas par cas, les agents décident de mettre fin aux échanges sur le quai, conscients que ce temps avec les uns est pris au détriment des autres. Mais plus encore que les nouvelles personnes dans le réseau, une autre catégorie de sans-abri, souvent désignés comme les “*cas lourds*”, sont ceux que les agents évoquent le plus souvent, les appelant par leurs prénoms et racontant à l’envi les anecdotes marquantes de leurs séjours dans les stations : s’allonger sur le quai en laissant dépasser sa tête sur les voies, marcher dans la station pantalon baissé, appliquer des soins sur son pied à travers les chaussures, etc.

Journal de terrain, le 27 décembre 2018, 17h10, dans le bus en route vers la porte de Vincennes.

Assez rapidement, les agents évoquent les difficultés qu'ils rencontrent dans leurs missions. Pour Karim, "*déjà un seul minibus en plus, ça nous permet de prendre les cas lourds. Passer deux heures avec Graziella en minibus, c'est pas grave, on est là pour ça! Même chose pour Jean-François à Châtelet. Des fois on les sort juste de la station pour un café et prendre l'air…*"

Pour eux, les agents savent qu'il faut du temps : le temps sur l'instant de rester avec eux et leur parler, et un horizon temporel long émaillé de visites régulières, pour parvenir progressivement à identifier des besoins et proposer des voies de résolution qui soient acceptables pour ces "*cas lourds*".

A des degrés divers, les agents des cinq services déplorent de ne pouvoir consacrer plus de temps à ceux qu'il faut convaincre de rejoindre un lieu d'assistance, rejoignant ainsi l'esprit des débuts du Recueil Social, décrit dans un document interne comme s'adressant "*au premier chef mais sans exclusive, à une catégorie de population dont les individus qui la composent ont perdu toutes capacités de compréhension de leur propre état, voire même de leur environnement et des nuisances qu'ils occasionnent*"[112], catégorie dont le domaine de définition est empreint de la notion de la désocialisation développée par Patrick Henry. Cette conscience d'une mission dont le sens se trouve dans le fait d'*aller vers* plutôt qu'*être rejoint par* se rapproche également de la formule par laquelle le Samusocial de Paris définit son action : "*aller vers les personnes qui ne demandent plus rien*"[113].

Malgré la pression quotidienne liée à l'organisation du dispositif d'urgence et au nombre important de sans-abri rencontrés dans le réseau souterrain, les agents se révèlent, dans leurs pratiques et dans les définitions qu'ils donnent de leur mission, attachés à préserver le travail patient et avant tout relationnel avec les sans-abri, qu'ils désignent souvent comme consistant à "*faire de la qualité*" par opposition à la tentation de "*faire du chiffre*". Cette préoccupation s'inscrit dans une approche plus globale de leur métier, dont la visée consiste, pour la plupart, à apporter une aide durable aux sans-abri, centrée sur une amélioration de leur situation sur le long terme et non sur leur mise à l'abri ponctuelle. S'ils déplorent de ne pouvoir mettre en œuvre cette visée à plein régime, ils représentent néanmoins, par une série d'initiatives individuelles et dans leur façon d'occuper le temps passé ensemble dans le bus, un soutien important aux sans-abri, bien au-

[112] Département Sécurité, RATP, 1994, "Organisation du pôle humanitaire", U. S. Action sociale et humanitaire. Cité par Yannick Créoff, 2005, "Les relations entre les agents du Recueil Social de la RATP et les SDF du métro", op. cit., p. 35.

[113] https://www.samusocial.paris/quest-ce-que-le-samu-social

delà de la conduite dans un lieu d'assistance. En cela, les ressources relationnelles déployées dans l'expérience commune du transport en bus sont un puissant ressort. Fondées sur des interactions équilibrées, faites de confiance et de proximité, elles constituent des conditions d'échange qui peuvent être déterminantes dans le parcours des sans-abri.

Au-delà de la mission de transport, le travail avec les sans-abri rendu possible par les conditions exceptionnelles du transport

"*Avant, on nous considérait comme de simples transporteurs*", "*On nous a bien fait comprendre qu'on n'était pas des travailleurs sociaux*" : souvent reprises par les uns ou les autres, ces formules révèlent une forme de malaise sur la définition de la mission des agents du Recueil Social, qui ne se reconnaissent pas dans la mission de transporteur, qui leur semble mieux convenir aux missions de la BAPSA et ses navettes entre la Porte de la Villette et le Chapsa de Nanterre. Allant pour certains jusqu'à se dispenser de porter les attributs rappelant la mission de transporteur, comme Thierry qui ne descend jamais avec sa gazeuse et son bâton de défense[114], alors qu'en tant qu'agent de sécurité, même détaché au Recueil Social, il est censé les porter tout le temps, ils redéfinissent leur mission dans le contact quotidien avec le terrain : "*Au briefing, on dit oui à tout, après on fait notre sauce, et ça se passe très bien*", reconnaît Thierry.

Obtenir des places supplémentaires ou des solutions adaptées : la négociation au quotidien avec les services partenaires

Un travail en bonne intelligence avec les partenaires chargés de l'accueil et de l'hébergement des sans-abri est donc crucial pour les équipes du Recueil Social, qui font face à un afflux de demandes et à des situations imprévisibles d'un jour à l'autre, et ont besoin de pouvoir adapter leurs propositions aux besoins des personnes rencontrées dans le réseau.

En appelant, parfois plusieurs fois, le CHU La Mie de Pain, l'accueil de jour de Charenton (avant sa fermeture en juin 2019), et la coordination du 115 pour les

[114] Les agrès de sécurité ne sont pas particulièrement réservés aux sans-abri. Les agents sont confrontés aux usagers de la route, sont témoins d'agressions violentes sur le réseau et sont amenés à intervenir, y compris pour protéger les sans-abri.

places à la Boulangerie (service de grande nuit uniquement), le CHU Romain Rolland, les accueils de nuit Cin-Halte pour les hommes et de l'Hôtel de Ville pour les femmes – la liste des lieux étant variable en fonction de l'évolution des établissements et de la répartition des places –, les agents dégagent des marges de manœuvre pour l'accompagnement des sans-abri. Ils peuvent ainsi avoir une gamme de propositions plus large et adapter au mieux l'orientation vers des lieux répondant aux besoins individuels. Après l'appel à la coordination du 115 en début de mission, les autres appels visent à "aller à la pêche" aux places. Le timing de ses appels est guidé par les rencontres sur le vif, et par la connaissance des horaires de "retours de place", formule consacrée dans le dispositif d'hébergement d'urgence pour désigner la disponibilité de places attribuées mais pour lesquelles l'hébergé ne s'est pas présenté, ou réservées pour la maraude qui ne les a pas toutes utilisées.

Dans la mesure où ces places, qui se présentent au fil de l'eau ou qui sont consenties par les lieux ou par la coordination, ne sont pas *a priori* attribuées au Recueil Social, il en va de l'habileté des agents de parvenir à les obtenir. Chacun développant sa propre façon de faire, il peut y avoir, comme c'est le cas dans la séquence du 27 décembre après l'erreur de compte de la Porte de Champerret, une entente sur l'agent chargé de la négociation. Travaillant toujours en équipe, les agents ont eu l'occasion de tester jour après jour les échecs et réussites des appels des uns et des autres auprès des partenaires, et en ont dégagé un savoir-faire permettant d'optimiser les chances d'obtenir gain de cause lors des demandes par téléphone.

Certains agents donnent une tonalité personnelle à la conversation avec celui ou celle qui susceptible de lui attribuer des places ou de l'aider à résoudre un problème : "*Si tu arrives à me trouver deux places, je viens te faire un bisou*", "*Je te paie un café*", "*T'es un amour !*" sont autant de formules qui révèlent la familiarité entre interlocuteurs amenés à se parler quasi quotidiennement sans se voir, et les ressorts affectifs qui sont activés dans les échanges.

D'autres agents – ou les mêmes agents lorsque leur interlocuteur est de même sexe qu'eux – restent sur un registre plus professionnel, en jouant sur la définition de la situation problématique pour obtenir quelque chose.

> Journal de terrain, le 28 décembre 2018, 12h30, dans le bus en route vers l'accueil de jour de Charenton.
>
> Après une séquence conflictuelle sur la place de la Nation, au cours de laquelle deux sans-abri ont pris à parti des agents, les accusant de mentir sur le nombre de places pour éviter de les prendre, l'équipe fait le compte. Hormis les treize personnes qui seront déposées à l'ESI La Maison dans le jardin, il y a dix-sept personnes dans le bus, pour seulement seize places restantes à Charenton. Thierry prend son téléphone : "*Tu es sûr qu'il ne reste pas une petite place?* (réponse inaudible) *Bah oui mais là ils sont 19, je ne peux pas en laisser trois sur le carreau. Tu peux pas me trouver une place ? Juste une, s'il te plait…*". Je crois avoir mal compris le nombre de personnes surnuméraires. Thierry m'explique tranquillement : "*Non, c'est bien ça, mais j'ai dit 19 pour avoir 17!*".

En décrivant une situation plus critique qu'elle n'est, l'agent augmente ses chances d'obtenir des concessions de la part de son interlocuteur, dont il suppose qu'il ordonne les demandes en fonction de priorités, parmi lesquelles l'afflux des demandeurs auxquels fait face l'équipe du Recueil. Chaque mission comporte ainsi sa part de négociation et donne lieu à l'improvisation de techniques, dont les interlocuteurs ne sont pas forcément dupes mais qui jouent le jeu, pour obtenir une plus grande coopération des pourvoyeurs de places. L'importance de la dimension relationnelle est intégrée par les agents comme un enjeu majeur dans le dispositif d'urgence sociale, ils s'y investissent d'autant plus que de la réussite des interactions téléphoniques dépend l'amplitude de leur champ d'action.

> Journal de terrain, le 15 avril 2019, 8h15, dans le minibus entre Colonel Fabien et Père Lachaise.
>
> Après avoir téléphoné à la Mie de Pain pour obtenir une place pour Emi, Jibril souligne le caractère peu contractuel des concessions de place entre le CHU et le Recueil Social : "*La Mie de Pain, on n'a rien d'établi, rien n'a été signé avec la RATP ni avec le Recueil Social. C'est un contrat moral. Là, j'ai entendu d'abord qu'il n'y avait plus de place, puis il a réussi à me sortir une place.*"

L'enjeu des négociations ne porte pas que sur l'augmentation du nombre de places, mais sur l'obtention de places spécifiques. Plusieurs raisons expliquent que de nouvelles demandes de places surviennent au fur et à mesure de la mission. Les personnes à mobilité réduite n'étant pas acceptées à la Boulangerie ou au Chapsa, le CHU Romain Rolland est l'un des seuls lieux auxquels les agents peuvent recourir si la situation se présente. En début de service, il est possible qu'aucune place n'ait été attribuée pour le Recueil. Il faut donc tenter sa chance à nouveau, en pariant sur un retour de place, ou sur le fait que le coordinateur, devant l'urgence, pourra céder une des places qu'il réserve pour les maraudes du Samusocial. Le placement des femmes nécessite également un traitement

particulier. Elles sont plus nombreuses à refuser d'intégrer le Chapsa et d'avoir à partager une chambre collective, et utiliser des sanitaires souvent très sales, et les agents doivent rappeler la coordination pour des "*places femmes*" très prisées. D'un autre côté, ils négocient également avec les sans-abri pour infléchir leur position sur l'offre d'hébergement : "*Tu me parles de Nanterre, mais ça fait combien de temps que tu n'y es pas allé? ça n'a plus rien à voir avec ce que c'était, et beaucoup de gens sont contents de trouver une place là-bas!*", répète Vincent à tous ceux qui décrivent le Chapsa comme un lieu innommable où ils n'iraient pour rien au monde.

Loin de se contenter de n'utiliser que les places disponibles qui leur sont allouées en début de service, les agents misent sur leur capacité à augmenter quotidiennement le volume et la diversité des places allouées et endossent dans chaque mission ce rôle d'intermédiaire, conscients que leur habileté à négocier permettra d'une part une meilleure adhésion des sans-abri au dispositif, d'autre part un accueil plus large et plus adapté de la part des lieux d'assistance.

Diversifier les débouchés, explorer le réseau d'assistance

Les équipes partent sur le terrain quarante minutes environ après la prise de service à Aubervilliers. Les équipes du matin et celle de grande nuit parviennent en général assez rapidement à leur première destination, mais celles du mixte et de petite nuit sont confrontées à la forte circulation métropolitaine en journée. "*Parfois on met déjà quarante minutes, juste pour sortir de la rue*", déplore un agent de petite nuit, alors que nous sommes bloqués au départ de la mission, vers 16h45, au feu rouge de la rue de la Haie Coq, point de départ des bus depuis le dépôt d'Aubervilliers. Pour le mixte, la saturation du réseau routier parisien pèse sur l'ensemble de la mission, chaque déplacement devant être évalué à l'aune d'un temps de trajet rallongé par la forte circulation en journée. Travaillant principalement avec l'accueil de jour de Charenton, dédié aux sans-abri rencontrés dans le réseau souterrain, jusqu'à sa fermeture en juin 2019, et avec le Chapsa de Nanterre, le "mixte" devait se cantonner à l'est parisien pour réussir à venir à bout de la mission dans le temps imparti, et cibler des zones du réseau où trouver avec certitude un grand nombre de sans-abri : "*On va dans les grosses stations pour remplir vite*", confie Yves. Ayant chaque jour un nombre de places réservées à

Charenton comme à Nanterre, il était tenu de ne pas trop s'éloigner du 12ème arrondissement s'il voulait pourvoir les places de Charenton avant de devoir se rendre à Nanterre en fin de service, puis rejoindre le dépôt d'Aubervilliers sur une autoroute A86 saturée.

> Journal de terrain, le 26 mars 2019, à 10h30, dans les bureaux du Recueil Social, Aubervilliers.
>
> Les agents vont et viennent dans la pièce commune, où ont lieu les briefing, ils préparent le matériel et se changent pour partir sur le terrain. Sur l'un des tableaux fixés aux murs de la salle, sur lesquels figurent les informations importantes – personnes exclues de tel ou tel lieu d'assistance, nombre de places disponibles dans les lieux partenaires, liste des agents présents pour chaque jour de la semaine, etc. – il est précisé que l'accueil de jour de Charenton est fermé aujourd'hui. Les agents semblent contents, voire soulagés. "C'est cool, on va pouvoir aller dans d'autres stations", annonce Thierry, heureux de pouvoir explorer des stations rarement visités à la faveur de cette fermeture.

Lorsque l'obligation de travailler quotidiennement avec un établissement en particulier est levée, l'amplitude géographique de la mission s'accroît et favorise la prise en charge de nouvelles personnes.

D'autres contraintes limitent la capacité d'action des services, comme les horaires d'ouverture des lieux d'assistance partenaires. A la suite de la fermeture de l'accueil de Charenton, et la réallocation du budget ainsi dégagé sur d'autres lieux d'assistance, des accords ont été signés entre la RATP et certains ESI pour que ceux-ci augmentent leur amplitude horaire et permettent ainsi aux services du Recueil Social de mener une action plus efficace et mieux répartie sur l'ensemble du réseau. Avant cette date, les personnes déposées par le "mixte" à l'ESI La Maison dans le Jardin, dans le 12ème arrondissement, et qui souhaitaient être conduites au Chapsa dans l'après-midi, ne pouvaient être déposées avant 14h30, à la fin de la fermeture méridienne de l'établissement. Pour le "6.30", cette fermeture de milieu de journée fait qu'en fin de service, les agents ne peuvent plus conduire personne dans les lieux d'assistance[115]. En revanche, c'est en début de service que le "4.45" est limité par les horaires d'ouverture des lieux, "*Il vaudrait mieux des ESI qui ouvrent très tôt et ferment à 15h et d'autres qui ouvrent à midi et ferment tard*", suggère Ali[116]. Pour l'équipe de grande nuit, le problème des horaires tient essentiellement au souci de déposer les sans-abri le plus tôt possible afin qu'ils puissent dormir le plus longtemps possible. La première partie de mission se déroule donc à un rythme soutenu. Il arrive souvent que le deuxième passage au CHU La Boulangerie se fasse après 2 heures du matin, et les hébergés

[115] Journal de terrain, le 19 mars 2019, à 12h45, dans le minibus. Echange avec Alexis.

[116] Journal de terrain, le 28 janvier 2019, à 8h25, devant la station Daumesnil.

seront quoi qu'il en soit réveillés comme tout le monde à 7 heures du matin. L'équipe s'efforce donc d'aller le plus vite possible pour "*aller les coucher*" rapidement. Une fois les passages à la Boulangerie et au Chapsa effectués, la cadence peut ralentir, mais aucun accompagnement n'est plus envisagé à cause de la fermeture nocturne de l'ensemble des lieux d'assistance. Les agents n'ont alors plus aucun hébergement à proposer dans l'immédiat aux personnes qu'ils rencontrent dans les stations. Ils préparent le terrain pour une éventuelle prise en charge le lendemain.

Même lorsque les établissements sont ouverts, certaines personnes peuvent s'en voir refuser l'accès, ce qui provoque une réticence à collaborer avec eux.

> Journal de terrain, le 18 janvier 2019, à 11h35, dans le minibus en direction de Bastille.
>
> Comme Abdel est nouveau dans le service, Patrick profite du trajet pour lui expliquer les façons de faire des agents du matin pour contourner les fermetures journalières et méridiennes des ESI, et les besoins des personnes rencontrées le matin, qui diffèrent de celles rencontrées en soirée. Il le prévient que dans certains ESI, "*il ne faut pas amener des gens trop sales, ils les refusent*". Abdel est révolté : "*On va tester ça, pour voir! C'est quoi, ces conneries ? Si t'es un ESI, tu fais ton rôle d'ESI. C'est quoi, une boîte de nuit ?*"

S'imaginant mal déposer certains sans-abri et pas les autres sur des critères de propreté, et parce qu'ils sont attachés à la notion d'accueil inconditionnel, les agents préfèrent éviter ces lieux. D'autres ESI véhiculent la même image de centre sélectif, bien que l'anecdote étayant ce fait soit assez ancienne :

Journal de terrain, le 26 mars à 12h55, dans le grand bus vers Michel-Ange Molitor.

En passant sur l'avenue Victor Hugo, Thierry indique une rue où se trouve un ESI. Je demande pourquoi on ne s'y arrête pas pour y déposer des passagers du bus. "*On y va rarement*", avoue Thierry. "*Nous, ça nous dérange pas de travailler avec tous les ESI. Mais il n'y en a pas beaucoup [des sans-abri] qui sont volontaires. Ici avant, ils ne voulaient que des gens propres*". Edith raconte qu'il y a quelques années, elle a téléphoné dans cet ESI pour prévenir qu'elle allait y conduire quelques personnes rencontrées dans le métro. Son interlocutrice lui avait alors répondu :

— *J'espère qu'ils sont propres.*

— *Vous savez, c'est des SDF !*

— *Oui, mais ils sont propres ?*

— *Ok, au revoir, bonne journée.*

Le bus avait fait demi-tour pour un autre ESI.

Les orientations des agents tiennent compte, en plus des contraintes liées aux horaires, des spécificités des lieux d'assistance, et des préférences des sans-abri, qui renforcent la tendance à fréquenter toujours les mêmes lieux. Certains espaces, comme l'ESI La Maison dans le jardin, sont appréciés de la plupart des sans-abri, et pour mener à bien la mission il est plus pratique et rapide pour les agents de les y conduire plutôt que de les convaincre d'explorer un nouveau lieu. Les opportunités de se familiariser avec ces endroits plus inhabituels, et de vérifier que les mauvaises réputations de certains lieux sont toujours fondées, sont rares. Le "6.30" fait exception dans la mesure où il est conçu comme un complément au "4.45" et ne circule qu'en minibus : les agents peuvent donc se permettre de sillonner Paris, de visiter les petites stations grâce à l'utilisation d'un véhicule plus maniable et d'accompagner de plus petits groupes dans les ESI à faible capacité ou déjà bien occupés. Ils se rendent fréquemment à l'ESI Saint-Martin (Paris 3è), au Refuge de Pantin, à l'ESI La Maison dans la Rue (Paris 12è), à l'ESI Bichat (Paris 10è), à l'ESI La Maison du 13 (Paris 13è), et à l'ESI Arche d'Avenirs (Paris 13è). La diversité des espaces fréquentés est rendue possible par le fait que le nombre de sans-abri à prendre en charge est moins important, adapté au volume du minibus, ce qui dégage le temps nécessaire à l'exploration de lieux peu fréquentés.

Journal de terrain, le 19 mars 2019, 9h10, à la station République.

En arrivant sur la place de la République, Jibril se tourne vers Igor, recueilli à la station Goncourt peu de temps avant : "*On ira prendre le petit déjeuner à [l'ESI] St-Martin, Igor, ça va pour toi ?*". Emmanuel reste en surface avec Igor tandis que nous descendons dans la station avec Jibril et Alexis. Alexis commente : "*Comme Charenton ne sert plus de petit déjeuner après 10h, je les emmène prendre un petit déjeuner dans une autre structure. C'est une petite technique qu'on utilise pour qu'ils connaissent les structures, pour qu'on garde le contact avec les structures. Comme ça, si on passe pas, en général ils vont dans les structures par eux-mêmes, s'ils ont besoin. Et éventuellement s'ils trouvent un copain ou s'ils se sentent bien en prenant le petit déj, ils vont rester.*"

Le passage dans des lieux d'assistance moins prisés que d'autres revêt donc une quadruple fonction : répondre aux besoins alimentaires des sans-abri ; entretenir de bonnes relations avec le personnel – dans le but de s'assurer du bon accueil des personnes déposées par le Recueil[117] ; habituer les sans-abri à ne pas se focaliser sur certains lieux d'assistance au détriment des autres ; les inciter à se rendre dans les lieux par leurs propres moyens. La tonalité pédagogique des deux dernières fonctions tend à laisser penser que les agents souscrivent à l'idée que les sans-abri doivent apprendre à prendre soin d'eux-mêmes et ne sont plus à même d'identifier leurs propres besoins[118]. Pourtant, les objectifs poursuivis par les agents se comprennent davantage comme relevant d'un souci d'améliorer la qualité du service rendu que d'une volonté de corriger des pratiques jugées inadaptées de la part des sans-abri. Les préférences de ceux-ci pour certains lieux sont le plus souvent considérées comme légitimes par les agents, qui considèrent que les lieux en question sont ceux qui offrent un accueil de qualité et bénéficient de services plus performants ou d'une gamme plus large de prestations. S'ils cherchent à casser ces habitudes, c'est plus pour diversifier les solutions qu'ils proposent et les rendre attractives, ainsi disposer de destinations de remplacement quand les lieux les plus fréquentés ferment temporairement ou définitivement. Pendant les mois précédant la fermeture de l'accueil de jour de Charenton, les agents du matin et du "mixte" ont ainsi été attentifs à diversifier leurs destinations. C'est sans doute autant pour eux que pour les sans-abri que la formule lancée par Patrick : "*Il va falloir qu'on les habitue à changer de crèmerie !*" prend son sens.

---

[117] Ce point nous a été confirmé par plusieurs agents.

[118] La solution trouvée par les agents peut apparaître comme un des outils possibles pour résoudre la tension des maraudeurs, entre "éviter une dégradation des modalités de travail en relation à l'usager, appréhendé comme un client exigeant, et donc respecter ses volontés, et [...] répondre de façon professionnelle aux besoins de l'usager comme patient, qui ne sait pas forcément ce qui est bon pour lui et qui peut se mettre en danger". Cf. D. Cefaï, E. Gardella, *L'urgence sociale en action. Ethnographie du Samusocial de Paris*, *op. cit.*, p. 302.

Le soin apporté aux relations avec les employés de ces services compte également beaucoup dans les visites régulières aux différents ESI faites par le "6.30" : "*Si tu restes trois mois sans y aller, c'est pas bon, ils t'oublient, après!*", précise Alexis[119]. Or l'un des intérêts du maillage parisien des ESI est de permettre aux agents de conduire les sans-abri à l'endroit correspondant le mieux à leurs besoins, grâce aux services qu'elle propose ou par des effets de localisation : la Maison du 13 est privilégiée pour Tarek qui a un pied infecté, car un podologue y fait une permanence tous les mercredi, et également pour Martin, qui pourra se rendre plus facilement à l'hôpital se trouvant à proximité.

Un art de se ménager des solutions se développe, et souligne la double perspective dans laquelle travaillent les agents. Tout en exécutant leur mission, qui selon les époques est plus ou moins contrainte par des objectifs chiffrés, fixés à l'avance, ils aménagent le cadre dans lequel s'effectue cette mission, en ménageant les ressources dont ils disposent et en développant des stratégies pour augmenter leurs marges de manœuvre.

Entre l'urgence de pourvoir en un temps limité le nombre de places disponibles, tout en travaillant au quotidien à augmenter ce nombre pour faire face à l'afflux de personnes nécessitant un accompagnement, et le souci d'un accompagnement de qualité, qui s'adapte aux besoins individuels et prend en compte les plus réfractaires, les plus "*désocialisés*", les exigences de la mission sont en partie contradictoires et mettent les agents face à des dilemmes au quotidien.

Aider le plus loin possible

Parce qu'ils passent un temps considérable, multiplié pour certains par des années de prise en charge ou de présence dans le métro, les agents du Recueil Social et les sans-abri se trouvent dans une proximité et une interconnaissance, le plus souvent inaccessible aux travailleurs sociaux des lieux d'assistance, propice au développement d'une relation d'aide fructueuse. Certains agents s'en saisissent pour accompagner le plus loin possible les sans-abri, au sein et en dehors du dispositif d'urgence sociale.

[119] Journal de terrain le 13 mai 2019, 6h50, dans le minibus.

Conduire les sans-abri dans les lieux d'assistance, une fin en soi ?

> Journal de terrain, le 29 avril 2019, à 2h25, dans le minibus en direction de la place de Clichy.
>
> Julien raconte l'épisode au cours duquel le cadre de la Boulangerie lui a demandé de ne plus amener un sans-abri qu'il avait conduit la veille. Après une discussion un peu houleuse avec le cadre réticent à prendre en charge l'homme en raison de son homosexualité et arguant qu'il agit "*pour sa sécurité*", Julien décide pourtant de ne plus conduire cet homme à la Boulangerie. Même s'il trouve anormal ce refus de prise en charge, il préfère placer cette personne prioritairement au Chapsa, "*comme les vieux et les malades*" : "*Je peux faire la remarque [au cadre de la Boulangerie], dire que je ne trouve pas ça normal, que c'est à eux de l'imposer et de le protéger, mais je ne sais pas ce qui va se passer derrière.*"

Inquiets pour le suivi dont peuvent bénéficier les sans-abri dans certains centres, après des épisodes comme celui-ci, les agents s'efforcent parfois d'influer sur "*ce qui va se passer derrière*". Si certains d'entre eux évitent ce genre d'initiatives, considérant qu'elles empiètent sur le domaine d'action des encadrants des lieux, d'autres n'hésitent pas à intervenir auprès d'eux, avec plus ou moins d'insistance, en prévenant de la nécessité de s'occuper en priorité d'une personne en particulier, comme Karim au sujet de Maëlys (cf. *supra* p. 118), en demandant "très fermement" qu'un suivi soit réalisé pour un sans-abri, voire en tentant d'obtenir une prestation spécifique pour la personne accompagnée.

> Journal de terrain, le 25 mars à 15h20, à l'accueil de jour et halte nuit de l'Hôtel de Ville.
>
> Thierry, Edith et moi accompagnons Gabrielle à l'accueil de jour de l'Hôtel de Ville. A l'entrée, un membre de l'équipe prévient que l'accueil de jour ferme à 18h, qu'il reste donc peu de temps. Thierry répond qu'au téléphone on lui a assuré que Gabrielle pourrait rester pour la nuit. L'employé n'est pas au courant et doute que cela soit envisageable. Thierry demande à voir la responsable. Une femme d'une cinquantaine d'années sort d'un bureau et nous reçoit autour d'une table servant aux activités des usagers du lieu. Elle prend le temps d'expliquer le fonctionnement du lieu et insiste sur le fait que les places en accueil de jour ne sont pas les mêmes que celles de la halte nuit et qu'elle ne peut garantir une place à Gabrielle dès maintenant. Thierry insiste : "*Moi, si je ne suis pas sûr qu'elle reste dormir ici, je ne la laisse pas. Si elle reste avec moi, elle est sûre d'avoir une place à Nanterre. Je l'amène ici pour qu'elle puisse voir une assistante sociale mais si vous la mettez dehors à 18h, qu'est-ce qu'elle va faire ?*" Au bout d'une dizaine de minutes, la responsable accepte de bloquer une place à Gabrielle pour la nuit à venir et les deux suivantes, afin qu'elle puisse commencer un travail avec l'assistante sociale.

Passant outre les procédures habituelles d'allocation de place, Thierry s'assure que l'orientation qu'il a choisie pour Gabrielle aura un intérêt pour elle, et en l'occurrence qu'elle ne se trouvera pas dans une situation encore plus critique qu'avant la conduite. Ce type d'initiatives, qui fait fi des limites institutionnelles et du fonctionnement du dispositif d'urgence, fait partie des solutions de terrain trouvées par les agents pour prolonger leur action au-delà du transport[120]. Il est révélateur d'une volonté d'avoir soin des destins individuels au-delà de la mission de transport et d'assumer un rôle de protecteur qui se déploie parfois sur le long terme[121].

Sans se confronter systématiquement aux cadres des établissements où ils les déposent, les agents jouent aussi sur leurs choix d'orientation pour favoriser le bon suivi des sans-abri qu'ils transportent. En attribuant chaque soir à Mazda, homme âgé et ayant des difficultés de mobilité, une place au Chapsa, alors qu'une orientation vers le CHU Romain Rolland, établissement plus confortable et dans lequel les sans-abri peuvent dormir plus longtemps, conviendrait bien à son état de santé, les agents entendent créer les conditions favorables à un meilleur suivi de son dossier par le travailleur social de Nanterre. Sachant le service social du Chapsa submergé de demandes, ils craignent que si Mazda dort ailleurs, le traitement de son dossier soit retardé. Inversement, lorsqu'ils ont l'impression que l'approche du travailleur social ne convient pas à la personne qu'ils y déposent, ils essaient de varier les destinations, pour multiplier les chances qu'elle "*tombe sur le bon travailleur social, celui qui va pouvoir faire quelque chose pour [elle]*"[122].

En plus des initiatives en direction des lieux d'accueil, les agents développent aussi des actions à l'extérieur du dispositif d'assistance aux sans-abri. Pour Jibril, ces initiatives personnelles des agents renouent avec "*ce qu'était le "6.30" avant[123] : on prenait le temps, on les aidait dans les démarches. Parce que l'assistante sociale dans une structure qui donne rendez-vous une semaine après, ça ne marche pas.*

---

[120] En l'occurrence, cette initiative, peu appréciée par la responsable, considérant que l'intervention de Thierry se faisant responsable du sort de Gabrielle rend difficile l'instauration par l'assistante sociale d'une relation de confiance avec l'intéressée, a été suivie d'un accord oral entre l'accueil de jour et halte nuit de l'Hôtel de Ville et le Recueil Social, fondé sur la garantie de places pour la nuit en cas d'accompagnement d'une femme en journée.

[121] Certains sans-abri montent dans le bus du Recueil Social au lieu de rejoindre par eux-mêmes un ESI, parce qu'ils estiment avoir plus de chances d'obtenir gain de cause. Romain, qui vit dans une tente près de la station Quai de la Gare, explique qu'il préfère être accompagné des agents du Recueil pour obtenir un rendez-vous avec l'assistante sociale de l'ESI La Maison dans le jardin.

[122] Journal de terrain, le 28 mars 2019 à 10h50, devant le CHU La Mie de Pain, Paris 13è. Echange avec Alexis.

[123] Selon les agents, les directives varient en fonction des cadres en poste, et l'action décrite du 6.30 n'a de ce fait plus cours depuis 2 ou 3 ans.

On passait beaucoup de temps avec eux. Les résultats, on les obtient avec la confiance, avec le temps"[124].

De fait, beaucoup de sans-abri, à force de démarches sans issue, de dossiers rejetés, ne parviennent pas à se mobiliser dans un travail social qui suppose de longs délais d'attente et des rendez-vous espacés dans le temps, qui ne sont pas toujours adaptés à leurs conditions de vie. Ils sont bien plus enclins à faire part de leurs problèmes et à leur chercher des solutions avec des agents qu'ils côtoient au quotidien, et avec lesquelles ils vivent de longs moments de convivialité dans le bus, dans le bois de Vincennes ou en d'autres endroits de Paris au moment des pauses, et sur les quais du métro.

> Extrait d'entretien avec Thibaut, le 15 mai 2019, 19h15, couloir du métro Maubert Mutualité
>
> — *Des gens comme toi, qui travaillent dans un bureau, à la base, qui viennent là où on est, comme nos amis, qui sont là, au Recueil Social, qui viennent sur le terrain, je trouve que c'est fort. T'as vu, j'en pleure...*
>
> — *Qu'est ce qui fait que tu vas plus facilement suivre une équipe du Recueil Social ?*
>
> — *Parce que ces gens-là sont plus compréhensifs que dans les bureaux, parce qu'ils sont sur le terrain tous les jours, ils voient la misère tous les jours, ils sont là, ils peuvent discuter avec nous, nous réconforter et tout, nous parler bien. Ils viennent là, quoi ! On les voit et tout, c'est le café, voilà, c'est hyper social ! Dans un bureau, tu vois une assistante sociale, tu parles, tu vas parler une heure, voilà quoi ! Mais qu'il y ait des gens qui viennent dans le métro, viennent nous voir dans le métro, moi je dis bravo ! Respect ! (il pleure) Ils sont forts, eux, c'est des monstres ! On se connaît bien maintenant, ça y est, on se voit tous les soirs.*

Le fait de venir voir les sans-abri là où ils sont, et surtout d'y revenir, d'être en somme toujours là, est une dimension importante de la relation entre agents et sans-abri, placée sur un territoire que les uns et les autres considèrent comme le leur, celui du métro – pour les sans-abri qui y vont avec régularité –, bien différent du territoire du travail social qui oblige les sans-abri à se déplacer, à quitter leur espace familier, espace physique et espace social.

Plusieurs types d'aides sont apportés par les agents au fil de leurs missions quotidiennes, tirant parti des temps de trajet pour être à l'écoute des besoins et trouver des solutions. En marge de la distribution de thé, café, biscuits et soupes, inclus dans la mission de chaque équipe, les agents s'organisent pour créer des stocks de vêtements, de chaussures, de produits divers, à distribuer en fonction des besoins repérés dans le réseau, que ce soit pour les personnes qui montent dans le bus ou pour celles qui décident de rester en station. Luc, président d'un

[124] Journal de terrain, le 16 avril 2019, à 10h25.

club de rugby, organise des collectes de vêtements qu'il dépose dans les bureaux du Recueil Social. Thierry a obtenu du gérant d'un magasin Camper, place de l'Opéra, qu'il garde les chaussures des clients acceptant de les laisser sur place, afin qu'elles soient redistribuées aux sans-abri. Ici et là, des collectes s'organisent sur le temps personnel des agents, qui décident parfois d'acheter aux uns ou aux autres des articles qui lui sont nécessaires. Lorsque Romain se fait piller le contenu de sa tente, les agents lui achètent matelas, gonfleur et sac de couchage.

En plus de ces dons, certains agents aident des sans-abri dans leurs démarches administratives. Constatant qu'un nombre très important de personnes ne disposent plus de papiers, se les étant fait voler dans le métro ou dans la rue et n'ayant pas fait le nécessaire pour les renouveler, et que le suivi social ne permet pas de résoudre le problème, ils accompagnent l'un ou l'autre dans l'administration concernée, comme Thierry qui profite d'un déplacement à la préfecture de police à des fins personnelles pour y conduire Romain, afin qu'il refasse ses papiers, permettant ainsi de débloquer une situation qui semblait inextricable.

> Extrait d'entretien avec Romain, le 4 février 2019, au café Le Dalou, Paris 12è.
>
> "*Le fait qu'on y revienne pas [faire les démarches administratives], c'est parce que ça met tant de temps… Parce que c'est long, parce que c'est chiant, parce qu'on nous dit de venir là puis au final c'est pas là, c'est là, puis une fois qu'on arrive là on vous dit "mais non c'était là-bas", mais vous êtes sérieux mais mettez-vous d'accord au bout d'un moment! C'est ce qui a fait que j'ai mis autant de temps à me mettre en tête de refaire mes papiers. La première fois qu'on m'a volé ma pièce d'identité, le policier m'a dit :*
>
> *—Mais vous êtes SDF ?*
>
> *— Oui*
>
> *— Vous avez un extrait de naissance ?*
>
> *— Je viens de vous dire qu'on m'a volé mes papiers !*
>
> *— Mais si vous n'avez pas d'extrait de naissance, qu'est-ce qui me prouve que le nom que vous me dites c'est le bon ?*
>
> *Je suis parti avant de le taper.*"

Par leur intervention, les agents viennent occuper un rôle qui, s'il sort du cadre des activités prévues par leur mission, se situe dans la logique de l'homme de terrain, qui peut résoudre des problèmes en agissant au plus près des individus et en faisant avec eux, ce que l'organisation du travail social et la logique de guichet rende souvent impossible[125]. En outre, lorsqu'ils ouvrent leur réseau d'amis aux

[125] Plusieurs travaux de sociologie ont montré comment la complexité et la lenteur des démarches administratives pouvaient conduire au désinvestissement des usagers. Cf. pour l'AME (aide médicale d'Etat) l'article de Céline Gabarro paru en 2012, « Les demandeurs de l'aide médicale

sans-abri pour favoriser leur insertion professionnelle, faisant jouer “la force des liens faibles”[126], ils participent à la restauration d’une image de soi souvent défaillante à force d’échecs et de dénuement.

L’expérience d’une commune humanité

> Extrait d'entretien avec Franck, dans le grand bus, place Daumesnil, le 26 mars 2019.
>
> “*On est là pour sortir de la rue, euh rester dans la rue c'est compliqué et puis euh au bout d'un moment on promet on promet on promet on promet, on fait des, des dossiers SIAO... fais ci, fais ça, fais des démarches, on nous demande toujours de faire des démarches, dossier SIAO dossier machin, euh on veut bien mais il faut qu'au bout d'un moment ça, ça bouge quelque part, quoi ! […] Bien sûr, j'ai mon dossier SIAO urgence, dossier insertion euh... euh... j'ai fait euh... le... le plan DALO, le plan machin euh... y'a rien qui aboutit, donc au bout d'un moment on va sombrer, on va sombrer, euh parce que euh... moi je suis en train de sombrer, euh, moi je vous dit tout de suite moi je suis en train de sombrer... maintenant, je suis en... je suis en pente euh... en pente descendante […] le Recueil il est, il est humain, il est humain, heureusement qu'on a eux, heureusement qu'on a eux, parce que autrement si on n’a pas le Recueil, on a quoi ? on a quoi ?* »

Si les agents sont nombreux à déplorer qu’on leur ait souvent répété en interne qu’ils n’étaient pas des travailleurs sociaux, cette caractéristique constitue un point fort dans leurs rapports aux nombreux sans-abri qui, comme Franck, sont lassés du travail social et méfiants vis-à-vis des dispositifs d’aide sociale. Bénéficiant d’un statut particulier, précisément parce qu’ils ne sont pas travailleurs sociaux et parce qu’ils viennent sur le terrain des sans-abri, ils occupent une place importante dans le quotidien de certains, à qui leur présence apporte un soutien moral qu’ils ne peuvent obtenir auprès d’un entourage familial et amical avec lequel ils ont fréquemment rompu (cf. *supra* p. 59).

Plus précisément, à la différence du travailleur social, l’agent du Recueil, disponible pour des discussions informelles dans et autour du bus, apparaît comme

---

d’État pris entre productivisme et gestion spécifique », Revue européenne des migrations internationales, vol. 28, n°2, p. 35-56.

[126] Par cette expression, le sociologue Mark Granovetter décrit le mécanisme par lequel les liens faibles, ceux des personnes qu’on ne connaît pas directement, avec lesquels notre entourage nous met en contact, a plus d’influence, en l’occurrence dans les démarches d’emploi, que les liens forts, ceux entretenus avec l’entourage proche. “The strength of weak ties”, *American Journal of Sociology*, 1973, 78/6, p. 1360-80.

celui avec lequel partager une même humanité, celui avec qui on peut partager des centres d'intérêts, des préoccupations, des pans d'histoire communs.

> Extrait d'entretien avec Iliana, dans le grand bus devant la station Sully Morland, 19h35.
>
> "*Ça représente beaucoup, pour être honnête. En fait, c'est mon repère dans la journée. Il y a un côté hyper rassurant et hyper protecteur de la part de l'équipe parce qu'ils sont hyper avenants vis-à-vis des femmes. Ils essaient vraiment de nous prendre en charge en priorité avec les personnes âgées, donc sur ce niveau-là c'est super. Il y a un côté social aussi, où ils essaient quand même un peu de comprendre notre situation, sans rentrer dans les détails mais au moins de comprendre notre histoire, d'où on vient, comment on s'est retrouvé un peu là et quels sont nos objectifs. Et je sais qu'ils m'ont aussi beaucoup aidée notamment sur les placements avec le 115 pour me trouver des places plus convenables que le Chapsa. Du coup, en fait, c'est un peu mon rayon de soleil de la journée, l'équipe, là. On s'attache aussi, on s'attache beaucoup parce qu'il y a ce lien qui se crée… même si on sait qu'au final on est juste transportée d'un point A à un point B, ça va au-delà de ça, en fait. Il y a beaucoup de social derrière, beaucoup de discussions. Parfois on discute de tout et de rien. Moi par exemple c'est des discussions qui me manquent en journée parce que soit je m'isole soit je suis confrontée à des situations… y'a des histoires que j'ai pas spécialement envie d'entendre en fait [...] y'a des profils qui peuvent être effrayants dans le sens où on n'a pas envie d'être comme eux en fait [...] C'est ça en fait, retrouver un semblant de quotidien. Je peux parler un peu de mes démarches dans ma journée comme je peux parler un peu de l'actualité, comme ce que j'ai vu ou ce que j'ai lu dans la journée et ça permet de garder un peu la tête froide par rapport à ce qu'on vit [...] Le fait d'avoir des conversations comme ça je trouve ça vachement sain pour l'esprit. Parfois je sais que j'ai pas le moral après la journée parce que mes démarches n'avaient pas abouti ou parce que j'avais eu un refus du 115 et le fait d'avoir une discussion avec l'équipe bah ça rebooste pour le lendemain.*"

Pour Iliana, 34 ans, qui a dû quitter le domicile familial deux mois auparavant, les contacts avec l'équipe de "petite nuit" sont vécus comme des rendez-vous réguliers qui structurent sa journée et sont à la fois un soutien moral face à la rudesse de la situation quotidienne et des démarches à effectuer, et une restauration du lien social. Le simple fait de discuter de choses et d'autres a une importance fondamentale dans un quotidien dominé par les interactions avec les compagnons d'infortune ou avec les employés des services administratifs, interactions qui toutes la réduisent au statut de sans-abri. En évoquant la banalité d'un quotidien commun, les discussions à bâtons rompus au pied du bus restaurent une identité personnelle noyée dans l'urgence d'une situation sociale critique. Elles donnent l'assurance d'être pris en compte dans la singularité de son histoire et de ne pas "*être comme eux*", comme ces "*profils effrayants*" croisés au fil des démarches.

Ainsi observe-t-on au cours des missions agents et sans-abris visionnant ensemble un clip de salsa sur un téléphone, commentant les résultats du match de foot qui vient de s'achever, voire chantant et dansant.

Photo d'un agent jouant de la guitare devant le minibus place de la Nation

Photo d'une agente dansant sur une musique de David Bowie diffusée via le téléphone de Manuel, dans le bus du Recueil Social

Amenés à jouer tour à tour un rôle de père — Thierry qui ne veut pas laisser Gabrielle à Hôtel de Ville sans contrepartie (cf. *supra* p. 131) —, de grand frère — Jibril qui lance un "*Tu m'as pas écouté!*" à Giani qui s'est fait voler ses chaussures sur le quai du RER Nation dans la nuit —, d'ami — "*on se met au même niveau, comme si c'était nos potes*", dit Alexis —, les agents instaurent un climat familial quotidien qui aide les sans-abri à rester connectés à une communauté humaine.

La possibilité de développer une telle convivialité est plus ou moins grande selon les services. La "grande nuit" est beaucoup plus contrainte que les autres services par le timing des dépôts et par une atmosphère qui peut être plus électrique au sein du groupe des sans-abri à cette heure de la journée. A l'inverse, les services

où le temps passé en bus est plus long ont plus de latitude pour transformer la routine du transport en bus en une expérience collective positive, par des petites attentions au quotidien, et par l'organisation d'événements festifs à certaines périodes de l'année. Ainsi le "mixte" organise-t-il un repas par an au restaurant au moment de Noël, avec la complicité du restaurateur qui met à disposition son espace, et de l'entourage des agents qui participe à une collecte permettant l'achat de cadeaux pour les convives. Plus régulièrement, les anniversaires des uns et des autres sont fêtés à l'occasion d'un des pique-niques organisés régulièrement par l'équipe. Pour l'occasion, les agents se répartissent le travail : l'un confectionne un gâteau chez lui, l'autre s'occupe du cadeau, etc.

Avec une intensité différente selon les services en fonction des marges de manœuvre dont ils disposent et de la configuration des équipes, l'action du Recueil Social remplit un spectre très large de fonctions : le rôle d'intermédiaire entre sans-abri et lieux d'assistance, qui se décline en une négociation quotidienne et de longue haleine envers les uns et les autres, et un travail de mise en adéquation de chaque instant entre les besoins et les disponibilités; le rôle d'arbitrage entre les situations d'urgence — l'urgence du nombre de demandes à pourvoir ou celle des "cas lourds" —; le rôle de restauration d'un entourage protecteur et restaurateur d'identité.

Conclusion

En 1955, Alexandre Vexliard distinguait, à côté des “clochards” qui ont élu domicile dans le métro et qu’il décrit comme déconnectés des règles de la société, des “sans-logis”, membres des classes populaires victimes de la saturation du parc d’hébergement[127]. Deux types de population correspondant à deux types d’usages du métro : comme lieu de vie principal dans un cas, comme lieu de secours pour la nuit dans l’autre, en lien avec des activités quotidiennes et d’autres lieux de ressources la journée.

Six décennies plus tard, au terme de cette enquête, quelles sont les caractéristiques de l’occupation du métro par les sans-abri ?

Les deux groupes décrits par l’auteur trouvent des résonances dans la disparité actuelle des profils individuels des sans-abri croisés dans le métro et l’hétérogénéité des usages qu’ils en ont. Les usages du métro sont plus diversifiés et moins étroitement connectés à des catégories de sans-abri que dans la description du psychologue, et le lien sous-tendu par la description de l’auteur, entre degré d’ancrage dans le métro et “désocialisation”, mérite certainement d’être précisé

Présents la plupart du temps, parfois dégradés physiquement, certains sans-abri sont, par leur forte exposition au regard public, la figure à partir de laquelle se façonne un imaginaire du « sans-abri du métro » – mais aussi des politiques publiques et des commandes d’enquête (Brousse, Firdion,Marpsat, 2008). Moins visibles et présents selon des cyclicités diverses, d’autres trouvent refuge dans le métro, que parfois seul l’œil avisé des maraudeurs du métro aguerris à la phénoménologie du sans-abrisme souterrain perçoit : des travailleurs précaires, figure contemporaine de l’ouvrier “sans-logis” décrit par A. Vexliard, mais aussi des femmes qui fuient des violences, des jeunes en rupture familiale, des retraités en attente d’une place en résidence sénior, des toxicomanes, des malades, dont la pathologie a brisé le parcours professionnel, des hommes qui ne se sont pas remis d’un échec personnel. Cette énumération en forme de motifs de déclassement social ne rend pourtant pas justice à des dynamiques de vie qui ne se laissent pas appréhender comme l’effet d’une liste de facteurs. Parmi les habitués du métro se trouvent, à côté des individus qui semblent inaccessibles à tout échange social ordinaire, beaucoup d’individus ayant eu des parcours dominés par un rapport très précaire à l’hébergement et qui tirent parti des ressources qu’offre le métro, jugées préférables aux solutions d’hébergement d’urgence qui leur sont proposées. Loin que ces refus d’hébergement soient le signe d’une désocialisation (Gardella et

[127] Cf. exergue du rapport, p. 10.

Arnaud, 2019), ils sont souvent au contraire les indices que les liens qu'ils ont tissés dans leur environnement de fortune leur sont plus précieux que l'assurance d'un lit pour la nuit. Ils peuvent toutefois, en fonction de leurs besoins, accepter d'être accompagnés ou se rendre par eux-mêmes dans un lieu d'assistance. Ils côtoient ceux dont le parcours est jalonné d'allers-retours entre des phases de stabilité dans un logement et des phases de précarisation associées à des épisodes de sans-abrisme. Selon la façon dont ils intègrent dans leur biographie le fait de se retrouver à la rue, ils assument plus ou moins leur présence dans le métro, s'attachant parfois à la rendre invisible, parfois à s'éloigner des dangers de chute sociale qu'elle constitue à leurs yeux. Mais on trouve également dans le métro des personnes qui se retrouvent brutalement à la rue, après des ruptures familiales, des pathologies, ou pour fuir un danger. Pour eux, le métro peut aussi bien être une zone à risques à laquelle ils se résolvent à aller, au moins dans un premier temps, à défaut de solution alternative, qu'une tangente biographique.

Quelle que soit la façon dont la rencontre du réseau métropolitain s'effectue et la durée de présence, les façons de prendre position dans le métro, comme un pis-aller ou comme dans un espace de ressources comme un autre, sont variables et dépendent de ces parcours biographiques, qui donnent sens diversement à leur présence à la rue. Les habitués du métro, ceux qui y passent le plus clair de leur temps, sans être nécessairement les êtres hors du temps social que décrit A. Vexliard, y trouvent la plupart des ressources dont ils ont besoin. Figures connues des voyageurs (ou du transporteur), ils bénéficient de leurs dons, développent des interactions avec eux comme avec les différents intervenants de la station, et restent ainsi nuit et jour dans un environnement qui leur est familier et où ils se sentent reconnus. D'autres n'utilisent, à l'image des "sans-logis" des années 1950, que l'aspect pratique du réseau qui leur assure un abri pour leur nuit, mais organisent la plupart de leurs activités à l'extérieur, ainsi qu'ils le faisaient avant de perdre leur logement. L'opportunité de pouvoir dormir dans le métro économise pour certains la corvée quotidienne et hasardeuse de l'appel au 115 et les heures d'attente incertaine pour avoir un toit pour la nuit. Pour d'autres, qui redoutent une nuit passée à la rue ou dans le métro, c'est le passage du Recueil dans les stations et l'espoir d'être conduit dans un centre d'hébergement qui constitue une solution moins risquée que la procédure téléphonique. Une partie d'entre eux y passe partout tout ou partie de la journée, y trouvant un espace de sociabilités plus stable que dans les lieux extérieurs qu'ils connaissent.

Ainsi la présence de sans-abri dans le métro se comprend dans l'économie plus large des modes de vie à la rue, et suppose de prendre en compte le métro dans la diversité de ses espaces et dans sa capacité à répondre aux besoins des sans-abri, et de rapporter cette capacité aux autres espaces susceptibles de remplir cette fonction.

Pour favoriser le lien avec ces autres espaces, les agents du Recueil Social développent des modes d'interaction qui tiennent compte de la diversité des

personnes rencontrées dans le réseau, de leurs organisations quotidiennes et de leurs besoins. Grâce à leur présence quotidienne, ils instaurent un rapport privilégié avec les sans-abri, et s'engagent dans une démarche d'incitation à accepter l'aide proposée qui se déploie dans le temps long de la rencontre, composé, comme dans d'autres maraudes de professionnels (Gardella, Le Méner, Mondémé, 2006), de sollicitations répétées mais modulées avec tact. Au quotidien, ils doivent trouver les bons ajustements entre un nombre de places – insuffisant – et des personnes au profil adapté à celui de ces places. Cela suppose de leur part de fixer des priorités, et d'évaluer, parfois en un coup d'œil, les situations pour attribuer les places. Évaluer les situations, mais aussi préparer des individus déboutés de leur demande à une prise en charge ultérieure, négocier avec les structures partenaires pour obtenir des places supplémentaires, accorder une attention particulière à l'une ou l'autre des personnes conduites, dans une volonté de prolonger le geste d'assistance le plus loin possible. Pris entre l'urgence d'attribuer l'ensemble des places disponibles chaque jour pour mettre le plus de monde possible à l'abri et l'exigence de passer le temps nécessaire à la prise en compte des cas individuels, au soin à apporter aux personnes les plus fragilisées et les plus éloignées de la relation d'aide, ils résolvent parfois ce dilemme en aidant les sans-abri au-delà des exigences de la mission, en effectuant avec eux des démarches, par des dons, des achats, ou en leur ouvrant leur réseau de connaissances pour faciliter la reprise d'un travail ou l'accès à un logement.

Par-dessus tout, le contact quotidien et la familiarité qu'ils instaurent avec les sans-abri leur offre une place particulière dans l'horizon des sans-abri. Présents au plus près d'eux, dans les espaces qu'ils fréquentent, ils développent des relations qui dépassent le cadre de l'aide et s'ancrent sur le partage de préoccupations quotidiennes, de centres d'intérêt communs, qui contribuent à sortir les sans-abri de la dégradation sociale qu'ils subissent en étant confrontés en permanence à leurs compagnons d'infortune et aux professionnels de l'aide sociale.

En élucidant les dynamiques à l'œuvre dans la présence, les modes d'organisation et les besoins des sans-abri dans le métro, il apparaît clairement que l'action du Recueil Social est une ressource essentielle pour un accompagnement qui tienne compte des problématiques individuelles et qui s'appuie sur des relations de confiance ancrées dans le temps et la régularité des interactions.

Bibliographie

APUR, 2018, “Les personnes en situation de rue à Paris la nuit du 15-16 février 2018. Analyse des données issues du décompte de la Nuit de la Solidarité.

Danielle Ballet (dir.), 2005, *Les SDF, visibles, proches, citoyens*., Presses Universitaires de France, coll. Sciences sociales et sociétés, 384 p.

Becker H., 2002, Les ficelles du métier, tr. J. Mailhos, révisée par H. Peretz, Paris, La Découverte, p. 233-329.

Marc Breviglieri, 2009, « L’“épuisement capacitaire” du sans-abri comme *urgence* ? Approche phénoménologique du soin engagé dans l’aide sociale (gestes, rythmes et tonalités d’humeur) », paru dans Actes éducatifs et de soins, entre éthique et gouvernance, Actes du colloque international (Felix C., Tardif J., éd.), Nice 4-5 juin. http://revel.unice.fr/symposia/actedusoin/index.html?id=795

Cécile Brousse, Jean-Marie Firdion, Maryse Marpsat, 2008, *Les sans-domicile*, La Découverte, coll. « Repères Sociologie », 118 p.

Patrick Bruneteaux, 2016, *Les mondes rêvés de Georges. Fabrications identitaires et alternatives à la domination*, Presses Universitaires de Rennes, 335 p.

Bruneteaux Patrick, Lanzarini Corinne, 1998, Les entretiens informels. *Sociétés contemporaines* N°30, p. 157-180.

Daniel Cefaï, Edouard Gardella, 2011, *L’urgence sociale en action. Ethnographie du Samusocial de Paris*, Paris, La Découverte, Bibliothèque du Mauss, 576 p.

Cefaï Daniel, Gardella Edouard, Le Méner Erwan, 2009, « Enquêter sur un dispositif d’urgence sociale. Les maraudes auprès de sans-abri à Paris », in Cantelli F. et al. (dir.), *Sensibilités pragmatiques. Enquêter sur l’action publique*, Bruxelles, Bern, Berlin, Francfort, New York, Oxford, Vienne, Peter Lang, p. 39-52.

Yannick Créoff, 2005, *Les relations entre les agents du Recueil social de la RATP et les SDF du métro*, Mémoire de DESS “Sociologie appliquée à l’intervention sociale”, sous la direction de Françoise Moncomble, Université Paris XII Val-de-Marne, p. 225.

Julien Damon, 1996, “La gare des sans-abri. Un miroir de la question sociale”, *Les Annales de la recherche urbaine*, 71, p. 120-126.

Julien Damon, 2002, *La Question SDF. Critique d'une action publique*, Presses Universitaires de France.

Guy Di Méo, « Une géographie sociale », *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], Les 20 ans de Cybergeo, mis en ligne le 18 août 2016. http://journals.openedition.org/cybergeo/27761

Barbara Fisher, Mel Hovell, C. Richard Hofsteller, Richard Hough, 1995, "Risks associated with long-term homelessness among women : Battery, Rape, and HIV infection", *International Journal of Health Services*, 25 (2), p. 351-369.

Céline Gabarro, 2012, « Les demandeurs de l'aide médicale d'État pris entre productivisme et gestion spécifique », Revue européenne des migrations internationales, vol. 28, n°2, p. 35-56.

Edouard Gardella, 2014, *L'Urgence sociale comme chronopolitique. Temporalités et justice sociale de l'assistance aux personnes sans-abri en France depuis les années 1980*. Thèse de doctorat en sociologie, sous la direction de Patrick Duran et Daniel Cefaï.

Édouard Gardella, 2019, « Comprendre le refus de l'hébergement d'urgence par les sans-abri », *Métropolitiques*, 4 avril. https://www.metropolitiques.eu/Comprendre-le-refus-de-l-hebergement-d-urgence-par-les-sans-abri.html

Gardella Edouard, Le Méner Erwan, Mondémé Chloé, 2006, *Les funambules du tact. Une analyse des cadres du travail des équipes mobiles d'aide du Samusocial de Paris*, Observatoire du Samusocial de Paris, Paris, 112 p.

Gayet-Viaud, Carole, 2010, « Du passant ordinaire au Samu social : la (bonne) mesure du don dans la rencontre avec les sans-abri », *Revue du MAUSS*, vol. 35, no. 1, p. 435-453.

Erving Goffman, *Behavior in public places. Notes on the social organization of gatherings*, New York, The Free Press, 1963, 248 p.

Mark Granovetter, 1973, "The strength of weak ties", *American Journal of Sociology*, 78/6, p. 1360-80.

Danielle Laberge (dir.), 2000, *L'errance urbaine*, Multimondes, 439 p.

Département Sécurité, RATP, 1994, "Organisation du pôle humanitaire", U. S. Action sociale et humanitaire.

Corinne Lanzarini, 2003, Survivre à la rue : violences faites aux femmes et relations aux institutions d'aide sociale, *Cahiers du genre*, 2, 35, p. 95-115.

Marine Maurin, 2017, "Femmes sans-abri : vivre la ville la nuit. Représentations et pratiques", *Les Annales de la recherche urbaine*, 112, p. 138-149.

Serge Paugam, 2002, *La disqualification sociale*, Presses Universitaires de France.

Pascale Pichon, 1998, “Un point sur les premiers travaux sociologiques français à propos des sans-domicile fixe, *Sociétés contemporaines*, 30, p. 95-109.

Pascale Pichon, 2010, *Vivre dans la rue. Sociologie des sans domicile fixe*, Presses Universitaires de Saint-Etienne, coll. Sociologie matières à pensée, 2010, 228p.

Enric Pol, Sergi Valéra, 1999, “Symbolisme de l’espace public et identité sociale”, *Villes en parallèle*, 28-29, p. 12-33.

Bruno Proth, Isaac Joseph, 2005, “La mise en demeure d’un aéroport parisien par trois SDF irréductibles”, L’Homme et la société, L’Harmattan, 155, p. 157-180.

Martine Quaglia, 2005, “L’espace public, scène de la vie quotidienne”, in Danielle Ballet (dir.), *Les SDF, visibles, proches, citoyens*, Presses Universitaires de France, coll. Sciences sociales et sociétés, p. 119-131.

Edward Relph, 1976, *Place and Placelessness*, London, Pion.

Alfred Schütz, 1962, *Collected Papers I : The Problem of Social Reality*, Martinus Nijhoff.

Charles Soulié, 1997, “Le classement des sans-abri”, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 118, juin. Genèse de l’État moderne. pp. 69-80.

Emmanuel Soutrenon, 2001, « Faites qu'ils (s'en) sortent... À propos du traitement réservé aux sans-abri dans le métro parisien », Actes de la recherche en sciences sociales, 136-137.

Isabelle Vandecasteele, Alex Lefebvre, 2006 “De la fragilisation à la rupture du lien social : approche clinique des impacts psychiques de la précarité et du processus d'exclusion sociale”, *Cahiers de psychologie clinique*, 26, 1, p. 137-162.

Malcolm Williams, 2010, “Pouvons-nous mesurer la population sans domicile? Une évaluation critique de la “Capture-Recapture””, *Methodological Innovations Online*, 5 (2), p. 49-59.